

B-VI
49





LF.C
B582u

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du tems, les
circonstances particulières & relatives, & les
personnages connus, déguisés ou embléma-
tiques.*

JUILLET, I^{er}. Vol. 1781.



A PARIS,

209715
4. 3. 27

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine;
pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-
Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue
Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET, prem. Vol. 1781.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

C A M M A ,

*Histoire Galate, traitée en forme de
Roman.*

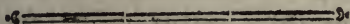
(Le fond en est tiré du *Traité Grec de Plutarque*, intitulé : *LES VERTUEUX FAITS DES FEMMES*).

Nous avons dit un mot en 1777, de la
Partie de *Œuvres de Plutarque*, où se rencon-

A ij

trent plusieurs récits remarquables d'actes vertueux & généreux, auxquels l'amour du devoir a porté diverses Dames de l'antiquité; actes si héroïques, que, quoiqu'appartenans en propre à l'histoire, ils semblent tenir à la fiction par le charme du merveilleux, par la nature des événemens; en un mot, par ce genre d'intérêt que l'Art se plaît à rassembler en foyer, & qu'on ne rencontre gueres que dans ces productions brillantes de l'imagination, auxquelles on est convenu de donner le nom de Romans. La catastrophe qui termine la vie de la Princesse Camma, n'est pas seulement merveilleuse & d'un intérêt rare; elle est encore singulièrement théâtrale. On sait qu'elle a été traitée en Tragédie par Thomas Corneille; mais les détails d'intérêt, d'intrigue, de circonstances & de développement de caractères dont ce riche sujet est susceptible, excèdent sans doute, pour tout autre qu'un très-grand génie, le plan trop resserré d'un Drame, dont l'action doit être renfermée en vingt-quatre heures. Aussi Thomas Corneille est-il resté inférieur à lui-même dans sa Tragédie de *Camma*. Le domaine de la fiction, le Roman étoit le vrai champ qui convînt à l'étendue naturelle d'un tel sujet, dont les

principaux Personnages & l'événement le plus remarquable , appartiennent d'ailleurs à l'histoire des Gaulois nos ancêtres , & qui par-là mérite de nous intéresser.



APRÈS l'irruption des Gaulois en Italie, sous la conduite de Brennus , rien de plus célèbre dans l'Histoire , que leur passage dans l'Asie mineure. Ils avoient alors pour Chefs les deux Rois Léonorius & Lutarus, qui , sous prétexte de venir secourir Nicomède , Roi de Bithynie , contre son Viceroy Zibée , usurpateur de la Phrygie & de quelques autres contrées , s'emparèrent (*) de la Ville de Sinope , sur la côte méridionale du Pont-Euxin ; & remontant le fleuve Halys , subjuguèrent une partie de la haute Phrygie , de la Lycaonie , & de la Cappadoce. Zybée laissa l'empire & la vie dans la première bataille qu'il livra aux Gaulois. Les vainqueurs donnerent à leur nouvel État le nom de Galatie , & la Ville d'Ancyre

(*) Vers l'an 276 avant l'Ere chrétienne.

devint la Capitale de cette nouvelle Gaule : ils étoient partagés en trois Tribus , dont la principale étoit celle des Tectosages. C'étoit une Colonie de ceux de Toulouse.

La guerre continua même après la mort de Zybée , par l'attachement des Peuples à défendre les intérêts de sa fille. Léonorius & Lutarius ayant été tués au siège de la fameuse ville de Gordium , ancienne Capitale des Etats de Midas , que les Galates emportèrent d'assaut , ces Peuples conquérans se trouverent sans Rois. Pour remplacer les deux braves Chefs qu'ils venoient de perdre , ils firent choix de Sinatus & de Sinorix , cousins-germains l'un de l'autre , & proches parens de Lutarius , qui étoit mort sans enfans. Pour Léonorius , il avoit une fille unique , âgée de dix-sept ans , c'étoit un prodige de beauté ; & le sort , par une rude épreuve , la destinoit encore à devenir un prodige de vertu. Son Pere l'avoit fait venir de Toulouse au siège de Gordium , & avoit déclaré qu'il prendroit pour gendre celui des Capitaines Galates qui entreroit le premier dans la Ville ennemie , & lui en rapporteroit

le fatal nœud gordien , si célèbre par les Oracles.

La jeune Princesse se nommoit Camma ; Arbogaste , le plus renommé des Druydes , avoit présidé à son éducation. Tous les talens qui font plaire , toutes les vertus qui peuvent rendre le sexe estimable , avoient fait , pendant dix ans , la matiere des leçons du sage Instituteur.

Sinatus & Sinorix ne purent voir Camma sans devenir rivaux. Leur amour , leur rivalité ne furent point un mystere ; mais la tendresse de Camma pour l'un d'eux en fut un ; si toutefois c'étoit aimer mystérieusement Sinatus , que de se troubler à sa vue , & rougir en entendant prononcer son nom. Bien d'autres signes la déceloient encore.

La Galatie étoit partagée en diverses Principautés ; celle d'Olene étoit échue à Sinatus , & celle d'Aspone à Sinorix ; toutes deux relevoient d'Ancyre , chef-lieu du Royaume , & Domaine commun des deux Rois. Mais sans avoir jamais passé par la ville d'Olene , Camma aimoit ce territoire avec prédilection : il lui suffisoit de savoir que Sinatus en étoit le Seigneur. Les fleurs , les fruits , les étof-

fes , les moindres productions naturelles ou artificielles de la contrée d'Olene flattoient exclusivement son goût. Les joueurs même d'instrumens , qui se présentoient pour l'amusement de Camma , n'avoient le suffrage de cette Princesse , que lorsqu'en s'informant de leur pays , elle apprenoit qu'ils étoient du Domaine de Sinarus. Alors ils étoient sûrs de sa protection & de sa faveur.

Etre discrete ainsi , c'est ne l'être plus. Tout disoit , tout avoit appris à Sinatus qu'il étoit aimé. Mais est-on jamais sûr d'un retour aussi doux , tant que l'aveu n'en a pas été prononcé ? Il manquoit ce suprême bien à Sinatus ; il en jouit enfin. Pour entrer dans ce détail , il est nécessaire de remonter à quelques faits antérieurs à la mort des deux Rois.

Le siège de Gordium traînoit en longueur. Les eaux du fleuve Sangare débordées dans les plaines , empêchoient l'armée assiégeante de faire approcher de cette place les échelles & les machines de guerre ; & le moment d'obtenir Camma s'éloignoit par cet obstacle. Le Camp des Galates étoit rempli de Bardes , c'est-à-dire de gens inspirés , auxquels le vul-

gaire attribuoit le don de lire dans l'avenir , mais dont l'inspiration réelle consistoit à célébrer d'une voix mâle les exploits héroïques , & à chanter d'une voix plus douce les tendres sentimens de l'Amour. Ils prédisoient toujours la victoire à des Guerriers intrépides ; ils annonçoient toujours à une belle la conquête d'un héros , & à ce héros les faveurs d'une belle. Ils étoient souvent devins.

Un d'eux , nommé Ariomare , fut un soir appelé dans la tente de Léonorius , à la suite d'un superbe festin , dont Camma faisoit les honneurs. On lui ordonna de chanter un de ces petits Poèmes guerriers & galans qui ont toujours distingué des autres Nations celles de la contrée Celtique , parce que cette contrée est l'unique qui , de tout tems , ait produit des hommes également propres au héroïsme & à l'amour. Ariomare ayant accordé sa lyre au ton de sa voix mélodieuse , chanta les couplets suivans , composés jadis pour le héros Sigovèse (*), & dans lesquels

(*) Sigovèse & Bel'ovèse présiderent à la première émigration des Gaulois , du tems que Tarquin l'ancien régnoit à Rome.

on se plut à retrouver la naïveté des
anciens âges.

Favori de Bellone,
Espoir te dit d'aimer ;
Bien sai-je la personne ;
Mais ne la dois nommer.



Une qui tout efface ,
Une existe , sans plus ;
S'il est plus d'une Grace ,
Il n'est qu'une Vénus.



Beauté fait la victoire ;
Mars lui doit ses vertus ;
Elle est , après la Gloire ,
Ce qu'il aime le plus.



La Gloire & la Tendresse
Sont le lot du Guerrier.
Il fait unir sans cesse
Le myrthe & le laurier.

Après que le Barde eut fini , Sinorix
lui demanda son instrument ; & ces au-

tres couplets furent les interprètes de son amour, ou plutôt de ses prétentions & de sa vanité.

Rien ne résiste à la valeur ,
Elle foume le cœur des belles ;
Et l'éclat qui suit un vainqueur
Triomphe enfin des plus rebelles.



En faveur du Dieu des Guerriers ;
Vénus favorise Bellone :
Ceux que Mars couvre de lauriers ;
L'Amour de roses les couronne.

La lyre passa ensuite aux mains de Sinatus, qui, jettant sur la Princesse un tendre regard, chanta ce qui suit :

Près des lauriers que Mars moissonne ;
Croissent les myrtes de Paphos :
Si la gloire fait les héros ,
C'est la beauté qui les couronne.



Le feu de l'héroïque ardeur ;
S'allume au flambeau de Cythere ;
Et tout guerrier revient vainqueur ,
Qui combat dans l'espoir de plaire.

L'instrument mélodieux parvint successivement dans les mains de Camma, qui, ayant reçu de son pere l'ordre de chanter à son tour, fit entendre, à l'aide d'une voix toute gracieuse, ces généreux sentimens.

L'ame d'une Princesse

Doit être sans foiblesse ;

Ou si l'amour la veut dompter,

C'est suivi de la victoire,

C'est environné de gloire

Qu'il doit se présenter.

L'ame d'une Princesse

Doit être sans foiblesse ;

D'un tranquille repos,

Son cœur fait son délice ;

Ou n'en fait sacrifice.

Qu'au plus grand des Héros.

Sous ces maximes sévères, la Princesse cachoit une partie de ses vrais sentimens. Elle en avoit de plus chers & de plus secrets, qu'il lui tarδοit de révéler à Sinatus, en réponse à un billet tout passionné qu'il lui avoit fait tenir la veille par un esclave affidé. Léonorins la chargea de distribuer à tous les Convives des armes

d'un grand prix , qui formoient la plus riche partie du butin fait sur les villes Asiatiques. C'étoient des épées d'une trempe fine , & dont la poignée & le fourreau étoient d'une rare magnificence. Camma avoit d'avance préparé sa distribution ; elle avoit remarqué que , parmi ces épées, il y en avoit une dont le pommeau étoit intérieurement creux , & s'ouvroit à la faveur d'un bouton & d'une charnière , qui sembloient l'un & l'autre se dérober aux yeux. Elle remplit d'un billet , écrit de sa main , la cavité du pommeau , & mit à part , pour Sinatus , cette épée qu'on auroit pu juger être la moins précieuse de toutes , & qu'elle affecta de présenter la dernière. O ruses des Amantes ! que de prix vous ajoutez à leurs dons ! Sinatus se retira dans sa tente tout pensif , & presque mécontent d'avoir été gratifié le dernier par la Princesse. Quand il se trouva seul , il contempla à loisir le présent qu'il tenoit d'elle , & crut s'appercevoir que le pommeau étoit une capsule à ressort. Il en eut bientôt trouvé le secret , & se précipita sur le billet mystérieux qui y étoit renfermé. Il contenoit ces paroles :

« Méritez votre Camma , cher Sinatus ;
» méritez la , puisqu'il dépend de vous
» d'être à elle : obtenez-la de la victoire.
» Je brûlois de répondre au billet que
» vous m'avez fait parvenir , & je n'en
» ai encore trouvé que cette occasion.
» Mon secret m'est échappé ; mon cœur
» est à vous ; mais je dépends d'un Pere.
» Ne perdez point de vue l'exploit glo-
» rieux qu'il vous propose , & souve-
» nez-vous que jamais Léonorius n'ac-
» ceptera pour gendre que celui des héros
» Galates qu'il aura vu entrer le premier
» dans Gordium ».

Le lendemain fut remarquable par l'arrivée au Camp de deux freres Gordiates , dont l'un se nommoit Gygès , & l'autre Argée. Ils étoient du plus noble sang de toute la Phrygie , étant , ainsi que le feu Roi Zybée , descendans d'un des fils du Roi Priam. Ils avoient dans Gordium un troisieme frere , nommé Amyntor , gendre du Gouverneur de la Place. Comme ils étoient venus précédés d'un Hérault , on les introduisit avec honneur en présence du Roi Lutarius , qui , ce jour là , avoit le Commandement général. Ce Prince les reçut avec toute la dis-

inction due à leur naissance ; & se figurant qu'ils étoient envoyés par ceux de Gordium, il leur demanda le sujet de leur Ambassade. Alors Argés, l'aîné des deux freres, prit ainsi la parole :

« Grand Roi, ce n'est point la Cité de Gordium qui nous députe vers toi. Un motif particulier nous amene en ta présence. Gordium (dont veuillent les Dieux protecteurs de la Phrygie, que ta valeur ne triomphe point) renferme une beauté à qui nous sommes alliés par le sang, & dévoués par amour. C'est la Princesse Myrrhyne, fille du Roi de Phrygie, ses attraits rendent croyable tout ce qu'on raconte de cette Hélène, qui coûta tant de sang aux Grecs & aux Troyens. Dans toute l'étendue de l'Asie, Myrrhyne ne connoit point d'appas qui approchent des siens ; & cette supériorité ne lui a été contestée par personne, avant le retour de notre frere Amyntor, qui, après avoir séjourné trois jours dans ce camp pour faire l'échange des prisonniers, est rentré dans Gordium, en publiant que Camma fille du Roi Léonorius surpassoit Myrrhyne même en beauté. Ce bruit injurieux est venu aux oreilles de cette Phry-

gienne , à qui mon frere Gygès & moi , ambitionnons de plaire. Elle nous a rendu responsables de l'erreur & de l'offense d'Amyntor. En un mot , elle nous a défendu de reparoître à ses yeux , que nous n'eussions forcé , les armes à la main , les deux plus braves partisans de Camma , de confesser que cette Princesse ne mérite point d'être comparée à Myrrhyne. Nous avons juré l'un & l'autre , par la source sacrée du Sangare , de satisfaire le desir de la Dame que nous servons , & de périr tous deux , ou de forcer les deux plus braves d'entre les Galates à faire l'aveu qu'elle exige ».

La rumeur qui s'éleva dans l'assemblée empêcha Argée d'en dire davantage. L'indignation générale fut telle , que l'un & l'autre eussent couru risque d'être mis en pieces , sans respect pour la présence du Hérault , si Lutarius n'eût contenu la fougue de toute cette bouillante jeunesse. Après être parvenu à suspendre ses mouvemens , & à se faire prêter silence , il parla ainsi aux deux freres Gordiates :

« Téméraires victimes d'une folle pré-
ention , vous cherchez la mort , & vous
allez la trouver. Je nomme pour défen-

seurs de la beauté de Camma, mes deux neveux, le Prince d'Olene & celui d'Aspone. Mais pour vous punir d'une façon plus proportionnée à votre audace, vous verrez Camma elle-même avant le combat, & vous conviendrez, en rougissant, que des trois illustres descendans de Priam, votre frere Amyntor est celui qui a conservé le jugement le plus sain. Aussi-tôt Lutarius fit appeller la Princesse. La vue de Camma remplit de surprise & d'admiration les deux Princes Gordiates, ils lui rendirent au moins l'hommage involontaire de l'étonnement; mais bientôt l'amour, qui ne permet pas de juger avec impartialité, leur retraça leur chere Myrrhyne; & ils ne virent plus Camma qu'avec indifférence. Vénus elle-même eut paru devant eux, qu'elle eut produit le même effet sur ces cœurs prévenus ».

Cependant les deux champions de Myrrhyne manquoient de chevaux. Lutarius qui s'en apperçut, cessant tout reproche à leur égard, les mena lui-même au quartier de la Cavalerie, & les invita à choisir les coursiers qui leur conviendroient le mieux; car l'inondation qui couvroit la plaine, de quelques pieds

d'eau seulement , ne leur avoit pas permis de venir au camp des Galates , autrement que dans une petite nacelle d'ozier doublée de cuir. Mais les loix héroïques (c'est sur leur modele que se sont depuis formées celles de la Chevalerie) établissoient un commerce réciproque de courtoisie & de présens même entre des guerriers ennemis. C'est ainsi qu'au siege de Troye , on vit Ajax se percer de l'épée qu'il avoit reçue d'Hector , & le brave Hector traîné par Achille avec le boudrier qu'il avoit reçu d'Ajax.

Pour le lieu du combat , on choisit une plate forme située sur une butte élevée , également distante de la Ville & du camp. Il y avoit , hors du camp , une tour de bois destinée à donner l'escalade à Gordium , & sur la terrasse de laquelle se plaça la Princesse Galate pour voir combattre ses deux champions. On vit bientôt d'autre part paroître aux crâneaux des murs assiégés nombre de Dames Phrygiennes , & la belle Myrrhyne à leur tête.

La trompette ayant donné le signal , les quatre illustres Adversaires s'entrechoquerent avec une telle fureur que les che-

vaux s'abattirent , & que les lances furent rompues , ce qui obligea ces redoutables champions à combattre à pied , & de corps à corps ; ce nouveau combat fut terrible , & long-tems douteux. Enfin , les deux défenseurs de Myrrhyne succomberent , mais non pas sans une extrême crise de la part de Sinorix. Il fut foulé au pieds par Argée , qui lui tenoit le poignard sur la gorge , quand Sinatus , après avoir donné le coup de la mort à Gygès , s'aperçut du péril où étoit son parent , & s'écria : *Argée , que fais-tu ? c'est un guerrier debout qu'il est glorieux de combattre ; & non celui que nous venons d'étendre sur le sable* En parlant ainsi , il ajouta à trois reprises : *défends-toi*. Ce cri força le Phrygien à ne plus s'occuper d'une victoire acquise , & à tout employer pour remporter celle qu'il s'agissoit de disputer. Je t'accorde , dit-il , en frémissant de colere , la vie de ce vaincu , & je suppose que , dans l'ardeur de défendre ta Princesse , il te reste à toi seul deux ames. Mais en eusses-tu mille , songe à les perdre toutes , ou à convenir que la Galatie , ni la Gaule , ni le reste de la Terre , n'ont point de beauté comparable à Myrrhyne.

Pour toute réponse , le Prince d'Olene déchargea un coup de cimetere sur le casque du Phrygien , & lui fit pencher la tête ; mais son arme se brisa sur l'impénétrable acier , accident qui livroit Sinatus presque sans aucune défense , au glaive encore entier de son antagoniste. Cependant assez heureux pour l'avoir étourdi & fait chanceler , il s'approcha de lui sans perdre de tems , & le saisit au corps en le serrant si étroitement qu'il lui ôtoit la respiration. Argée hors d'haleine jeta promptement son cimetere qui lui devenoit inutile & embarrassant ; & employa toute la force de ses deux bras à faire quitter prise à Sinatus en le prenant à la gorge. Ce moyen lui réussit. Le Prince Galate se retira de quelques pas , mais pour revenir sur lui un poignard à la main , qu'il lui portoit , sans relâche , dans la visiere ou aux divers défauts de son armure. Argée avoit également un poignard , mais élevé dans la mollesse Asiatique , il ne manioit pas cette arme avec la même agilité & la même précision que le Galate. Le combat fut bientôt inégal. Le Phrygien forcé de prendre plus de champ , rencontra sous ses pieds Si-

norix , qui , tout froissé & tout meurtri , accablé d'ailleurs par la pesanteur de ses armes , n'étoit point encore relevé. Cette rencontre inopinée fit de nouveau chanceler le champion Gordiate , & le fit trébucher sur la poussière à côté de son premier adversaire; celui-ci se relevant alors, pria son parent de lui laisser prendre sa place. Mais Sinatus s'y opposa , & déclara le Phrygien quitte de tout danger , s'il avouoit à haute voix que le prix de la beauté appartenoit à la Princesse Camma. Le champion de Myrrhyne ne voulut point de cette grace mortifiante ; & se passant lui-même son poignard dans la gorge , il épargna également à Sinorix & à Sinatus la peine de l'immoler , & à l'orgueilleuse Myrrhyne l'affront d'un aveu qui eût blessé la vanité de cette belle.

Lutarius permit au Hérault Phrygien de faire emporter les corps d'Argée & de Gygès , pour leur rendre les honneurs funèbres ; & lui recommanda de dire à ceux de Gordium , que s'ils ne lui ouvroient leurs portes avant dix jours , & que leur Ville vînt à être prise d'assaut , ils seroient tous passés au fil de l'épée.

Les assiégés se croyoient pour long-tems à l'abri de l'exécution d'une telle menace , par l'inondation du Sangare , qui couvroit encore toute la plaine. Mais les Galates ayant observé que ce débordement n'étoit maintenu que par une digue qui joignoit un cercle de montagnes , ils percerent la digue , & toute la campagne fut bientôt remise à sec. Cette opération , à la vérité , coûta quinze jours & quinze nuits de travail continu , au bout desquels toute l'armée irritée d'une telle corvée contre ceux de Gordium , demanda l'assaut général à grands cris. On crut devoir mettre à profit l'animosité du soldat , les machines furent approchées des murs ; & Lutarius qui se trouva avoir encore , ce jour-là , le commandement en chef , se rappelant l'ordre sanguinaire qu'il avoit donné , en eut quelque regret , & chercha à en adoucir la cruauté , en déclarant qu'on excepteroit de cette proscription générale , les vieillards , les femmes & les enfans. Lutarius partagea son armée en deux : il se réserva la division de l'Orient , ayant sous lui Sinatus ; & celle qui étoit destinée à attaquer la Ville , du côté de l'Occi-

dent , marcha sous les ordres de Léonorius , qui nomma pour son Lieutenant-Général , Sinorix. L'Ouest étoit le côté foible de la Placè , & les assiégés se figurant que la division de l'Est ne formeroit qu'une fausse attaque , tournerent la majeure partie de leurs forces contre Léonorius. Ce Roi courageux fut renversé le premier , de l'échelle , par une balliste , au moment où il alloit atteindre un des creneaux. Il mourut en tombant , même avant d'avoir touché à terre , & entraîna dans sa chute la majeure partie de la Noblesse qui l'avoit suivi , à la tête de laquelle s'étoit distingué Sinorix. Celui-ci se trouva précipité avec tant de bonheur , que cet accident même lui sauva la vie. Ne pouvant de long-tems se débarrasser du monceau des morts & des mourans avec lesquels il avoit roulé , & dont il se trouvoit couvert , il échappa par ce hazard à une mort certaine : car presque tous ceux qui l'avoient accompagné , ou qui , à son exemple , voulurent planter une échelle à côté de la première , furent la victime de leur témérité.

Mais tandis que , de ce côté , la victoire se déclaroit pour les assiégés , Lu-

tarius d'autre part éprouvoit moins de résistance. Il n'avoit pour ainsi dire à surmonter que celle du lieu, le mur en cet endroit étant d'une épaisseur à braver le bélier & la sappe; & d'une hauteur excessive, à laquelle ajoutoit encore l'effrayante profondeur des fossés. Mais tous ces obstacles furent forcés par Lutarius & Sinatus, qui, donnant par-tout l'exemple du travail & du courage, firent combler le fossé, approcher une tour, & dresser sur cette même tour une échelle, à la faveur de laquelle ils escaladèrent la muraille, suivis du reste de leurs troupes. Le carnage fut affreux, & la victoire coûta cher aux Galates: Lutarius y laissa la vie. Sinatus, qui, en ce moment, apprit la mort du Roi Léonorius, se hâta de prendre le commandement général, & traversant la Ville, alla faire main-basse sur tout ce qui s'opposoit à l'escalade du côté de l'Occident. Possesseur de la Place, il renouvella l'amnistie en faveur des deux âges débiles, & du sexe timide, qui n'ont rien à démêler avec les armes. À l'égard du reste des troupes assiégées, elles se cantonnerent dans le quartier de la Ville qui regardoit le Midi, résolues de

de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sinatus qui étoit généreux, ne pût se résoudre au massacre de tant de braves gens, abolit l'ordonnance de son oncle, & leur fit proposer de se rendre à des conditions honorables; ce qu'ils acceptèrent. Il se décida sur-tout à cet acte de clémence, sur la nouvelle qu'il reçut que son cousin Sinorix qu'il avoit cru mort, étoit échappé aux hazards de cette sanglante journée, & que les Chirurgiens qui avoient visité ses blessures, répondoient d'une prochaine guérison.

Cependant le sort de l'orgueilleuse Myrrhyne avoit bien changé de face. Du premier rang qu'elle tenoit dans Gordium par sa naissance, elle étoit descendue à celui d'esclave. Une nouvelle humiliation l'attendoit encore : chargée de chaînes, elle fut annoncée avec d'autres captives de distinction, à Sinatus. Il refusa de les voir, & les fit toutes conduire en présence de Camma, comme un don & un hommage de sa victoire. Quel triomphe pour la fille de Léonorius ! sa rivale en beauté, est devenue sa captive : celle qui avoit déclaré la guerre à sa vanité, est réduite à porter ses chaînes : dans de pa-

reils momens il est bien rare de ne pas s'oublier , & de ne pas se laisser emporter à des mouvemens superbes ou vindictifs ; & , d'autre part , qu'il est difficile dans des revers aussi imprévus & aussi accablans , de garder cette égalité d'ame , & cette tranquillité imperturbable d'un rocher battu par les ondes ! Qui devons-nous le plus admirer , de Camma victorieuse & compatissante , ou de Myrrhyne conservant au milieu des fers son caractère de noblesse & d'indépendance ?

Parmi cette troupe de prisonnières , les yeux de Camma se portèrent d'eux-mêmes sur celle qui l'avoit bravée. Par un regard attentif & fixé sur elle , elle lui témoigna la reconnoître , quoiqu'elle la vît pour la première fois. A la vue l'une de l'autre , leur surprise fut mutuelle ; mais celle de Camma dura plus long-tems que celle de Myrrhyne , & la Princesse vaincue fut plutôt maîtresse d'elle-même que la Princesse victorieuse.

« Madame , dit la Princesse de Phry-
» gie , à celle que son defastre venoit de
» lui donner pour Reine , je conçois pré-
» sentement toute l'étendue de mon er-
» reur ; je pensois n'avoir perdu que mon

» rang & la liberté , & je me flattois que
» l'avantage de passer pour la plus belle
» personne de l'Asie , m'accompagneroit
» dans l'esclavage. Cette chimere de ma
» vanité vient de s'évanouir ; je vous ai
» vue, Madame , mon orgueil est guéri ;
» il ne me reste plus qu'une ressource ,
» je me flatte encore que vous n'êtes
» point parfaite en tout , & je vous
» attends au traitement que vous ferez à
» vos captives ».

Ayant ainsi parlé , Myrrhyne se tut ;
& Camma qui avoit passé de surprise en
surprise , touchée d'une si noble fermeté ,
restitoit elle-même interdite. Enfin , elle
rompit ainsi le silence : « Cessez , belle
» Myrrhyne , cessez d'être injuste. Vous
» l'êtes envers vous , en vous croyant
» moins bien partagée que moi des dons
» de la nature ; vous l'êtes envers moi ,
» en mettant en doute le traitement que
» je vous réserve. Soyez libre , & que
» toutes les compagnes de votre infortune
» vous doivent le même avantage ; je ne
» mets d'autre condition à cette offre ,
» que votre amitié & votre estime ».

Dès ce moment , les deux Princesses
conçurent l'une pour l'autre la plus tendre

affection. Camma voulut faire les avances du premier épanchement ; & se levant de son siege , elle courut embrasser Myrrhyne. En ce moment survint Sinatus , à qui la Princesse Galate présenta celle de Phrygie , en le priant de ratifier l'usage qu'elle venoit de faire des droits qu'il lui avoit confiés.

« Pour avoir à m'accuser des revers
» qui sont venus fondre sur la Princesse
» Myrrhyne , je n'en suis pas moins ,
» Madame (répondit Sinatus) , sensible à son sort , plus qu'elle-même ne
» paroît l'être ; & dans l'empressement
» de soulager sa disgrâce , j'ai cru ne
» pouvoir mieux faire que de vous en
» remettre le soin. Je vois avec une extrême satisfaction , que j'ai réussi par-
» delà même mes espérances ; & que
» de votre émule , Myrrhyne est devenue
» votre amie. Si j'ai pu porter les armes
» contre la première , je vous conjure de
» faire ma paix avec la seconde ».

Sinatus parloit encore , lorsque le bruit des gens de guerre l'avertit que sa présence étoit nécessaire ailleurs. C'étoit une rumeur occasionnée dans la place des Comices par la mort des deux Rois , qui

donnoit lieu à une nouvelle élection. Une partie des troupes désignoit Sinorix pour succéder à l'un d'eux ; mais le plus grand nombre nommoit Sinatus pour remplacer l'un & l'autre , parce que sa victoire lui donnant un droit exclusif à la main de Camma , il réunissoit ainsi les prétentions de Léonorius & de Lutarius au trône de Galatie. La présence de Sinatus concilia tous les suffrages , & fit prévaloir l'avis qui le favorisoit. Il fut statué que , pour la tranquillité générale , il épouserait Camma sans délai , & sans égard pour la circonstance du deuil ; qu'il seroit par ce moyen seul Roi des Galates , sans aucun partage du pouvoir suprême avec Sinorix , dont le domaine seroit seulement augmenté d'une partie du territoire de Gordium ; & que la cérémonie du couronnement & du mariage se feroit à Ancyre.

On marcha donc promptement vers cette Capitale , où Sinatus fut d'abord marié à Camma dans le Temple de Junon par le grand Druide Arbogaste , qui représenta inutilement aux deux amants , que le deuil de la Princesse ne permettoit pas de les unir sous d'heureux auspices. Aussi plusieurs en conçurent-ils de fâcheux

présages , qui ne tarderent point à se réaliser.

La cérémonie du mariage achevée , on procéda à celle du couronnement. Sinatus , selon l'ancienne coutume Celtique , fut élevé & promené dans toute la Ville sur un pavois porté par des soldats , qui chantoient des Hymnes de victoire. Il fut ensuite ramené au Temple , où le Druyde Arbogaste , après avoir fait asseoir Sinatus & Camma sur un même trône , leur mit à l'un & à l'autre un sceptre à la main , & une couronne d'or sur la tête.

Sinorix ne parut point à cette pompe , ni aux fêtes publiques qui la suivirent ; & même lorsqu'il fut entièrement guéri , sa convalescence lui servit de prétexte pour s'arrêter le plus long-tems qu'il put dans Gordium , dont Sinatus , qui se figura qu'il s'y plaisoit , le nomma Gouverneur. Alors , ne pouvant plus différer de venir dans Ancyre prêter serment de fidélité au nouveau Roi , Sinorix se rendit à la Cour , où la vue de Camma anima plus que jamais sa première passion. Mais comme ce Prince étoit le plus dissimulé des hommes , il employa , pour tromper les plus clair-voyans , un stratagème , où la

vraisemblance étoit de concert avec la ruse. Il feignit que la vue de Myrrhine avoit détruit chez lui l'impression des charmes de Camma , à qui d'ailleurs son devoir & son respect ne lui permettoient plus de penser.

Le Prince d'Aspone affecta donc de faire la cour à la Princesse de Phrygie ; & cette conduite en imposa à tout le monde , excepté à cette Princesse même , qui ne prit jamais l'échange sur ce point , & qui lui soutint toujours qu'il jouoit pour elle une passion qu'il ressentoit pour une autre. Ces contradictions touchèrent peu Sinorix , & il continua toujours ses assiduités auprès de Myrrhine , parce qu'elles lui servoient de prétexte pour jouir souvent de la vue & de la conversation de la Reine.

Camma avoit si peu de soupçons sur la conduite artificieuse de Sinorix , qu'un jour se trouvant avec lui , Myrrhine & Sinatus , elle mit la conversation sur la convenance d'un hymen , entre le Prince d'Aspone & la Princesse de Phrygie , & fit à celle-ci quelques reproches dictés par l'amitié , des délais qu'elle apportoit à couronner l'espoir du proche pa-

rent de Sinatus. La Reine pressa en même-tems Myrrhyne de lui tenir personnellement , à elle-même , la parole qu'elle lui avoit souvent donnée , de lui raconter ses aventures.

La Princesse de Phrygie , qui ne vouloit point compromettre Sinorix , quelle que fût sa façon de penser à son égard , se contenta de répondre qu'elle se sentoit d'autant plus disposée à remplir sa promesse , relativement au récit de ses aventures , que Sinorix y trouveroit en grande partie la justification des délais dont elle coloroit son refus.

Ce dernier mot fit rougir le Prince d'Aspone , en piquant sa vanité ; mais au surplus , il ne témoigna aucun regret des espérances que ce mot sembloit lui faire perdre ; & il se disposa à entendre de bonne grace ce qu'il raconteroit Myrrhyne.

Cette Princesse prenant donc la parole , s'exprima ainsi :

« Vous n'ignorez point , Madame , que je dois le jour au Roi Zybée , descendu des anciens Rois d'Illidon. Depuis la destruction de cette grande Ville , la Phrygie fut successivement la conquête des Perses & des Macédoniens.

Après la mort d'Alexandre le Grand, cette riche contrée a passé sous la domination de l'Eunuque Philétaire, qui l'a laissée en héritage à son neveu Eumene; mais celui-ci n'en a joui qu'en se renfermant dans le petit Royaume de Pergame, & qu'en cédant à Prusias, Roi de Bithynie, la majeure partie des Etats de son prédécesseur. La Ville de Gordium fit partie & devint le chef-lieu de tout ce Domaine, cédé à Prusias, Domaine qui sous le regne de son fils Nicomede, reprit l'ancien nom de Royaume de Phrygie. Il s'agissoit d'y établir un Viceroi. Le choix de Nicomede tomba sur Zybée, qui étoit en même-tems le Généralissime de ses troupes. Le Roi n'eut qu'à se louer du zèle & de la fidélité de mon pere, tant que l'amour, ce fléau des Royaumes de l'Asie, ne troubla point la paix de son cœur. Mon pere avoit épousé la belle Amastris, fille du Gouverneur de Tarse. J'étois le fruit de leur hymen, & je faisois leur mutuelle satisfaction, quand le Roi passant par Gordium, fit connoissance avec Amastris, en devint épris, & ne fut point écouté. Il eut recours au moyen extrême de la route-puissance, à

l'enlèvement. Il eut soin que le rapt fût clandestin. Mais Zybée, qui avoit été prévenu par Amastris des intentions de Nicomede, n'eut besoin de recourir à aucune information pour connoître l'auteur du délit. Il dissimula toutefois son ressentiment, sa douleur, ou plutôt sa rage encore impuissante; il affecta de faire chercher Amastris par-tout où elle n'étoit point, & tandis que le Monarque abusé par ces fausses démarches, insultoit avec sécurité à l'erreur prétendue de son Viceroy, celui-ci réveillant dans l'esprit des Phrygiens la mémoire de sa royale extraction, d'ailleurs maître par ses deux postes, de toutes les places & de toutes les troupes, n'eut besoin pour faire une révolution, que d'annoncer un mécontentement. Le même jour où il fut rebelle, il fut Roi dans toutes les Villes de son district, & particulièrement dans Gordium, où l'imprudent Nicomede tenoit Amastris cachée & confiée aux soins de l'Eunuque Narsès. Hélas! ce gardien avoit, en cas d'événement contraire, reçu des ordres sanguinaires, atroces, & dignes en tout du despotisme Oriental. On lui avoit remis en garde Amastris,

& un breuvage mortel ; l'une pour la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang , l'autre pour empoisonner Amastris même , au moment où l'ennemi seroit le plus fort. Zybée qui ignoroit ces funestes dispositions , entra dans Gordium , croyant s'être remis en possession de ce qu'il avoit de plus cher ; mais lorsqu'il eut pénétré dans le Midéon , ou ancien Palais de Midas , il n'y trouva qu'une solitude affreuse , au centre de laquelle gissoient deux cadavres. Le premier qu'il reconnoît , c'est celui de Narsès à qui il fait qu'Amastris a été confiée. Aux symptômes affreux de poison , répandus autour des levres de l'Eunuque , mon pere présage un malheur plus grand ; il avance encore quelques pas , & ses tristes soupçons se confirment ; il voit Amastris étendue sans vie , tenant en sa main un papier ; c'étoit l'ordre fatal , émané du féroce & jaloux Nicomede.

« Zybée , qui a tout perdu , ne s'occupe point à déplorer ses pertes ; mais se livre tout entier au projet de les venger ». C'est par le fer , c'est par le sang , c'est par les flammes , qu'il est résolu de faire expier à Nicomede le plus

odieux des attentats ; il se met , tout furieux , à la tête de ses troupes victorieuses , & jure d'aller attaquer le coupable , au cœur de ses Etats , dans Nicomédie même ».

« Tout cede à ses efforts ; les Dieux semblent les seconder , & il n'est presque point de jour où le Roi de Bithynie ne perde quelque nouveau terrain ».

« Dans cette extrémité , Nicomede invoque les armes triomphantes des Gaulois , qui , à l'autre bord de la Propontide , venoient de subjuguier Bisanee. Vous n'étiez , ô Guerriers invincibles ! que trop disposés à passer d'Europe en Asie. Nicomede , en vous appelant à son aide , vous abandonnoit par un traité authentique , la possession de tous les Domaines que vous enleveriez à Zybée : vous parûtes & vous vainquîtes. Zybée (pardonnez-moi , braves Princes , les larmes que je donne à sa mémoire ,) mourut au lit d'honneur , en combattant contre vous. Ce ne fut pas la seule disgrâce que le sort me réduisit à pleurer. Un vassal de Nicomede , Odesse , Prince de Cyzique , à qui mon pere avoit promis ma main ; Odesse , à qui mon cœur avoit engagé ma foi , fut à cette même époque arrêté dans

son Palais par ses propres Gardes , par des traîtres vendus à Nicomede , & conduit , chargé d'indignes fers , dans Nicée , l'une des places fortes de la Bithynie. Il gémit encore , incertain du destin qui peut l'attendre , dans les chaînes d'un Suzerain irrité. Il gémit sans doute aussi de ne savoir au pouvoir des Galates , il lui manque même la satisfaction d'apprendre à quel point les bontés de la Reine Camma ont adouci le sort de sa captive ».

L'arrivée d'un Courier extraordinaire , qui fut introduit devant Sinatus , mit fin au récit de la Princesse de Phrygie. Les dépêches marquoient qu'Odelle avoit rompu ses fers , & qu'il se tenoit caché dans quelque bourgade des environs de Gordium. Dans le cas où l'on parviendrait à découvrir la retraite de ce rebelle , Nicomede prioit Sinatus de s'assurer de sa personne. Le Roi ne témoigna rien à Camma ni à Myrrhyne de ce qu'il venoit de lire ; mais en sortant , il fit signe à Sinorix de le suivre , & lui communiqua les dépêches ; il lui recommanda d'écrire dans son département qu'on eût à se conformer aux intentions de Nicomede , en arrêtant le vassal qu'il réclamoit ; il ajouta

qu'à cette précaution près, dont l'alliance avec Nicomede faisoit une nécessité, Sinorix auroit le choix de livrer le rebelle aux Bithyniens, ou de le prendre sous sa fauve-garde, & de se faire par-là un mérite dans l'esprit de la Princesse de Phrygie; qu'au surplus, après l'aveu qu'elle venoit de faire, il seroit sagement de porter ailleurs ses hommages.

Sinorix se sépara du Roi, fort content de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & toujours plus amoureux de Camma. Comme il étoit résolu de ne plus garder de mesures, & que, faute de bien connoître ni Camma ni Myrrhyne, il se figuroit qu'un heureux attentat le pourroit mettre en possession de l'une par l'entremise de l'autre, il écrivit à la Princesse de Phrygie, qu'il la prioit de lui accorder le lendemain quelques instans d'un entretien particulier, à la promenade du soir, en s'écartant seulement quelques pas du reste de la compagnie. Myrrhyne qui crut que Sinorix n'attendoit plus d'elle qu'un congé définitif, & que c'étoit pour cette raison qu'il lui faisoit demander un peu pour parler, s'empressa avec joie de déférer à son desir; & cependant Sinorix

passa toute cette soirée , toute la nuit , & la majeure partie de la journée suivante , à dresser les batteries qui pouvoient lui assurer le succès du complot le plus horrible , combiné de manière qu'à défaut de Myrrhyne , d'autres mains serviroient plus infailiblement ses coupables intentions.

L'heure de la promenade étant venue , & la Princesse de Phrygie étant restée à l'écart , Sinorix s'approcha d'elle , & profitant du moment où personne , qu'elle , ne pouvoit l'entendre , il lui tint ce discours :

« Madame , je n'ignorois point vos engagements avec le Prince de Cyzique , & votre récit ne m'a rien appris à cet égard. C'est vous dire assez que je ne me suis jamais flatté du bonheur de vous plaire , & que mes assiduités auprès de vous ont eu un autre but. C'est la Reine que j'aime , c'est Camma qui m'enflamme , & j'aurois , en votre présence , quelque honte du faux rôle qu'on m'a vu jouer à vos pieds , si , dès l'ouverture de la scène , vous n'eussiez pris le soin vous même de démasquer le comédien , & de protester que son personnage ne vous

en imposoit pas : j'aime donc uniquement Camina, comme vous aimez uniquement Odesse ; & c'est ici, Madame, que je vous invite à me prêter toute votre attention. Odesse, échappé des fers de Nicomede, qui ne le redemande que pour l'envoyer au supplice, est tombé en mon pouvoir. Caché au voisinage de Gordium, où tout obéit à mes volontés, il ne peut échapper à l'ordre que j'ai donné de s'assurer de sa personne. La vie de votre Amant, Madame, est en mes mains ; mais mon bonheur est dans les vôtres. Procurez-moi, par la mort de Sinatus, la possession de Camina, & le trône des Galates : moi, je rendrai à vos regrets l'objet de votre tendresse ; je réparerai envers vous les outrages de la fortune ; je vous couronnerai l'un & l'autre dans cette même Gordium, théâtre de vos désastres, & rangerai sous vos loix tout le cours du Sangare. C'est ce soir, Madame, c'est au banquet où vous êtes invitée, que Sinatus, assis entre Camina & vous, peut recevoir de vous un breuvage empoisonné, quand votre tour sera venu de lui présenter la coupe. J'ai dit, Princesse, tout ce que j'avois à vous dire ; &

c'est présentement à vous de prendre conseil de vous même. Le parti que vous préférerez décidera qui de Sinatus ou d'Odeffe doit périr.

Myrrhyne, dont l'ame généreuse se refusoit au crime, ne répondit à Sinorix que par le silence, & par un regard où se peignoit toute son indignation. La violence qu'elle se fit pour se contraindre, jointe à celle de sa passion pour un Amant qu'elle apprenoit courir le plus grand danger, la firent tomber en foiblesse. Quelques Dames de la suite de la Reine s'apperçurent que la Princesse de Phrygie chanceloit, & coururent promptement pour la retenir dans leurs bras. Sinorix jugeant bien, par le regard que lui avoit lancé Myrrhyne, qu'elle n'avoit que de l'horreur pour l'attentat auquel il avoit voulu l'engager, se retira promptement, & alla presser d'une autre manière l'effet de son noir complot, résolu même d'en faire tomber le soupçon & la peine sur cette innocente Princesse.

Il y avoit dans Ancyre quatre freres soupçonnés de divers assassinats, & qui n'avoient long tems échappé à la rigueur des loix que par un exil volontaire. Mais

l'avénement de Sinatus au trône avoit donné lieu à plusieurs graces abusives , parmi lesquelles ils avoient eu le crédit de faire comprendre la leur. C'étoient ces scélérats que le Prince d'Aspone avoit chargés du meurtre de Sinatus , en cas que la voie du poison ne pût avoir lieu. L'espérance d'une grosse somme , & l'assurance de l'impunité encourageoient leur audace , étant certains , après le crime commis , d'avoir leur propre complice pour Roi & pour Juge. Ils étoient convenus , au premier ordre qui leur seroit donné , de se tenir au détour d'une voûte par laquelle le Roi avoit coutume de passer , pour remonter chaque soir du jardin au Palais. Ce Monarque pouvoit d'autant plus facilement être assailli en cet endroit , qu'il traversoit toujours seul cette communication , l'entrée & l'issue du passage étant fermées par deux grilles dont il croyoit avoir seul la clef ; mais l'ayant prêtée un jour à Sinorix , ce Prince perfide l'avoit fait contrefaire , & avoit ainsi livré son parent aux poignards des quatre assassins. Ceux-ci n'attendoient , pour s'introduire dans le lieu indiqué , que le signal de Sinorix , qu'ils suivoient

par-tout d'assez près pour observer ses moindres gestes. Le signal de convention pour se rendre sous la voûte, étoit que Sinorix transporterait à son bras gauche le brasselet qu'il portoit d'ordinaire au bras droit. Le Prince d'Aspone ne fut que trop exactement obéi ; & les quatre assassins profitant du déclin du jour , s'emparèrent du passage ténébreux. L'obscurité fit errer leur fureur. Les coups de ces paricides s'égarèrent ; ils ne portèrent d'abord à Sinatus que des atteintes mal assurées ; & comme ce Monarque étoit armé d'un glaive , & incapable de crainte , ils virent bientôt le péril retourner sur eux-mêmes. Ils redoublèrent alors leurs efforts combinés , & investirent si bien le Monarque , qu'il ne put parer une blessure dont les suites devoient être mortelles , mais qui ne l'empêcha pas de renverser deux de ses assassins ; ce qui fit prendre la fuite aux deux autres.

Sinatus rentré dans son Palais , déclara la funeste rencontre qu'il avoit faite. Ses Gardes coururent à l'endroit indiqué , & des quatre assassins , ne trouverent que les deux que le Roi avoit étendus à terre , & qui étoient déjà sans vie : les autres

étoient échappés par une prompte fuite. La blessure que le Monarque avoit reçue fut jugée dangereuse par ses Chirurgiens, qui le firent mettre au lit, pour prévenir tout désordre; Sinatus fit appeller Sinorix, & lui remit pendant tout le tems que dureroit sa guérison, son anneau & le gouvernement de toutes les affaires de l'Etat. Le premier usage que fit ce monstre de son autorité, fut de faire arrêter la Princesse de Phrygie, dont il redoutoit le témoignage; mais le sort trompa étrangement son attente & ses perfides précautions. Myrrhyne par une nuit obscure & orageuse, fut enlevée de la tour où elle étoit gardée, sans qu'on pût soupçonner, pour le moment, l'auteur d'une entreprise si hardie: mais aussi-tôt que le bruit fut répandu qu'Odesse avoit échappé aux poursuites de Nicomede & aux recherches de Sinorix, on ne douta plus que ce Seigneur Phrygien n'eût tout employé pour sauver sa Princesse au péril même de sa vie. En effet, on ne tarda pas à apprendre qu'Odesse & Myrrhyne, soutenus d'un parti considérable, s'étoient réfugiés & fortifiés dans Cyzique, où le peuple avoit pris les armes pour eux, & secoué le

joug de Nicomede. Ces premières nouvelles furent très-favorables à Sinorix, pour confirmer les soupçons odieux qu'il cherchoit à répandre sur la Princesse de Phrygie. On ne douta plus dans Ancyre qu'Odeffe & Myrrhyn n'eussent conspiré contre les jours du Roi des Galates, pour remonter au Trône de Phrygie. Sinatus lui-même n'en douta point, & voyant sa blessure devenir incurable, il recommanda à Sinorix de le venger, & à Camma d'épouser Sinorix. Peu de tems après cette dernière disposition, Sinatus mourut, universellement regretté. Cependant, le grand Druyde, qui selon l'usage immémorial des Gaulois, étoit le Juge souverain en affaires civiles & criminelles, avoit commencé à instruire le procès des meurtriers du Monarque Galate. Sinatus avoit accusé quatre assassins; & les deux qu'il avoit immolés à sa défense, indiquoient assez que les deux autres coupables étoient leurs freres, ce que la fuite même de ces derniers achevoit encore de confirmer. Arbogaste les fit donc décréter, & ses ordres furent si bien suivis, que le jour même où le Roi mourut, on lui amena ces deux fugitifs. Comme ils comp-

toient sur l'appui de Sinorix , ils comparurent avec assurance , & nierent avoir eu aucune part au forfait dont on les soupçonnoit. Tandis qu'Arbogaste poursuivoit l'interrogatoire , un étranger demanda à être admis devant lui en particulier , pour lui révéler des faits essentiels. Le grand Druyde ordonna aussi-tôt qu'on le fît entrer , & passant avec lui dans une autre piece , il l'exhorta à parler avec confiance. L'inconnu venoit de Cyzique , il étoit chargé par Myrrhyne d'une lettre pour Arbogaste , dans laquelle cette Princesse lui révéloit le crime auquel Sinorix avoit inutilement tenté de la porter ; elle l'invitoit à ne point la croire complice d'un attentat dont la seule idée lui faisoit horreur , & dont Odesse étoit aussi éloigné & aussi innocent qu'elle ; elle finissoit par conjurer le grand Druyde , de faire part de ces lumieres à la Reine , qu'elle ne cesseroit jamais de chérir & de révéler , & qu'elle voyoit prête à se couvrir d'un reproche éternel , en cédant aux aveugles desirs de ses peuples , & en épousant , sans le savoir , l'assassin de Sinatus.

Arbogaste n'eut pas plutôt lu ces dépêches & congédié l'inconnu , qu'il fit

séparément appliquer à la question les deux freres qu'il venoit d'interroger. Les rigueurs de la torture arracherent de leur bouche le fatal secret. Ils avouerent l'un & l'autre qu'ils avoient été apostés par Sinorix , & l'accuserent hautement de manquer envers eux à sa parole , en souffrant qu'ils fussent poursuivis pour un crime qu'ils n'avoient commis que par son ordre. Le grand Druyde leur fit signer leur déposition , & après les avoir fait enfermer dans une tour soigneusement gardée , il fit demander à Camma une entrevue secrete, dans laquelle il lui dévoila tous ces affreux mysteres. Comme la Reine sembloit balancer à croire , sans preuves , de telles horreurs , Arbogaste lui laissa entre les mains les dernieres pieces du procès , avec les dépêches qu'il avoit reçues de Cyzique , & se hâta de se retirer , pour ne point se rendre suspect à Sinorix qui avoit des espions répandus dans tout le Palais.

Si la douleur de la Reine fut vive en lisant ces témoignages du forfait de Sinorix , elle n'en ressentit pas moins de l'espece d'impuissance où elle se voyoit d'en tirer une vengeance éclatante ; & sa

perplexité augmenta encore , lorsque les Magistrats d'Ancyre vinrent au nom de tout le Peuple lui présenter une très humble adresse , dans laquelle elle étoit suppliée de prévenir promptement les désordres infaillibles de l'anarchie , & de remplir les vœux de la Nation , ainsi que les dernières volontés de Sinatus , en épousant Sinorix.

Toutefois la crise où cette députation jetta l'ame de la Reine , ne l'abbattit pas , mais la força au contraire à prendre sur-le-champ un parti héroïque , qu'elle eût même la force de dissimuler. Elle répondit aux Magistrats , que puisque le bien public l'exigeoit , elle consentoit à immoler sa douleur , & à donner le lendemain aux Galates , le spectacle d'une pompe nuptiale ; elle ordonna en même-temps les préparatifs de la cérémonie.

A la nouvelle , à la vue de ces apprêts , l'étonnement du grand Druyde fut tel qu'aucune plume n'entreprendroit de le décrire. Etoit-ce là cette élève dont ses soins s'applaudissoient chaque jour , & qu'il s'étoit plu à former à l'amour des devoirs , & à l'exercice des plus nobles vertus ? Qu'étoit devenue cette belle ame ,
inaccessible

inaccessible aux foiblesses , & faite pour commander aux autres , par l'empire qu'elle avoit toujours conservé sur elle-même ? Camma complice de Sinorix , & couronnant par le don de sa main & de son cœur le plus exécration des forfaits ! Arbogaste ne put soutenir cette idée accablante : J'ai vécu trop d'un jour, s'écria-t-il. Hâtons-nous de retourner dans les Gaules , où la douleur précipitera mon heure fatale.

Il dit , & commande aussi-tôt à ceux de sa suite de tout préparer pour son départ. L'appareil n'en put être secret : la Reine en fut instruite ; cette nouvelle lui fit pousser un profond soupir. Ainsi donc , dit elle en elle-même , Arbogaste m'accuse ! Arbogaste me méprise ! il juge de Camma sur les apparences ! ah ! cette épreuve est trop dure ; ne souffrons point que le plus vénérable des Druides conçoive de moi cette idée injurieuse , & qu'il la porte aux innocentes contrées des Tectosages , où les dépositaires des dogmes de Samothès font fleurir le courage , la constance , & les autres vertus auxquelles un injuste soupçon me suppose déroger. Au même instant Camma prend

ses tablettes , y trace trois lignes , & les envoie cachetées au respectable vieillard. Il les ouvre , il y trouve ces mots :

« Une élève d'Arbogaste ne doit pas
» être témérairement soupçonnée. Celle
» de routes qui doit le plus à vos instructions , vous conjure de suspendre
» encore votre jugement sur elle , l'espace
» d'un jour entier. Demain , au sortir
» du Temple , elle vous permet de retourner au sein de notre commune
» Patrie , & d'y rendre un compte exact
» de la conduite de *Camma* ».

Après avoir fait ce grand effort , après s'être soumise à laisser un jour entier douter de son innocence , celui de tous les hommes dont elle étoit le plus jalouse de conserver l'estime , Camma s'enferma seule avec une esclave de confiance dans la plus isolée des chambres de son Palais , & défendit que personne pénétrât jusqu'à elle , avant le jour suivant. Ce fut là , ce fut dans la retraite & le silence qu'elle s'occupa tranquillement , & d'un front serain , aux apprêts de la scène tragique , dont elle devoit donner bientôt le spectacle à ses sujets.

Après ces dispositions , elle fit quelques

donc assez considérables à son esclave en pleurs , lui fit jurer de se taire sur les apprêts qu'elle avoit vus , & se mit au lit , où le sommeil , partage des ames exemptes de remords , vint doucement fermer ses paupieres , que l'éclat vermeil de l'aurore & le bruit des réjouissances publiques , rouvrirent aux premiers rayons du jour.

Camina s'étant richement parée , & s'étant informée du moment où Sinorix entreroit dans le Temple , descendit de son Palais à l'heure convenue , au milieu d'une Cour nombreuse , faisant porter devant elle la coupe d'or de Sinatus , & portant elle-même dans un vase précieux le breuvage d'hydromel qu'elle avoit composé la veille , & qui devoit , selon l'usage antique , faire partie de la cérémonie nuptiale.

Sinorix alla recevoir la Reine à la porte du Temple , & la conduisit au pied de l'Autel , en présence du grand Druyde , qui , l'ame remplie d'indignation , & l'œil ardent de courroux , parla ainsi à Camina en langue Celtibérienne , qui étoit l'idiome sacré , la langue morale &

myftérieufe, connue des feuls Druydes & de leurs Elèves.

« Ce n'étoit pas affez , ô Reine cou-
» pable de l'outrage que vous allez faire
» aux mânes d'un époux , en lui donnant
» pour fuccesseur celui dont la rage l'a en-
» voyé au tombeau : il manquoit à votre
» attentat de rendre Arbogaste le complice
» d'une audace impie ; de forcer au sacri-
» lege le plus saint des ministeres ; de
» plonger mes derniers jours dans la dou-
» leur & les remords. N'en doutez point,
» Madame , il est un Ciel vengeur qui
» punira l'outrage que vous faites à mes
» cheveux blancs. Je dois vous unir à
» Sinorix , puisque vous l'exigez , puis-
» que vous êtes Reine , & puisque l'o-
» béissance est le premier devoir d'un
» sujet. Vous réclamez mes fonctions ,
» il faut bien que je les remplisse ; il
» faut bien pour l'intérêt même de ce
» peuple , étendre sur votre crime le
» voile sacré de la religion , & fasciner
» les yeux de la multitude sur l'attentat
» qui va se commettre. Mais si le peuple
» l'ignore , songez , ô Reine , songez
» que le Ciel ne l'ignore pas. »

Camma après avoir écouté le sévère

discours du Druyde avec une sérénité qui le surprit , lui dit (également en Celtibere , pour n'être comprise que de lui) : « Fais ton office , Druyde , les Dieux t'en récompenseront ; car tu fers leur courroux , impatient de punir le crime ».

Le Druyde , sans comprendre le sens de ces paroles , ne repliqua plus , & prenant des mains de la Reine , le vase d'hydromel , il en remplit la coupe d'or. Camma en but aussi-tôt la moitié , & présenta l'autre au Prince d'Aspone , en lui disant en langue vulgaire : *Bois , Sinorix ; cette coupe fut celle de Sinatus ; tout ce qu'il posséda , t'appartient.*

Sinorix au comble de ses vœux , avale d'un seul trait le breuvage.

« C'est présentement , ô mon Pere , dit la Reine au Druyde , que tu peux retourner dans la Gaule. Dis à ceux qui m'ont vu naître , que Camma n'est point morte sans venger Sinatus.

Et toi , Sinorix , ajouta-t-elle , en haussant la voix , toi qui par le plus lâche des assassinats , as fait périr ton Roi & mon époux , apprends par ta punition qu'il est des Dieux vengeurs : donne or-

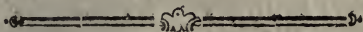
dre qu'au lieu du lit nuptial on te prépare un cercueil ».

En parlant ainsi , Camma sent ses genoux se dérober sous elle. Le poison est parvenu à son cœur. Sa belle ame fuit dans l'Elysée. Camma expire : mais la joie d'avoir vengé Sinatus , brille encore sur son front.

Sinorix en proie à toutes les Furies ; s'agite , tombe , & meurt dans des convulsions horribles , la rage qui le transporte ajoutant encore à l'effet du poison. L'horreur qu'inspire son crime accompagne sa mémoire. De tous ses serviteurs , à peine s'en trouve-t-il un qui daigne lui rendre les honneurs de la sépulture. Camma admirée , pleurée de tout un peuple , est portée avec pompe au tombeau de son cher Sinatus.

Nous avons cru que le Lecteur nous sauroit gré de joindre ici une notice abrégée de la Camma de Thomas Corneille , d'autant mieux que cette production , dans l'exacte vérité , est moins une Tragédie , qu'un Roman dramatique.





*Précis de la Tragédie de CAMMA ;
de TH. CORNEILLE.*

LE Poète suppose le Roi Sinatus beaucoup plus âgé que Sinorix , & si vieux , que le bruit se répand qu'il est mort de vieillesse. En conséquence il lui donne une fille nommée Hézione , & ne lui fait épouser Camma qu'en secondes noces. Thomas Corneille feint encore que la Princesse Hésione a été promise en mariage à Sinorix , qui se sert de ce choix du Roi pour se faire nommer son successeur , après qu'il l'a secrètement empoisonné. Mais une fois monté sur le trône , Sinorix n'a plus d'empressement pour l'hymen d'Hésione , que même il n'a jamais aimée , étant éperdûment épris de Camma.

D'autre part la Reine a découvert que Sinatus est mort empoisonné par Sinorix. Elle ne s'occupe que des moyens de venger son époux ; ce qui la réduit à feindre , & à donner au coupable de fausses espérances. Cette dissimulation

expose pendant toute la piece Camma à des soupçons injurieux , principalement de la part d'Hésione qui se figure que la veuve de Sinatus veut conserver les avantages du rang suprême , & lui ravir l'époux que son pere lui a promis. Dans cette erreur , la Princesse s'échappe en reproches contre la Reine , qui ne les repousse qu'à moitié & par des réponses à double sens ; ce qui produit quelques scenes assez ingénieuses , mais froidement traitées , comme foiblement écrites.

Le Poëte a introduit dans cette action , déjà trop compliquée , un second personnage de son invention ; c'est Soltrate , Seigneur Galate , favori de Sinorix. Ce Soltrate est autorisé par son Maître à faire sa cour à Hésione. Sinorix désireroit que cette Princesse le dégagât de ses premiers sermens , en prenant du goût pour son favori. Mais Soltrate lui-même abuse à la fois Sinorix & Hésione , en aimant réellement Camma.

La Reine , que Soltrate aime effectivement , & la Princesse Hésione , qu'il feint d'aimer , comptent également sur lui pour les venger de Sinorix. L'une veut punir cet infidele d'avoir tourné ses vues

vers Camma ; l'autre veut l'immoler aux mânes de Sinatus. Sostrate promet à la première, par politique, qu'il servira ses desseins ; il fait la même promesse à l'autre, par l'ascendant que l'amour a pris sur lui. Mais il est, ou trop éloigné de l'exécution d'un crime, ou trop foible de courage pour passer de la parole à l'effet. Camma devine la première cette pusillanimité, ou du moins cette inertie de Sostrate ; elle prend sur elle-même l'entreprise, & se charge du coup. Trouvant Sinorix seul sur la scène, au moment où livré à la solitude, il l'est en même tems aux remords de ses crimes, elle tire un poignard pour le percer. Sostrate entre en ce moment même, arrête le bras, & fait tomber le poignard, sans que Sinorix, qui comprend seulement qu'on a voulu l'assassiner, puisse juger de quelle main le coup a pu partir. Cette position (peut-être invraisemblable) fait éclorre du moins une très-belle position théâtrale. Sinorix réduit à soupçonner d'un tel forfait sa maîtresse ou son ami, renonce à tout éclaircissement, & les interroge de manière à faire entendre qu'il veut rester dans le doute, jusqu'à

ce que , le coup se répétant , il puisse cesser de vivre. Sostrate qui voit Camma obstinée à se taire , & qui l'aime au point de se sacrifier pour elle , prend la parole & s'accuse. Camma le laisse faire ; & quoiqu'elle soit dès-lors résolue à le sauver ensuite par son crédit sur l'esprit de Sinorix , le spectateur ne peut que souffrir infiniment de lui voir prolonger ses propres jours aux périls de l'amant qu'elle mésestime. Survient Hésione , qui se persuade que Sostrate a conspiré contre Sinorix par ses ordres ; que le forfait dont il s'accuse est réel , & qu'il ne s'est porté à cet acte périlleux , que dans l'espoir de lui plaire : méprise qui dégénere en une scene de Comédie , sur-tout quand Hésione s'explique sur ce point important avec Sostrate lui-même , qui tergiverse alors , & se sauve d'une explication nette , par tous les moyens oratoires que peut employer un homme de mauvaise foi.

Enfin Camma poussée à bout par les poursuites de Sinorix , consent à l'épouser , résolue à l'empoisonner , en s'empoisonnant elle-même. C'est alors qu'elle

a avec Hésione une dernière explication , dont celle-ci est la dupe , & dont le spectateur seul comprend le sens caché : situation vraiment tragique , mais totalement gâtée par un style sans nerf , sans caractère , sans noblesse , &c , &c.

Ce grand projet s'accomplit. Sinorix suit Camma à l'autel , & y va chercher la mort. Camma elle-même se la donne , pour la lui donner. Elle venge ainsi Sinarus.

Le Poète s'est privé d'une grande ressource théâtrale , en mettant cette superbe catastrophe en récit. Il a commis une autre faute , c'est de faire traîner au-delà de toute patience , l'effet de cette même catastrophe ; en sorte que Sinorix a le tems de sortir du temple & de revenir sur la scène au cinquième Acte , sans soupçonner même qu'il ait été empoisonné. C'est Camma , empoisonnée comme lui , qui prend enfin le soin de le lui apprendre.

A toutes ces irrégularités près , & surtout si l'on fait grace à Thomas Corneille du style peu tragique qui fut toujours le sien , il y a dans cette déclaration de

Camma , des beautés dignes d'être mises
ici sous les yeux du Lecteur.

S I N O R I X.

Madame , savez-vous quelle espérance offerte
Avoit poussé Sostrate à résoudre ma perte ?
Son orgueil jusqu'à vous ayant poussé ses vœux ,
S'indignoit d'un hymen qui me rendoit heureux ;
Et jaloux...

C A M M A.

Je le fais ; mais , Sinorix , écoute :
Il est d'autres secrets dont tu peux être en doute ;
Et j'ai quelques clartés acquises par hasard ,
Dont il est juste enfin que je te fasse part.
Mon hymen , si j'en crois les transports de ta
flamme ,
Faisoit l'unique bien qui pût flatter ton ame ;
Et malgré tes soupirs , tant de fois repoussés ,
De ce côté tes vœux viennent d'être exaucés.
Ainsi le Ciel souscrit à quoi que tu prétendes.
Je t'ai donné la main ; tu regnes , tu commandes ;
Et tu ne vois plus rien dont la possession
Irrite ton amour ou ton ambition.
Mais quand tout à l'envi répond à ton attente ,
Si l'on te voit content , je ne suis pas contente ;

Et mon triste devoir toujours inquiété
Me demande raison de ta félicité.

Sinatus , ennuyé d'un assez long veuvage ,
Admira quelque éclat dont brilloit mon visage ;
Et d'un second hymen ayant pris le dessein ,
Son amour aussi-tôt m'honora de sa main ;
Tu le fais ; & qu'il m'eut à peine couronnée ,
Qu'un fatal accident trancha sa destinée ;
Sa mort fut imprévue , & sans s'inquiéter ,
Au malheur de son âge on voulut l'imputer.
Pour moi , que de ce coup surprit la promptitude ,
Je mis à l'avérer ma plus pressante étude ,
Et découvris enfin , sans qu'on l'ait soupçonné ,
Que ce Roi malheureux mourut empoisonné.

SINORIX.

Empoisonné, Madame ? ah ! coupable entreprise !

C A M M A.

Il n'est pas tems encore de montrer ta surprise,
S'il t'est avantageux de la faire éclater ;
Ce que tu vas ouïr la pourra mériter.
Acheve cependant de me prêter silence.

Du sort de Sinatus j'ai donc eu connoissance ;
Et l'horreur d'un forfait & si lâche & si noir
Laisse mes sentimens aisés à concevoir.

La plus pressante ardeur que pour punir un
traître

La vengeance jamais dans un cœur ait fait naître ,
Tout ce que peut la haine y joindre de soutien ,
Pour venger son trépas se trouva dans le mien ,
A ses mânes sacrés un zele inviolable
Me fit jurer soudain d'immoler le coupable ,
Et le Ciel m'est témoin si dans ce triste cœur
Rien égala jamais une si noble ardeur .
Cependant de mon sort telle est la perfidie ,
Que quoique cette ardeur ne soit pas refroidie ,
Que sa mort de mes vœux soit l'objet le plus
doux ,

Je n'ai pu m'affranchir d'en faire mon époux.

S I N O R I X.

Quoi ! Madame....

C A M M A.

Tu vois , t'expliquant l'entreprise ,
Si j'avois lieu d'abord d'arrêter ta surprise ,
Et te dire , en parlant d'un poison odieux ,
Que ce qui le suivoit la mériteroit mieux.

C'est ici sans doute où Camma & Sinorix devroient cesser l'explication , & où le poison qu'ils ont bu l'un & l'autre

tre à l'Autel, devoit commencer d'agir, pour amener la catastrophe. Mais Thomas Corneille juge à propos de la différer ; & , sous le prétexte d'une émeute, il fait sortir Sinorix de la scène , aussi bien portant , que s'il n'eût bu qu'un verre d'eau pure. Comment donc sa mort se passe-t-elle ? En récit , comme son empoisonnement. Le génie de Thomas Corneille n'alloit pas plus loin. Quelle distance de cette timidité , à la noble audace de son frère , dans le cinquième acte de Rhodogune !



LA VRAIE
HISTOIRE COMIQUE
DE FRANCION,

*Composée par NICOLAS MOULINET , Sieur du
PARC , Gentilhomme Lorrain , amplifiée , &c.
Rouen, 1641, in-8°. gros vol. de 1100 pag. (*)*.

IL est beaucoup de ces Livres qui jouissent d'une célébrité presque consacrée , & à laquelle on seroit bien empêché de trouver un fondement. Ce qu'il y a de sensible , c'est que le commerce établi sur l'esprit a des ressources bien étranges ; & que les liaisons mercantiles de tels

(*) Nous avons supprimé il y a long-tems la classe des Romans comiques , comme étant très-rares ; nous ne devons pas cependant priver nos Lecteurs des Romans de ce genre. Nous les donnerons , quand nous pourrons en rencontrer , sans qu'ils fassent classe,

qui n'ont jamais su distinguer une idée d'un quolibet , décident depuis long-tems du sort des ouvrages littéraires. L'histoire de Francion a été imprimée plus de soixante fois , traduite en trois ou quatre langues , & ne méritoit ni le privilege de tant d'éditions , ni l'honneur de ses diverses traductions.

Quelques opinions trop légèrement fondées ont fait regarder ce Roman comme le fruit d'une plume aussi peu connue que celle de du Parc , mais plus savante & plus sévère. On a cru qu'il étoit de Claude Sorel , premier Historiographe de France , & qui n'a jamais avoué que des ouvrages sérieux , tels que *la Science universelle* & *la Bibliothèque françoise*. Il a seulement souffert qu'on lui attribuât quelques petits Romans sérieux , critiques ou allégoriques ; entre autres , *l'Orphyse de Chrysante* , & *le Berger extravagant* ; mais il désavoue particulièrement l'Histoire de Francion , qu'il traite , dans sa Bibliothèque , d'ouvrage licentieux , sans art & sans goût. Il paroît qu'il avoit dans sa jeunesse hazardé quelque bagatelle sous le titre d'Histoire comique , & que ceci a été confondu avec la vraie Histoire comique du sieur du Parc.

Ce Gentilhomme s'étoit fait connoître par

les Aventures de Cloris & de Cléonte, par celles de *Phinimene & de Chrysaure*, dans un livre des *Agréables diversités d'amour*, imprimé en 1614, & par un autre livre des *fidelles Affections*, le tout inconnu aujourd'hui. Le roman de Francion fut publié sous le titre indiqué, pour faire piece à certain Auteur champenois, nommé *du Souhait*, lequel venoit de mettre en lumiere un recueil de Contes sous le même titre. La premiere édition de Francion est de 1622, & ne contient que sept livres. C'est depuis la mort de l'Auteur, & aux époques de chaque édition nouvelle, qu'on a rembourré son livre de nouveaux contes, bribes, adages, réflexions, aventures & portraits, qui ont étendu la matiere jusqu'à douze grands livres, dont nous allons prendre ce qu'il y a de plus saillant, & le raccommoder selon notre méthode ordinaire.

ON n'a pu savoir s'il étoit bien précisé-
ment minuit, lorsqu'un vieux Intendant,
nommé Valentin, sortit d'un vieux châ-
teau de Bourgogne, avec une vieille ro-
be - de - chambre sur son dos, de vieilles
mules aux pieds, un vieux bonnet rouge

en tête , & de vieilles hardes sous son bras. On croit qu'il auroit encore mis une vieille paire de lunettes sur son nez , s'il n'eût également craint de voir & d'être vu dans l'opération qu'il alloit faire.

C'étoit cette opération bien secrète , bien nécessaire & bien pressante qui le fit descendre tout doucement , bien posément , dans le fossé du château , où ce qu'il fit , quoique ce fût une chose très-extraordinaire & très-condamnabile , nous paroît pourtant essentiel ou du moins assez drôle à raconter.

La Conjuratiou.

Il se mit d'abord dans une grande cuve d'eau jusqu'à la ceinture ; il battit un fusil dont il communiqua l'étincelle à une petite bougie ; ensuite il en promena la lumière trois fois autour de la cuve , & finit par l'éteindre dans l'eau : en même temps qu'il l'éteignit , il jeta , d'un papier déployé , une juste quantité de poudre mystérieuse , & , avant que de l'éteindre , il prononça , le moins distinctement possible , les mots étranges qu'on lui avoit tracés , dans un alphabet barbare , sur le papier.

En achevant de murmurer ces mots , il sortit de la cuve ; se vêtit d'une houpelande noire , traversée de bandes de feu ; se coëffa d'un large capuce à deux pointes , & justement de couleur jaune ; se couvrit la face d'un masque de même étoffe ; prit un bâton ferré de fer bien sydérisé ; traça le grand triangle mystique , puis le cercle comme il falloir ; puis il se plaça dans le milieu ; & , s'armant de résolution , il conjura , selon la pratique redoutable que chacun fait , & qu'il avoit apprise d'un Pélerin nommé Francion.

Quand il eut bien évoqué toutes les Divinités qui président aux Amours , il se mit à dire : « Ah ! Laurette , mon » ange ! Laurette , ma petite femme ! » Laurette , mon cœur ! nous allons voir » enfin si , malgré mes soixante & qua- » tre ans , je ne parviendrai pas à vous » plaire » ! Ensuite , pour couronner la cérémonie , il tâcha de retrouver l'orme de la place du château.

Cen'étoit pas sans dessein qu'on lui avoit recommandé d'adresser un hommage à cet arbre si chéri , si souvent & si tendrement chanté par tous les amants. Aussi tôt qu'il l'eut retrouvé dans l'obscurité , il l'envi-

ronna de ses bras & le baïsa , selon l'instruction qu'il en avoit reçue. Mais à peine l'avoit-il embrassé , qu'on lui saisit les mains bien ferme , & qu'on les lui lia d'une corde , bien étroitement : Puis on le laissa dans cette posture se fatiguer à tourner au tour de l'arbre , & mesurer , jusqu'au retour de l'aurore , bien du chemin dans un petit espace.

Il crut d'abord qu'il avoit vu un détachement de farfadets , & que ces tristes plaisants vouloient s'amuser de lui par cet excédent de la cérémonie. La vérité est qu'il avoit affaire à un maître Pélerin qui n'employoit cette ressource de sa brillante intelligence , contre un vieux mari , que dans une intention tout-à-fait galante en faveur d'une jolie mariée.

Après s'être bien assuré que M. Valentin auroit la complaisance de l'attendre sous l'orme , le Pélerin s'en alla sous une fenêtre conjurer en d'autres termes , & attendre une échelle de soie que Madame Laurette Valentin avoit promis de lui jeter. Malheureusement le vieillard étoit riche ; & , de même que les amoureux , les voleurs ont quelquefois des intentions.

De quatre fins droles qui avoient aussi

conjuré , dans d'autres motifs , l'un qui portoit le nez au vent , la joue fleurie , & le menton tout-à-fait nu encore , s'étoit présenté depuis quelques jours à notre Intendant , en coëffe bien blanche , jupon bien court , & corset bien serré. Dans ce gentil équipage , il avoit été admis sur le pied de chambrière ; & , sous ce titre & sous le nom de Catherinette , il avoit jetté l'œil à tous les endroits où l'on pouvoit prendre , à tous ceux où l'on pouvoit emporter ; & maintenant il faut savoir que cette nuit même étoit celle qu'il avoit assignée à ses trois autres compagnons.

Quand ceux-ci se présentèrent sur la place , ils apperçurent une femme à une fenêtre , un bras se déployer , une échelle tomber. Le plus hardi monte , saute dans une chambre , & reçoit de celle qu'il prend pour Catherinette un accueil qui lui fait penser qu'on le prend pour un autre. La lumière éteinte donnoit en effet quelque chose de très-particulier à cet accueil de la belle Laurette , qui ne prenoit pourtant qu'un homme pour un autre homme.

Le voleur étoit un garçon dégourdi ; la circonstance l'éclaira sur le champ. Il cou-

rut à l'échelle de soie , à laquelle un des deux autres compagnons étoit déjà suspendu ; & considérant bien la chose , il retire l'échelle à moitié , ferme la fenêtre , & laisse ce compagnon suspendu. Celui-ci n'osa se plaindre que d'une voix très-moderne , fit à peine entendre au dernier qu'il y avoit de la trahison , & se trouva fort soulagé d'avoir le rebord de l'étage au dessous pour y poser ses pieds & l'aider à se soutenir.

Cependant Catherinette descendoit une autre échelle par une autre fenêtre sous laquelle attendoit Francion. Le Pèlerin grimpa légèrement ; la chambrière l'aida , ne croyant pas que ce fût lui , & ne fut plus que croire quand elle vit que c'étoit lui. Francion parut bien fâché que ce fût elle ; mais comme il n'ignoroit pas quelle indiscretion c'étoit que d'être discret avec les suivantes , il mit celle de Laurette au fait , & lui fit présent d'un beau joyau pour arrhes de l'aventure. Catherinette le reçut , ne comprit pas moins combien cet arrangement de sa maîtresse la dérangeoit , para l'incident , & répondit à l'amoureux que Madame Laurette le prioit de trouver

bon qu'elle fût malade pour cette nuit.

En amour il faut souvent trouver bon ce qu'il y a de plus désolant. Francion se résigna, & reprit le chemin de l'échelle; la suivante le seconda, mais si malignement qu'elle le fit tomber de dix pieds dans la cuve même où le vieillard s'étoit baigné. Il étoit là quand le troisieme compagnon, ne voyant point le signal du premier, entendant les jérémiades du second, voulut esquiver l'aventure, se mit à fuir, & passa près de la cuve au fond de laquelle se débattoit Francion. Charitablement il s'approcha, tira l'amant de son bain, charitablement lui prit au doigt une superbe émeraude dont l'éclat pouvoit le trahir, & se retira fort satisfait de sa charité.

Or cette belle émeraude avoit été promise à Laurette; elle la demandoit alors au cher voleur qui n'avoit rien promis: & celui-ci méditoit encore sur l'alternative également embarrassante de continuer à se taire ou de commencer à parler, lorsque Catherinette parut avec de la lumière dans la chambre de sa maîtresse.

On ne fait pas très-positivement si le
jeune homme

jouvenceau n'avoit pas , au travers de sa fine dentelle , arrêté son œil aussi sur la jeune épouse , ni s'il la comptoit au nombre des bijoux qu'il avoit remarqués. Ce qu'il y a de plus avéré , c'est qu'il s'éleva entre lui & son compagnon ce qui peut s'appeller une querelle de jalousie qui les trahit l'un & l'autre. Madame Valentin ne balança pas long-tems sur celui des deux qu'elle devoit trahir. Elle trouva fort insolent , & plus indécent , qu'un homme lui eût caché son sexe , & se rangea dans les intérêts de celui qui avoit été de meilleure foi ; de sorte qu'ils faquirent ensemble la malheureuse Catherinette , la décoeffèrent , vous pouvez penser comment , & la descendirent au bout d'une corde près de l'autre compagnon qui se morfondoit.

Le lendemain , c'étoit jour de Dimanche , trois villageois passerent , leverent les yeux du côté du château , furent bien étonnés du spectacle qui se présentoit , & sur-tout de voir Catherinette scandaleusement décoeffée ; ce fut cela qui les fit rire , mais rire si fort & si long-tems , que le Pasteur du lieu vint leur en de-

Juillet , prem. Vol. 1781. D

mander la cause , en boutonnant son pourpoint.

Ce Pasteur , qui ne laissoit pas que d'être bien grave , eut beau crier que c'étoit rire pour le plus petit objet du monde , & beau défendre à toutes les femmes d'approcher , tout le village n'accourut pas moins. En accourant , l'Esculape de la contrée vint à passer près de la cuve , & entendit la voix de Francion. Le Pélerin étoit son hôte ; il le prit sur ses épaules & le rapporta dans sa maison. D'autres passerent près du grand orme , apperçurent le vieux Valentin comme un épouvantail , le délièrent & l'amenèrent dans son équipage magique au Pasteur , afin qu'il l'exorcisât.

Le pauvre vieillard paroissoit aussi confus qu'une jeune pastourelle qui seroit ramenée du bois par sa mère , ou qu'un jeune Poëte qui reviendrait de voir tomber sa tragédie. Laurette descendit , & parut merveilleusement surprise. La servante & le compagnon furent dépendus , parurent bien pénitens , & s'obstinèrent à ne pas répondre un mot. Le Juge du lieu vint & dit qu'il falloit informer. Le Procureur fiscal vint & dit que c'étoit inutile ,

puisqu'il n'y auroit rien à gagner. Tout le monde crut que c'étoit la journée des sept merveilles. Les femmes disoient que le monde alloit périr , & que tous les hommes étoient des Ante-christ. Aucun ne devina le nœud de l'affaire ; & les acteurs eux-mêmes étoient les plus embarrassés dans la recherche d'une explication.

Cependant le Medico - Chirurgico-Pharmacopole , qui étoit avec cela le premier homme de France pour les barbes , s'empressoit autour du Pélerin Francion ; & le voyant tout meurtri de sa chute : — Il faut vous coucher , lui dit-il. — Tout au contraire , Docteur , il faut m'en aller. — Il faut vous tirer du sang. — Tout au contraire , Docteur , c'est du sang qu'il faut me remettre. — Il faut boire de l'eau. — Tout au contraire , Docteur , & vous vous compromettez.

Là-dessus le Médecin rappella tous les aphorismes de son école ; là dessus Francion rappella tous les aphorismes de Bourgogne : Ah ! lui dit le Docteur , vous m'avez tout l'air d'un bon Pélerin. — Ah ! lui dit Francion , vous m'avez tout l'air d'un bon Barbier ; & terminant-là le dis-

cours, il reprit son bourdon, sortit du village, & s'en alla rejoindre son valet dans une hôtellerie d'une bourgade voisine.

Ce fut là qu'il rencontra un jeune Gentilhomme dont il partagea le couvert. Le tems du souper leur suffit pour se reconnoître enfans de la gaie sagesse, & confreres du plaisir. Ils se lierent d'estime; & Francion prouva la sienne par une confidence qui dévoila le mystere de son déguisement.

Le Pèlerinage.

Il y a quelques tems, dit-il, que je passois à pied dans une rue de Paris, rien de plus simple. J'apperçus devant moi une petite bourgeoise toute charmante que conduisoit un petit vieillard, tout en perruque : rien de plus heureux : d'autant plus que moi, j'ai la réflexion précise. Je suivis mes deux objets ; j'entrai sur leurs pas dans la boutique d'un Jouaillier. Je m'informai, je devins amoureux, & rien de plutôt fait.

Le Jouaillier en question, est un bon Parisien qui me gascone d'ordinaire, & qui vint à moi dès que je fus entré. « Ah !

lui dis-je , ne vous pressez point , & servez cette belle Demoiselle ; puis m'approchant de son oreille ; « mon ami , poursuivis-je , vous me direz ce que c'est que ces deux yeux là. — On la marie , me répondit-il. — Oh peste ! & pour comble de bonheur , ne seroit - ce pas l'époux qui va débourser ? — Oui , c'est un vieil Intendant , bien riche , bien chéri de son maître , & très-peu de la jeune personne.

Me voilà si bien épris , que je me mets à examiner une tête , une taille & de petits talons de conséquence ; je vois essayer un collier de perles au plus joli cou du monde , & des bracelets à de jolis bras d'yvoire parfaitement arrondis. Me voilà si pressé que je veux essayer moi-même des bagues à de menus doigts charmans ; une garniture à la place où devoit se terminer un corps de jupe qu'on n'avoit point , & la plus riche agraffe sur la plus fine ceinture. Me voilà si hardi que je hasarde un petit serrement de mes mains amoureuses autour de ce divin corsage , avec un seul petit mot. « *Ah ! pourquoi vous ai-je vue !*

Un innocent sourire acheve de m'êler.

ver jusqu'à l'impertinence. Je secoue mon plumet, & me coëffe de mon chapeau, avec assez de grace ; je présente ma main respectueuse à la jeune personne ; puis avec un salut assez leste à l'époux qui la suit, je m'empare de mon ange ; & le conduis jusqu'à la rue voisine. Tout ce jour se passe, & le lendemain je ne fais que passer devant la bénite maison. Le surlendemain je me lasse de repasser : je m'introduis, je monte & je frappe. La porte du paradis s'ouvre & voilà que j'aperçois le diable dans un coin.

Ce diable étoit une vieille que je pris pour une mere. J'arrêtai mon ange sur la porte : je lui demandai si ce n'étoit pas là que demeuroit un tel de mes amis dont je me forgeai le nom au hasard. — Non, Monsieur. — Ah ! Mademoiselle, quelle honnêteté & que vous avez la voix charmante ! il m'a bien assuré pourtant qu'il demeuroit ici. — Non, Monsieur, ce n'est pas ici. — Pardon, Mademoiselle : si je suis heureux de vous avoir vue, je suis désespéré de vous avoir dérangée. — Il n'y a pas de mal, Monsieur. Il faut bien se rendre service. — Ah ! Mademoiselle, je vois que vous

être humaine , aussi tendre qu'aimable , aussi spirituelle que réservée : oserai-je vous prier , Mademoiselle ? Auriez vous la bonté ? me permettriez-vous de vous charger d'un seul mot tracé dans ce billet pour le remettre à mon ami ; (& d'un ton tout-à-fait bas) *pour le lire , ma chère Demoiselle* , pour intéresser son ame généreuse à la plus grande infortune , *pour intéresser votre cœur , divine Laurette , votre cœur sensible à l'amour le plus tendre qui fût jamais.*

Elle regarda du coin de l'œil au fond de la chambre : elle poussa la porte qu'elle renoit : & sans me regarder , elle répondit ; mais , Monsieur , je ne le connois pas. J'insistai déterminément. Pardonnez , Mademoiselle , mais il est question de la plus triste aventure du monde : c'est un événement à tirer des larmes de vos beaux yeux. Si même vous n'étiez pas seule : *la lettre, prenez la lettre* (& je passois la tête au travers de la porte ,) si je ne craignois de vous offenser par trop d'audace , si je ne voyois , Mademoiselle , quels égards vous méritez , je vous importunerois , j'abuserois de votre bonté touchante pour vous raconter cette aventure , mais je

me retire , Mademoiselle , *chere Lauretté* , prenez donc. Je me retire avec la douleur , hélas ! d'ignorer ce qu'est devenu mon ami le plus cher. Prenez la lettre ou je la jette au milieu de la chambre ; la douleur de désespérer d'un remède pressant , & qui dépendoit de lui seul , & de ne savoir *quels sentiments vous accordez à ma peine , quel espoir vous me permettez , de quel œil vous revoyez un malheureux qui depuis trois jours ne fait que se désoler , qui périt pour vous , chere Laurette , & qui n'attend qu'un mot , un mot sacré de votre main pour se voir tout-à-coup le plus fortuné des mortels.*

Ma petite & modeste Laurette poussa la porte davantage , en avançant les deux premiers doigts de la main de mon côté. Je remis la lettre à ces deux doigts charmans , & j'y collai ma bouche ; mais avec une telle avidité , que je heurtai du front contre la porte assez durement : ce qui me fit achever de la fermer moi-même dans la crainte que la vieille ne se leva de la place où elle étoit.

J'avois enrichi mon épître de tant de trésors du style ordinaire des amans , de tant de passion , de naïveté , d'esprit &

de promesses si brillantes , que je ne doutai plus de ma conquête aussitôt qu'on l'auroit lue. Mais après deux jours passés dans le plus doux espoir , la réponse n'arriva point à l'adresse que j'avois indiquée. Je me remis à passer sous les fenêtres. J'y passai un jour sans rien voir , je me désolai véritablement. Je ne fais quelle espèce de fat vient à passer. Moi , qui n'ai plus que cette ressource , je le regarde de la tête aux pieds : je me fâche bien vite de ce qu'il me regarde au visage , & je lui fais une querelle pour attirer le voisinage aux fenêtres. J'y vois bientôt deux mille figures curieuses. Je charge de colere , & je prolonge la querelle : mais je ne vis point la figure céleste qui pouvoit la faire cesser.

Laurette étoit disparue. Le vieux vau-
tour m'avoit enlevé ma colombe. Ils se
marioient alors en Bourgogne. Ah ! Dieu ,
quel autre que moi ne fut pas mort de
dépôt ? Heureusement il n'est rien qui
n'ait son double point de vue , & je cher-
che toujours le plus agréable. Quand
j'eus bien raisonné sur cet inégal hymen ,
je jurai contre mon Basque , & cela le
fit si bien dépêcher que le lendemain nous

partîmes. Il étoit clair en effet que ma conquête devenoit infaillible, & que la sottise du vieillard m'abrégeoit toutes les difficultés. Ce n'étoit pas un Atlas qui dut porter deux fois vingt-quatre heures seulement, le fardeau d'une jeune épouse; & je voloïs, bien sûr de retenir ce fardeau précieux au moment où il le laisseroit tomber.

A quelque distance du bienheureux village, il se trouvoit un bois tout propre à mes desseins, & je m'y arrêtai. Ce fut là que je troquai & mes galons & mon plumet, & mon épée & mon air libertin, contre le sac dévot, le chapelet à gros grains, le mantelet & le chapeau à grands bords, chargés de coquilles, le bourdon pénitent & la mine du vénérable Pierre de la Jérusalem. Je me munis d'*Agnus* & de *Madonnes*, & j'allai débiter sur la place du château, où je pris d'abord tous les hommes par l'oreille & les femmes par les yeux.

Je leur racontai le plus pathétiquement du monde, des histoires de la terre sainte, où les hommes ne voyoient point de femmes, & du Pais Turc, où les femmes ne voyoient point d'hommes : de cette maudite Italie, où l'on traitoit les

femmes comme des ours , & de la galante Espagne où l'on traite les amans comme des chiens. Mon bonheur me fit écouter par le Seigneur Valentin , qui ne put me reconnoître , & , qui , cédant à certaine vue , m'offrit charitablement un hospice dans son honorable château.

Deux ou trois jours s'écoulerent avant qu'il me fût permis de présenter à Madame Valentin la plus jolie de mes Madonnes , qu'elle reçut avec bien de la dévotion . Elle me reconnut avec bien de la réserve , & reçut mon nouvel hommage avec bien de la bonté. J'employois ce tems à la regarder souvent , à expliquer ses regards quelquefois , à édifier le bonhomme , & à l'étourdir de mon savoir prodigieux. Un jour il me prend mon serment de lui garder un grand secret. Il me fait ensuite un très-singulier discours sur l'union de Saturne & de Vénus , & finit par me demander si dans mes longs pèlerinages , je n'aurois point appris quelque secret innocent , quelque tout petit secret pour plaire.

Voilà que mon idée me fournit aussitôt la fourberie la plus insigne : j'en ai cent , lui dis-je ; il est seulement ques-

tion de savoir si vous n'avez point de répugnance pour ceux de la magie.— Hélas ! mon Dieu, me répliqua-t-il, n'y en auroit-point dans la Médecine ? — Je vais vous faire comprendre que non, lui répondis-je. La Médecine consiste à réparer, mais elle ne crée point, & c'est un petit tour de magie qu'il vous faut. Là-dessus, je l'étonnai par deux ou trois tours de passe-passe qui étouffèrent le reste de ses scrupules ; & mon disciple docile ne soupira qu'après les instructions qu'il me demandoit.

C'est une espèce de rage à ce benêt de genre humain que de croire toujours à ce qu'il ne comprend pas, & de se dégoûter de ce qu'il comprend. Avec un prestige, vous ferez un million de disciples en une heure : vous ne ferez que des incrédules avec cent vérités. Je savois très-bien que l'art de rendre une chose merveilleuse, c'est de la dépouiller de tout sens commun ; & je traçai à mon homme la plus ridicule opération qu'on ait jamais conçue. Mais la destinée trompe les fripons tout comme les autres : elle a dénoué l'aventure par une suite d'incidents où je ne comprends rien ; sinon que la meilleure finesse, avec les mariés, com-

me avec tout le monde , c'est d'être honnête.

L'honnête Cavalier termina là son récit. Une bonne servante, de taille encore assez ferme , & de figure assez ronde , l'avoit écouté fort attentivement. A la fin de l'histoire, elle fit voir un petit sourire , entendre un petit soupir , & ces mots : allons , allons , dit elle , heureusement que c'est toujours bien fait qu'un homme soit attrappé : Ces deux Cavaliers la regarderent , & Francion lui demanda ce qu'elle vouloit dire. — Ah ! je dis , mon Gentilhomme , que vous avez toute la mine d'un grand fripon d'amourettes ; mais c'est comme une punition du Ciel , que de fins rats de votre espece rencontrent toujours de fins chats qui les grugent. — Eh ! mais encore , la bonne , que voulez-vous dire ? Connoissez-vous celle dont je viens de parler ? — Oh ! qu'oui , mon Gentilhomme , je la connois , quoiqu'elle ne me reconnoisse plus , l'ingrate : tout s'oublie dans le monde ; mais il n'y a rien de si tôt oublié que le bien qu'on fait.

Et savez-vous , poursuivit-elle , quel est le plus grand péché d'une fille ? C'est

P'intérêt ; & si votre Laurette est jamais sauvée , c'est que ce péché-là lui sera pardonné avec bien d'autres. Je le croirois assez , dit Francion ; car au moment de nous entendre , elle me serra bien tendrement ce doigt où j'avois une belle émeraude que j'ai perdue. — Allez , mon Gentilhomme , reprit la bonne servante , si l'on savoit tout de suite ce que c'est qu'une femme , le monde finiroit tout de suite.

Amours d'Agathe , Histoire de Laurette.

Et pensez-vous , continua-t-elle encore , que dans un endroit où la terre est aujourd'hui bien rabotée & coupée d'ornières , il ne puisse pas y avoir eu jadis un très-beau jardin paré de toutes sortes de fleurs ; & que moi qui vous parle , je n'aie pas pu être plus jolie que vous ne me voyez aujourd'hui ? Je vous jure , Messieurs , que quand j'en étois à mes dix-huit ou vingt ans , il n'y avoit pas de Monsieur ni de Villageois qui ne me donnât le coup de chapeau. Dans ce tems-là , j'avois plus d'amoureux qu'une Reine , & si je m'en souciois autant que de rien. Mais j'avois de bonnes façons pour

tout le monde , & cela fit qu'un jeune Poëte , qui demouroit dans notre village, eut d'assez bonnes façons pour moi.

Ce pauvre Poëte ! je ne fais pas comment un jour il avoit une petite bourse qu'il me glissa dans la main. Cela me toucha jusqu'au cœur ; ce n'est pas que je fusse prête à rien de ce que vous autres pourriez croire : je veux dire seulement que je me sentis une certaine bienveillance à lui faire plaisir.

Il venoit se promener tous les jours dans le bois où j'allois ramasser des feuillages ; quelquefois il venoit passer tout près de moi bien poliment, & me disoit si gracieusement : bon jour , belle Agathe , que moi je lui faisois une belle révérence pour lui faire un peu de plaisir.

Quelquefois je me mettois à chanter afin qu'il me vît ; & je faisois cela , parce que je savois qu'il étoit si bon , si honnête , qu'il n'auroit pas voulu troubler un oiseau dans son nid. Quelquefois il posoit son livre , puis il m'aidoit à lier mes feuillages ; quelquefois il me les portoit lui-même jusqu'à la sortie du bois , puis il me les rendoit comme malgré lui , & puis il me regardoit sans pouvoir

se lasser de m'en regarder ; & moi je le regardois aussi pour lui faire un peu de plaisir.

Quand je vis qu'il avoit tant de plaisir à me voir , j'achetai de sa petite bourse une fine colerette & des rubans blancs que je portai tous les jours ; avec cela , j'étois propre comme une petite Nymphé des bois. Il en fut si joyeux , qu'il me fit une jolie chanson , que j'appris & que je chantai pour lui faire un peu de plaisir.

Un jour , il me dit : O ma belle Agathe ! si quelqu'un vous aimoit bien , en seriez-vous fâchée ? — Oh ! non , Monsieur , lui repondis-je. — Et si ce quelqu'un c'étoit moi , vous n'en voudriez donc pas ? — Oh ! non , Monsieur. — Et si je vous demandois quelque chose , me l'accorderiez vous ? Oh ! non , Monsieur. — Quoi ! ma chere Agathe , eh quoi ! si je ne te demandois qu'un seul baiser sur ta joue si jolie , tu me le refusais donc ? Sa voix étoit si douce , ses yeux si beaux , & sa maniere si polie , que je lui dis : Oh ! non , Monsieur ; & cela c'étoit pour lui faire un peu de plaisir.

Cela m'en fit tant à moi-même , que je tremblai sur mes genoux , que tout

d'un coup je devins rouge , & que les larmes me vinrent aux yeux. Je sentis bien ce que cela vouloit dire, & je voulus m'en aller; mais il me prit par la main. Il étoit alors plus beau que ne seroit un Ange, & plus heureux que ne seroit un Roi. Ma belle , ma chere Agathe , me dit il, est-ce que nous ne pourrions pas nous marier? — Oh ! non, Monsieur. Il devint à son tour plus rouge que du feu. Quoi ! cruelle , me dit-il : hélas ! ma chere Agathe , tu ne m'aimes donc pas ? Alors , moi je ne fus que lui répondre. Eh bien , Agathe , reprit-il , j'irai trouver ta mere , je lui dirai que je t'aime ; & si elle veut que je t'épouse , tu ne me refuseras plus ? — Oh ! non, Monsieur. Il venoit d'être si fâché , que je lui dis encore cela pour lui faire un peu de plaisir.

Et j'eus bien raison , car il me prit les deux mains , qu'il me baisoit sans cesse. Oui , me disoit-il , oui , ma chere Agathe , je vois que tu m'aimes ; n'est-il pas vrai que tu m'aimes , répéta-t-il deux ou trois fois ? & moi je ne répondois rien. Puisque tu m'aimes , reprit-il , n'est-il pas vrai que je puis tout entreprendre ?

Moi qui venois d'être prise à dire non, je fermai les yeux, & je lui dis : oh ! oui, Monsieur ; & toujours , comme je vous dis , pour lui faire un peu de plaisir.

A ces mots , les deux Cavaliers ne purent retenir un éclat de rire , & la bonne Agathe leur répondit : hélas ! mes bons Gentilshommes , j'ai long-tems pleuré de ce qui vous fait rire. Quelques jours après cette belle aventure , on me vint enlever mon pauvre Poëte au beau milieu du Village , sous prétexte qu'il avoit tué un homme en duel , & c'étoit pourtant bien le contraire. Il ne fut pas plutôt parti , que voilà que ma mere un matin s'apperçoit de quelque chose : voilà qu'elle me donne deux ou trois bons soufflets sur cette si jolie joue , qu'elle me recommande à Dieu avec plus de mille injures , & qu'elle me chasse après lui. Or , jugez comme il est possible de retrouver un Poëte quand il a décampé.

J'arrivai donc au milieu de cette grande vilaine ville de Paris , où je vis que l'on ne se soucioit guere d'une fille dans l'état que vous pouvez penser. Mais le Ciel prit pitié de mon innocence , & justement , au bout d'un certain tems , il se

trouva une certaine Dame veuve qui eut pour moi de certaines bontés. Justement encore , au bout de quelques semaines , il arriva quelque chose à une autre jeune Dame veuve de ses amies. Ce fut que celle-ci mit au monde une petite créature charmante , & qu'elle se trouva très-embarrassée , parce que toutes ces jolies veuves sont obligées à quelque chose , & que les peres de leurs enfans ne sont obligés à rien.

Ma bonne protectrice me mit dans une belle chambre , au quartier du Louvre , avec cette petite fille de son amie , pour la nourrir. On se chargea de la mienne : que Dieu lui pardonne , si elle est fille encore ; car je ne l'ai jamais revue. Ce fut moi qui donnai à mon nourrisson le beau nom de Laurette que vous aimez , & je l'élevai jusqu'à la fin de sa liziere.

En vérité , cet état de veuve est l'état le plus doux qu'il y ait à prendre pour des filles. Je ne fais pas comment les miennes pouvoient fournir à tout ; mais je ne manquois de rien. On ne leur laisse pas le tems de désirer : c'est pour elles que l'or se fait en terre , pour elles que la soie se file , pour elles que les diamans

brillent au monde , que les Marchands travaillent , que les Guerriers se battent , que les Financiers pillent , que les Rois regnent , & que les femmes jeûnent dans leur ménage. Elles n'ont besoin que de regarder pour avoir tout ce qu'elles regardent. C'est comme une magie : elles sont toujours parées comme des Fées , soignées comme des Reines , & nourries comme le poisson dans l'eau. Heureux les enfans de pareilles meres !

Ma petite Laurette avoit déjà les deux plus beaux yeux & les plus jolies raisons du monde , quand on me la reprit pour la mettre au Couvent. Je ne la retrouvai que bien long-tems après dans *une petite maison*. Il y avoit dans cette petite maison plus de domestiques & de chevaux que dans un Palais. J'eus bien de la peine à voir la chère enfant. Quand je la vis brave comme elle étoit , & si joyeuse & si raisonnable , je crus qu'elle étoit mariée : point du tout , c'est qu'elle étoit veuve aussi. « La bonne , me dit-elle , c'est donc vous qui avez été ma nourrice ? Allez , allez , ma bonne , j'aurai soin de vous. Qu'on donne quelque chose à cette femme. Allez , la bonne , j'aurai soin de vous ».

Je vous laisse à penser si je m'en revins le cœur ferré d'un pareil accueil ; j'en fus si honteuse , que je n'eus jamais la force de retourner à l'ingrate ; mais depuis j'ai su que bien d'honnêtes gens avoient pris soin d'elle ; qu'après la petite maison elle en avoit eu une grande , puis une belle terre , & puis rien. Dernièrement , j'étois à l'Eglise du Village voisin ; la première figure que j'aperçus au banc seigneurial , ce fut ma Laurette. Je demandai si c'étoit la Dame de la Paroisse : on me répondit que c'étoit la Demoiselle de compagnie du château. Je hazardai de la revoir & de lui demander quelqu'un de ses soins. Sortez de ce Village , me dit-elle , & attendez que je sois mariée.

Je crus qu'elle alloit épouser Monseigneur ; mais j'appris ensuite que Monseigneur , par honnêteté pour sa femme , ne vouloit plus de la compagnie d'une veuve , & qu'il marioit la belle Laurette à son Intendant. Voilà ce qui s'appelle du bonheur. On dit que les gens de qualité ne récompensent personne ; il est pourtant sûr qu'il y a de certaines choses qu'ils paient bien. Voilà un Intendant

qui a la plus jolie femme de France, & une orpheline qui a le plus riche fripon de tout le Royaume. Il se fait plus de bien qu'on ne croit. Hélas ! un Seigneur vaut encore mieux que mon Poëte ; & si pourtant je voudrois l'avoir encore , & demeurer toujours servante.

Quand là bonne Agathe eut achevé sa petite histoire , il se trouva que le jeune Gentilhomme étranger avoit sa terre dans les environs , & qu'il voulut y conduire son nouvel ami. Ce fut là que , pour égayer quelques journées oisives de la campagne , il le pria de lui raconter quelques autres de ses galantes friponneries , très - intéressantes d'après l'échantillon. C'est un assez long récit , dans lequel Francion s'engagea sans difficulté , & que nous allons abréger sans conséquence.

Histoire de Francion.

Ce n'est pas mon vice que la gravité ; dit-il : je dois pourtant vous désabuser sur la légèreté de mon caractère ; il m'est arrivé quelquefois de penser , mais tout juste ce qu'il convient de penser à un galant homme. J'ai vu dans le monde tant de merveilles qui n'en sont pas ;

tant d'états révéérés qui le méritent si peu ; tant de grands si petits ; de riches si pauvres , de savans si fots & de fots si habiles ; j'ai vu tant de femmes ! j'ai entendu prêcher des vérités si absurdes , des vertus si mesquines , une probité si étroite , un honneur sur-tout si singulier que j'ai pris le parti de rire plutôt que d'enrager : & si vous me trouvez un certain goût de médisance , dans le récit que je vais faire , en vérité , c'est la faute de ce pauvre genre humain qu'il est aussi impossible de louer que de calomnier.

Mon père étoit le Capitaine la Porte. Vous devez peu le connoître parce qu'on parle peu des honnêtes gens. Breton fier , brave soldat , Seigneur tendre , ami par de-là la bourse & le tombeau , tel étoit mon pere. Il s'ennuya de la cour comme bien d'autres , se dégouta des grands , comme tout le monde , & revint dans ses foyers pauvre & gai comme personne. Il y passoit le temps dans une assez gothique maison qu'il n'appella son château qu'une fois en sa vie. C'étoit le Gentilhomme de France qui vivoit le mieux avec son Curé , qui plaidoit le moins avec ses voisins , qui assommoit le moins les fer-

miers , & qui laissoit à chacun la plus parfaite liberté de saluer ou de ne pas saluer sa livrée.

Il aimoit les jeunes filles pour les marier selon leur cœur ; les jeunes veuves pour les aider selon leurs besoins , les jeunes garçons pour faire sa partie de quilles , les vieillards & les vieilles pour apprendre le fort & le foible. Il avoit de l'esprit , & au lieu d'en faire , il en donnoit à tout le monde. Il étoit chargé de cicatrices , & jamais il ne parloit de son Régiment. Il payoit son monde avec largesse & se rinçoit très-bien son verre , cherchoit très-bien son bonnet de nuit sans jurer après personne. Il étoit le premier du canton , & c'étoit toujours lui qui donnoit le premier coup de chapeau. Il aimoit tendrement sa femme , & l'envoyoit très-souvent promener. Il étoit avec cela sobre autant qu'un patriarche , lisoit autant qu'un Rabin , écrivoit autant qu'un Saint Jérôme & béchoit autant que deux Jardiniers. C'étoit comme vous voyez un Gentilhomme fort drôle.

Il arriva qu'au moment de son retour des guerres , sa mere mourut après un second mariage , & qu'elle ne laissa rien.

Le

Le mari de la défunte étoit le plus intrépide chicanier du Maine ; il n'avoit pu tirer l'aîle de la mere , il voulut au moins arracher quelques plumes au fils. Il lui fit un procès , & j'ai tant entendu parler de ce procès , que je ne puis m'empêcher de vous le raconter.

Le Procès.

Le fonds n'en existoit seulement pas ; mais ce fut la plus petite chose du monde , que de le dresser & de le mettre en état d'être jugé au bout de la quinzaine , pardevant un petit Bailli d'un petit Bailliage de la Province. Le pauvre Capitaine auroit mieux aimé donner cinquante coups d'épée que d'écrire deux lignes , & monter à dix escalades que de faire une visite à son Juge. On ne l'auroit pas vu reculer d'un pas devant Roland ou les Guises , & il trembloit de la seule idée d'approcher un homme de Justice. Il considéroit d'ailleurs , qu'en fait de procès , il n'y a rien qui serve moins qu'une visite , si ce n'est le bon droit qui ne sert à rien absolument.

On le tira de ses inquiétudes , en lui indiquant une maniere de visite , qu'il

Juillet , prem. Vol. 1781. E

auroit regardée comme offensante , & qui pouvoit néanmoins lui mériter toute sorte de considération. Ce fut de se présenter à son Juge avec une certaine politesse dans sa poche ou sous son bras. Il se munit de cette politesse , & s'en alla plein de confiance demander l'honneur de parler à M. le Bailli.

Sur l'annonce d'un Gentilhomme , le Robin , qui n'avoit pas d'antichambre , fit dire de repasser. Le Capitaine fit demander encore s'il laisseroit quelque chose qu'il avoit en passant , & alors on lui fit répondre d'entrer. Monsieur le Bailli se leva de la moitié du corps hors de son fauteuil pour le recevoir : — Qu'est-ce que c'est , Monsieur , lui dit-il ; ne m'apportez - vous pas là un sac pour votre affaire ? — Hélas , Monsieur , répondit le Capitaine , ce n'est qu'une piece de satin que je vous apporte , pour vous remettre en mémoire les autres pieces de mon maudit procès.

Alors le Bailli retroussa grave ment sa moustache , & répondit : Pour qui me prenez-vous , Monsieur ? ne savez-vous pas que je suis un Juge Royal , & que le Roi ne nous laisse rien prendre ? — Je

vous jure , Monsieur , réplique le Capitaine , que sa Majesté n'en saura rien. — Allez , Monsieur , reprit le Juge avec sévérité ; quoiqu'il soit vrai que mon office me coûte bien cher , je ne vise point à en regagner l'argent. Le seul profit qui me flatte , c'est l'honneur & l'autorité : & pour vous apprendre ce que c'est que de vouloir corrompre son Juge , je vais vous diffamer , Monsieur , & vous ruiner pour fait de corruption.

Le Capitaine le crut sérieusement en colere , & levant la corne de son chapeau : Pardon , Monsieur , lui dit-il : mais enfin puisque vous êtes honnête homme , votre refus le prouvera mieux qu'un procès. Et là-dessus mon pere reprit son fatin , & sortit bien édifié de ce désintéressement original d'un Bailli. Il se reprochoit encore d'avoir hasardé cette démarche offensante , lorsque Madame la Baillive , le barrant à son passage , vint lui dire avec la plus grande honnêteté : Mon Dieu ! M. le Capitaine , je suis au désespoir que mon mari vous ait si mal reçu. Vous le voyez , il est un peu brusque ; mais aussi ne falloit-il pas vous y prendre comme vous avez fait. Votre fatin est

superbe , M. de la Porte : laissez le-moi , & je me charge de le lui faire accepter.

Voilà donc le farin qui passe sous le bras de la Baillive , le Capitaine qui lui fait les plus grands remerciemens , & qui passe du vestibule dans la cour : le mari avoit la tête à une fenêtre d'où il se mit à dire : Holà , Monsieur , Monsieur le Capitaine , rapportez - moi un peu vos pieces que je les examine. Ma foi , Monsieur , lui répondit mon pere , voilà Madame qui vient de me faire l'honneur de me les prendre , & qui aura la bonté de me recommander à vous. Ensuite il s'esquiva ; & le lendemain le procès fut perdu. Voici comment :

Le maudit chicanier se trouvoit être un homme admirable pour les sollicitations. Il étoit aussi venu la veille s'informer bien poliment, humblement, doucement de la santé précieuse de Monsieur le Bailli , de celle de la chere Madame la Baillive , de Messieurs leurs aimables enfans , du chien , du chat , & de Margot la bonne servante. Il s'étoit trouvé , tous ces jours passés , dans telles & telles compagnies où l'on n'avoit point tari sur l'éloge des vertus de Mon-

sieur , des graces de Madame. On étoit bienheureux dans une Province d'avoir un Magistrat d'une pareille intégrité. Le monde étoit plein de gens avides. Il avoit une misérable affaire avec un Capitaine. Ces héros là étoient les plus orgueilleux de l'univers. Ils méprisoient la Robe qui garantit de leur épée. Il devoit soutenir prochainement une autre persécution d'un certain Seigneur d'une opulence effroyable , & qui lui chicanoit un pouce de son mur ; il se promettoit de le mener loin sous la protection & la justice d'un Juge tel que Monsieur le Bailli.

Ensuite, détournant tout-à-coup la conversation : Mon Dieu , Madame , dit-il à la Baillive , que vous avez-là un beau tableau ! — Bien honnête , Monsieur ; mais ce n'est qu'une méchante croûte de couleurs. — Jesus , Madame ! c'est un petit chef-d'œuvre du pinceau : je crois y reconnoître le ton d'une des meilleures Ecoles ; & sans indiscretion , Madame , que vous a-t-il coûté , je vous prie ? — Mais , autant que je m'en rappelle , dit la Baillive , cela fut payé , avec d'autres meubles , une dizaine d'écus. — En vérité , Madame , en comptant l'intérêt de

cette somme comme de droit ; en évaluant la peine que vous avez eue de l'acheter , le plaisir que vous perdriez à ne le plus voir , & celui que vous me feriez en me le cédant , je prendrois bien la liberté de vous en offrir une trentaine de pistoles.

La Baillive s'aperçut qu'elle avoit affaire à un bien galant homme. Hélas ! Monsieur , lui dit-elle , puisqu'il a tant de prix pour vous , je vous prie de l'emporter ; aussi - bien mon mari n'est pas connoisseur. — Il le fut du moins une fois en mérite & en beauté, Madame. Et le fin Manceau accompagna cette galanterie de deux ou trois œillades du plus doux patelinage. Vous permettez donc , reprit-il , que je vous laisse trente pistoles , & le tableau jusqu'à ce que j'envoie vous le demander ? — Le malheureux tableau resta , & fit oublier le satin de mon pere.

Mais quand le Capitaine eut appris cette circonstance par une servante qu'on avoit chassée , il se laissa conduire chez un Avocat d'une Ville de Parlement. C'étoit un homme d'une très-grosse tête & d'une cervelle assez mince. Son mérite consistoit dans deux fortes épaules

qui se vouôtoient à son gré , & dans une très-large paire de lunettes , qu'il portoit sur un nez très-plat. Il eût cru passer pour un sot , s'il eût ôté ses lunettes pour cracher ou pour se moucher. Il écrivoit d'ailleurs comme il parloit , & ne parloit jamais sans faire des périodes , & sans leur donner le poids d'un oracle & le tour d'une sentence. Il écrivoit , écrivoit , & toutes ses écritures étoient presque des harangues de College , où jamais on ne comprend rien.

Comme de raison , dit-il à mon pere, je vous conseille l'appel comme d'abus. Vous que je fais être un des meilleurs Gentilshommes de la Province, c'est un devoir pour vous que d'éprouver votre courage dans les affaires comme dans les batailles. Un procès est un combat où la palme se décerne au plus opiniâtre ; & voyez-vous , qui se fait brebis , le loup le mange. Monsieur, si vous cédez une fois , on vous harcelera sans cesse. Les loups ne se mangent point ; & tous les fripons se tiendront par la manche pour vous ruiner. En outre , si vous plaidez pardevant notre illustre Cour, vous voilà d'abord immortalisé , & votre nom se

lira sur nos registres dans toute la suite des siècles : de plus , vos descendans béniront votre mémoire , pour avoir immatriculé de la sorte le titre de leur noblesse ; vos héritiers béniront le soin que vous aurez mis à leur conserver un héritage , & de suite vous devez fatiguer sans relâche votre partie , ne jamais entendre à aucun accord , & poursuivre vigoureusement un Arrêt définitif ; parce que , voyez-vous bien , Monsieur , celui qui quitte la partie , la perd.

Après ce beau discours, il adressa le Capitaine à un jeune Procureur de la nouvelle crue. Oh ! véritablement , c'étoit un sujet que ce Procureur-là ; bien ignorant , bien avide , bien fin , bien hypocrite , sachant entendre des deux oreilles , harponner des deux mains , enfin ce qu'on appelle un grand Procureur. De tous les mots du Dictionnaire de sa langue , le plus familier à ses lèvres , c'étoit celui d'argent , & le plus fort de ses principes étoit que l'argent ne valoit pas de l'or. Le plus beau caractère à son avis , c'étoit le majuscule avec lequel on fournissoit une ligne d'une lettre toute seule. Il avoit consacré dans son étude une orthographe

formée d'une foule de lettres inutiles , de traits , de barres & de virgules sans nombre. A moins de tout l'or du monde il n'eût pas voulu raccourcir les queues de certaines lettres pour ferrer davantage. Il ne lui falloit que des Clercs qui n'eussent point de dents , & qui écrivissent des deux mains. Il auroit impitoyablement chassé une servante qui auroit laissé entrer quelqu'un sans lui faire payer l'usage qu'il avoit fait du marteau de la porte. Lorsqu'on lui apportoit une affaire , il demandoit à sa femme : de quoi avons-nous besoin dans le ménage ? Sur la réponse , il calculoit le nombre de rôles qui devoit lui fournir tant d'argent , & il falloit qu'il les remplît sans miséricorde , eût-ce été de couplets de chansons. Grace au talent de cet homme merveilleux , le misérable procès fut si bien embrouillé , qu'on ne vit plus moyen de pouvoir le juger jamais.

Cependant , au bout de toutes les ressources de sa damnée chicane , l'interminable procès fut enfin distribué à certain petit homme fluet , freluquet , fantafque , appelé Fiersot , & Conseiller de la Cour. Ce qui pouvoit arriver de désa-

gréable, c'étoit de le demander vingt fois sans pouvoir l'aborder une ; ce qui pouvoit arriver de cruel , c'étoit d'être dévoré par ses chiens au passage de sa cour ; ce qui pouvoit arriver de mortifiant , c'étoit de ne pouvoir parler qu'à un brutal de Secrétaire , qui n'avoit d'oreilles qu'à ses mains ; enfin , ce qui pouvoit arriver de pire , c'étoit que M. le Rapporteur ne sût jamais un mot de votre affaire , & qu'il la rapportât néanmoins avec une intelligence toute surnaturelle.

Après vingt visites inutiles, on dit à mon pere de demander Monsieur Philippe. Or , Monsieur Philippe étoit le Seigneur Valet-de-chambre de Monsieur. Je verrai cela , dit-il humblement au Capitaine ; je m'y intéresserai de tout mon cœur , & même si je savois quelle heure il est mais , ma foi , je n'ai pas de montre. Monsieur a-t-il vu Mademoiselle une telle ? c'est indispensable ; vous ne la connoissez peut-être pas ? Entre nous , c'est une pas grand'chose ; vous entendez bien qu'il ne faut pas se gêner. On ne lui offriroit que vingt pistoles , qu'elle n'auroit pas honte de les prendre. Dernièrement un honnête homme ,

comme vous , Monsieur , lui avoit remis un petit remercîment pour moi ; croiriez-vous bien qu'elle l'a gardé pour elle. Ma foi , de pauvres domestiques sont bien à plaindre.

Au premier mot de ce discours , le Capitaine , qui commençoit à entendre , comprit qu'il falloit donner à ce pauvre domestique de quoi chercher une heure pour le présenter ; & quelques jours après , Monsieur Philippe l'admit à la toilette du Rapporteur. A peine mon pere eut-il ouvert la bouche , que le petit homme la lui ferma d'un taisez-vous , Monsieur ; vous êtes un ignorant , vous n'entendez rien à votre affaire. Philippe , tu me donnera mon juste à brandebourgs. Envoyez-moi votre Procureur pour m'expliquer tout cela. Philippe , tu passeras chez le petit ange , savoir si l'on n'a pas les yeux batus par les bougies d'hier. Votre affaire est diabolique , Monsieur. Philippe , fais-moi venir mon braque : c'est le plus beau chien du monde que mon braque. Monsieur chasse-t-il ? Voyez quelle tête , comme cette bête est superbe ! Comme je vous dis , Monsieur , envoyez-moi votre Procureur ; je vous salue de toute mon ame.

Je me souviens d'avoir entendu répéter à mon pere qu'il avoit juré de fureur en voyant la dignité de la Magistrature, l'état des familles, & l'honneur de la Nation prostitués ainsi scandaleusement aux caprices d'une pareille cervelle, & qu'il ne se consola guere lorsqu'étant allé se plaindre à son Avocat, celui-ci lui répondit majestueusement : De quoi vous plaignez-vous, Monsieur ? cette cervelle-là fera toujours moins de mal qu'une tête plus exercée. Il ne tient qu'à vous d'aborder votre homme dans la premiere petite rue ; proposez-lui ce que vous savez ; caressez son braque, jouez avec ses brandebourgs : parlez-lui femmes, vins, chevaux ou romans, & votre affaire est gagnée. A chaque Saint, sa chandelle, Monsieur ; & puisque dans ce monde-ci nous ne pouvons faire que des sottises, le plus sage est celui qui fait les faire à propos.

Tenez, Monsieur, lui repliqua mon pere, votre avis est maintenant inutile. Puisque j'ai le choix de perdre ou de gagner, tout résolument je veux perdre mon procès ; & par mon ame de Capitaine, j'aime encore mieux faire l'amour que de plaider : j'aurai du moins quelque-

plaisir. Pas beaucoup plus de profit , dit l'Avocat. Passez donc chez le Procureur , qui vous donnera le mémoire des frais.

Ce fut chez le Procureur qu'en essuyant le détail d'un monceau de papiers , mon pauvre pere ne put se tenir de lâcher toute sa fureur & ses malédictions contre cet horrible déluge d'encre. Et qu'étoit-il besoin , lui dit-il , de tout cet affreux griffonnage , & d'alléguer tant de loix dans un cas où il n'y en avoit aucune pour me nuire ni pour me favoriser ? N'est-ce pas la plus inexplicable des sottises du genre humain , que de s'accorder dans une querelle pour porter son pauvre bien à des larrons qui ne se cachent point de le dérober ? Allez , c'est une vilénie épouvantable que le privilege de votre brigandage ; & je suis homme à dire au grand Henri que c'est à lui-même une vilénie impardonnable de vous souffrir dans son Royaume.

A quoi sert votre forme , qu'à perdre l'ignorant ? Faut-il tout savoir pour avoir raison , & la justice est-elle une machine qui ait besoin de tant de ressorts ? Que ne juge-t-on dès qu'on se plaint ; & pourquoi toutes vos Jurisdictions diffé-

rentes ? Le droit n'est-il pas le même par-tout, & le même homme peut-il être honnête à Bordeaux, & fripon à Paris ? Qui est-ce qui me prouvera la nécessité de tant de commentaires, de décisions, d'arrêts, de sentences, & de déclarations ? Il faut m'accorder que les Législateurs ont été de grands fots, qui n'ont pas su s'expliquer, ou que vous êtes de b en habiles gens qui savez les embrouiller. Hélas ! grand Dieu, que ne fais-tu renaître un Justinien qui réduise au seul petit in-12 tous ces milliers d'exécrables in folio.

Monsieur, interrompt le Procureur, je trouve que le mémoire de nos frais se monte à quatre cent soixante-dix écus tournois sans aucun sou ni denier. Je défie tous mes Confreres de vous faire un mémoire aussi net que celui là. — Soit, repliqua mon pere, j'aurois dû m'en tenir à la perte de mon satin. Mais, pourvu qu'il me reste seulement mon épée, je vous jure bien, araignées maudites, que vous ne me tendrez plus de toiles que je ne les tranche. — Ecoutez, lui dit le Procureur, vous êtes entré dans un jeu où l'on n'est pas maître de

quitter la partie : & il ne vous resteroit que votre fameuse épée , que je vous dis , moi , qu'on vous en disputera la garde si elle est d'argent. Du reste soyez docile , & songez qu'il n'y a qu'un pas du civil au criminel. Vous avez raison , dit mon père , je fais très-bien qu'il n'y a pas loin du brigand à l'assassin. La fin de la conversation fut de payer , & ce fut ainsi que le Capitaine la Porte se tira des griffes de l'oiseau royal. Mais , comme à la suite de cette aventure il prit une femme , il auroit aussi bien fait de garder son procès.

Le Mariage.

Juvénal disoit , il y a long-tems , qu'il y avoit long-tems que les traces de la chasteté ne se retrouvoient plus dans les ménages. Il doit y avoir plus long-tems que le foyer de la sensibilité s'est éteint dans les cœurs des femmes. On ne sait même si Prométhée n'avoit pas usé tout son flambeau , lorsqu'il voulut animer la beauté ; & si ce ne fut pas pour suppléer à l'inertie du cœur , qu'il lui plaça dans la tête le léger phosphore des fantaisies.

Je ne vous ferai point le Roman des

amours du Capitaine mon pere. Je vous dirai la vérité, parce qu'elle est plus courte ; & puis la sainteté du mariage ne l'exempte pas d'être une matiere tout-à-fait triviale & rebattue. En deux mots , Mlle Cécile de Kyal convenoit au Capitaine ; elle le reçut sans savoir s'il lui conviendrait , & parce qu'un mari convient toujours en un point , qui est qu'on n'est pas obligée de l'aimer. La belle Cécile s'ennuyoit depuis cinq ou six mois d'avoir vu passer ses vingt ans. Elle avoit un pere , une mere , des freres , des sœurs ; tout cela gêne beaucoup. On se défait du moins d'un mari quand on veut , & quand on veut , on s'en fert à quelque chose. On le retrouve , on le boude , on le pille , on le triche & tout cela est amusant. D'ailleurs qu'est-ce que c'est qu'une fille ? Il faut être quelque chose , riche si l'on peut , ou maîtresse tout au moins. Voilà le tableau fidele des tendres sentimens de Mademoiselle Cécile pour mon pere , & (voyez à quoi tient un homme) voilà la source de ma belle existence.

Je n'étois pas dans ce monde , qu'il fut question de m'y trouver une nourrice. Une femme ne se croit point faite pour ces bas emplois de la nature , elle se croit à peine

faite pour le plaisir. Je suis curieux de vous demander , si vous avez vu quelques-unes de ces meres sensibles qui n'ont que leur enfant dans la tête , qui le jettent à celle de tout le monde , qui rient , jouent , babillent , pleurent avec lui : & mon enfant par - ci , & mon enfant par - là ? Eh bien , Monsieur , la vérité est qu'on aime ce cher enfant , par cent raisons , mais point du tout par sensibilité. Donnez à ces meres si tendres des cartes , des pompons , de l'argent , un amant , ou toute autre chose selon leur foible , & le cher enfant va les ennuyer aussi parfaitement que leur mari. N'en croyons pas moins les femmes très - aimables , mais pour sensibles , ah ! que l'erreur en coûte cher à qui la reçoit dans sa pensée !

Le Capitaine la Porte étoit bien loin de savoir ce que fait tout le monde ; c'est-à-dire , qu'une jeune mere ne peut pas décemment sacrifier certains charmes à l'existence d'un marmot. Il entendit ferme qu'on obéit à son Seigneur maître ; & grace à sa barbarie , ma très - honorée mere me nourrit de son lait , comme le firent les meres des Sabins , des Caton , des Scipion , & toutes ces autres petites bourgeois de la vieille Rome.

Le petit Précepteur.

Lorsque j'eus sept ans , & que ma mere m'eut appris mes lettres & mon catéchisme , il fut encore question de faire venir un Précepteur à la maison. — A cela le Capitaine répondit : Pourquoi faire ? — Mais , mon ami , ne voulez-vous pas que cet enfant apprenne du latin ? A cela le Capitaine répondit : Pourquoi faire ? — Eh ! mais afin qu'il devienne bon Prêtre & bon Evêque , s'il est sage. — A cela le Capitaine alloit encore répondre , lorsque M. le Curé entra.

Monsieur le Curé étoit bien , sans aucun doute , le meilleur homme de Prêtre qui jamais ait graissé les pages d'un bréviaire : un homme tendre , d'une figure aussi ronde que son caractère ; sans fiel ; sans façon , sans scrupule ; pas trop poli ; bien moins savant , ne jeûnant guere , priant quelquefois ; riant , dansant , comme on vouloit , & chantant la chansonnette avec aussi peu de malice que son *Magnificat*.

Ma foi , sans vous , lui dit mon pere , ma femme alloit me quereller. — *Pax*

vobis, dit l'homme de Dieu. Je suis fort aise d'arriver à propos. — Oui, dit ma mere, pour lui donner raison, comme vous faites toujours. — Comme je dois, repart galamment le Bénéficier. — *Bravo*, dit le Capitaine, en lui frappant sur l'épaule. — Fi, dit la bonne en nouant le ruban de ma queue. — En vérité, reprit ma mere en cassant son fil, je ne sache pas de petit Officier qui ne fût plus poli. — C'est-à-dire moins honnête, n'est-ce pas? replique le saint homme. — Au bout du compte, M. le Curé, dit ma mere, vous deviez apprendre qu'avec les femmes... — Oh! avec les femmes, il faut être homme, *homo sum*, grace à Dieu. *Sub potestate constitutus*, voyez - vous bien. *Et qui humani nihil à me alienum puto*, Et croyez-vous, Madame, ajouta-t-il, que je n'aie fait de ma vie que défiler un chapelet? — Allons, allons, dit le Capitaine, on voit bien que vous avez lu Térence, & l'Evangile : & que tout finisse-là.

Mais ma mere ne put s'empêcher de répondre que M. le Curé pourroit bien faire grace de son latin, puisqu'il parleroit tout aussi mal en François. — Ah !

Madame , répondit le pauvre Prêtre... en vérité , Madame... Madame... ! — Paix ! réplique mon pere. Brown , apporte-moi ma pipe. — Brown , donne-moi mon panier , dit ma mere. — Brown , donne moi un verre de vin , dit l'homme d'Eglise. — Tenez , dit Brown en entrant , voilà votre pipe , votre panier , votre bouteille ; donnez-moi mon congé.

Alors le Capitaine haussa la corne de son chapeau. Monsieur , dit-il , Monsieur Brown , qu'est-ce que tu dis donc là ? — Je dis , Monsieur le Capitaine , que vous êtes un brave & généreux maître , & Madame une brave & généreuse maîtresse. Mais je dis que j'ai entendu dire que Madame avoit chargé ce gros Abbé qui dit tant de gaudrioles , de lui chercher un petit Précepteur pour Monsieur votre enfant ; & je dis que s'il entre jamais ici de Précepteur , petit ou grand , je vous recommande ma femme Ursule , je me recommande à vous , & je vous recommande à Dieu , tous tant que vous êtes de l'honorable famille.

Je dis , Monsieur le Capitaine , qu'il arrive toujours mal de ces Précepteurs ;

que le mieux qui puisse en arriver, c'est qu'il n'en arrive rien, & que par conséquent ce n'est pas la peine d'en prendre. Je dis que je me souviendrai à tout jamais de ce pauvre grand garçon du défunt frere du cousin de Monsieur le Capitaine. Ce pauvre feu grand garçon devint petit-à-petit malade d'une maladie que je ne vous saurois dire; il étoit maigre, il étoit pâle, il étoit foible, il n'avoit plus d'esprit du tout, & pas plus que, sous votre respect, je n'en ai moi même. Les Médecins disoient, c'est la phthisie; les bonnes femmes disoient, c'est la jalousie; tout le monde, c'est la mélancolie; que fais-je ce qu'on ne disoit pas? Mais moi, j'ai toujours dit, c'est le Précepteur; oui, Monsieur, c'est le Précepteur.

Je dis ensuite que voilà Monsieur votre enfant, dont je suis bien le plus petit serviteur; que je le vois bien gai, bien heureux, bien portant; que j'aurois trop de regret à le voir bourreler par ce maudit Précepteur; & qu'au bout du compte, un petit emoulu de Collège n'en saura jamais tant que Monsieur le Capitaine, qui a vu toutes les guerres, tous les pays & toutes les filles; ni que Monsieur

le Curé, qui fait la Bible & le latin par cœur ; ni que moi même, qui me vante sans me vanter , d'apprendre à l'enfant comme on laboure , comme on sème , comme on jardine , comme on maçonne , comme on charpente , comme on chasse , & comme on distingue toutes les sortes de bois aussi-bien que le meilleur Forestier ; & maintenant je dis , Monsieur le Capitaine , que j'en pleure de douleur , mais que je vais mettre bas votre habit.

Eh ! mais , dit le bon Curé , dès que Brown fut sorti , il me semble que ce garçon-là pourroit bien avoir raison. — Sans doute , reprit mon pere , & ce coquin-là n'a pas assez d'esprit pour avoir tort. — Vous ferez comme vous l'entendrez , ajouta ma mere ; mais je veux que Francion sache du latin pour m'expliquer les passages qui sont dans mes heures. Alors le bon Curé se chargea de m'apprendre tout celui qu'il ne savoit pas ; & Brown , revenant passer le nez au travers de la porte , dit au Capitaine : Monsieur , me r'habillerai-je ?

Quelque tems après , le gros Abbé revint avec le petit Précepteur qu'il présentoit. On lui conseilla de renvoyer son maître &

l'école, & moi j'y allai depuis, tous les jours, chez le Curé mon bon ami. Ce pauvre ami pensa perdre la tête à repasser tous ses rudimens, & à me faire des thèmes qu'au bout de deux ans j'étois forcé de lui corriger : ce qui lui fit déclarer qu'il ne pouvoit plus rien m'apprendre, & que j'étois un petit gueux à qui le Ciel avoit donné un esprit de diable. Une petite & misérable aventure mit le terme à ses leçons & à tous mes plaisirs.

Quoique je fusse très-exact & d'une docilité parfaite à des leçons toujours données dans la franchise & la douce amitié, je n'en étois pas moins un vaurien qui courois les champs, les prés, les vignes & les jardins, où je dérobois comme une fouine. Il y avoit au bout du village, un très-riche verger que je préférois, à cause que la fuite en étoit plus facile. Dans celui-là, si je me le rappelle fidèlement, je dérobai plus d'une voiture de poires en deux ou trois nuits. J'en étois à dépouiller un très-bel arbre, lorsqu'une nuit enfin je fus épié, surpris & épouvanté du feu d'une vieille amorce, qu'on brûla dans un vieux fusil. Je me

lâissai prendre , & le maître du verger , reconnoissant qui j'étois , me dit : Or ça , mon jeune drôle , ce seroit peine perdue que de vouloir vous empêcher de me dérober mes poires : accordons-nous. Vous contenterez-vous d'un cent , à condition que vous ne m'en déroberez plus ? — Vous vous moquez de moi , lui dis-je ; allons donc , j'y perdrais.

Quoique mon pere fût homme de sens, il ne put s'empêcher de rire de cette naïveté qu'on lui raconta ; & le bon Curé, saisissant cette occasion de lui dire que ce seroit un meurtre de laisser un tel esprit sans culture , on me fit un léger porte-manteau ; on me mit en route pour Paris , où j'arrivai sans malheur , & pourtant par malheur , pour être déposé dans un Collège. Quelle chute ! que je trouvai d'abord étrange de n'être plus avec mon pere & le Curé mon tendre ami ! & que je pleurai la douce liberté que j'avois eue de courir les champs , & le noble plaisir de m'ériger en Prévôt souverain , contre tous les délits des pasteuraux de notre Village.

Les Pédans.

Je ne puis pas vous dire , pourquoi
j'avois

j'avois été jusqu'alors si gai , si franc , si sensible , & pourquoi je devins si triste , si mal portant , si dissimulé , si dur , si acariâtre & si boudeur. Je ne puis vous dire pourquoi mon esprit , naturellement avide & curieux , se révolta contre l'étude , & pourquoi je n'appris rien , quelque peine qu'on se donnât pour me tout enseigner. En général on a raison de dire que les bons esprits se font d'eux-mêmes , & l'on n'auroit pas tort d'ajouter qu'il faut indispensablement se donner bien de la peine pour en faire de mauvais.

Arrêtons-nous. Si je suivois la fantaisie que j'ai de parler raison , il se trouveroit indubitablement quelques personnages bien raisonnables qui me diroient : Hola , Monsieur , point de raisons s'il vous plaît. Il se pourroit aussi que je répondisse ! hélas , Messieurs , à quels barbares dans l'univers ne faut-il point de raisons ? Et de suite il s'éleveroit une dispute entre Messieurs & Monsieur. Il faudroit que Monsieur commençât par établir qu'une tête peut avoir plus de sens qu'une perruque. Il arriveroit que si Messieurs admettoient la possibilité par miracle , ils contesteroient le droit par habi-

rude ; & la querelle seroit terminée par une sentence qui ne permettroit qu'aux perruques d'avoir le sens commun : de sorte que pour jouir de sa tête , on seroit forcé d'en faire une tête à perruque , ce qui vaut autant que tête de bois , & ce qui seroit fort triste pour un Cavalier.

Je referme donc le verrou de Trophonius , & je vous épargne l'entrée de cet antre soporifique , où ce qui fut dit sert d'oracle éternel , & ce qui fut fait d'exemple à jamais consacré ; où l'on s'interdit de penser , & où l'on parlera dans toute la suite des tems ; où l'on se consume dans le travail des inepties , dans la recherche des riens , dans la composition de fadaïses subtiles & barbares ; où l'on assemble les nuages au-devant des jeunes esprits ; où l'on fixe la carrière aux premières idées ; où la triste divinité se fait répondre en sons d'échos par ses propres paroles , & roule sous les voûtes, ce mot éternellement répété : *nul n'aura plus d'esprit que son maître.*

Fuyons ; mais ne nous écartons pas sans nous égayer de quelques portraits ; & commençons par le mien.

Vous saurez que las de ronger mes plumes sans fruit , de répondre à toute

forte de questions & de répliquer à toute forte de réponses , je pris le parti de m'enseigner seul. Je me mis à lire , & je lus des Romans. Le premier qui me tomba sous les yeux , fut un Morgant le géant , dans lequel je trouvai des aventures qui m'enchanterent. Je ne puis , sans de nouvelles délices me rappeler toutes celles que j'éprouvois à dévorer le livre du beau Tristan de Léonois ; à m'initier dans les mystères galans avec le petit Jehan de Saintré ; à me passionner avec le fîele Amadis ; à me débaucher avec le libertin de Galaor ; à me battre pour la belle Euriant ; à pleurer pour la tendre Magdelonne ; à me désespérer , courir le monde , vaincre partout , & ravager pour la vagabonde Angélique.

Tous mes Chevaliers animèrent mon courage , & releverent mon ame à la noblesse que je sentoís mourir sous la férule. Il me sembla que chacun devoit vivre comme dans ces siècles & ces pays charmans. Je méprisai les conditions viles , les usages ignobles & les sentimens étroits de nos Cavaliers d'aujourd'hui. Mais avec toute ma belle morale enchantée , je me fis compter au nombre des pestes

& je me rendis fameux par mes espérances.

Hortensius.

Nous avions un maître dont la mine eut épouvanté Phalaris même, tout sévère & cruel qu'on peut se le figurer. Je ne crois pas que cet autre tyran de Syracuse, qui, pour ne rien perdre de l'habitude de régner, se fit maître d'école, ait jamais gardé devant ses disciples une contenance plus souveraine que celle de notre Monarque Scholastique. J'avois tremblé long-tems sous le tympre de sa voix d'airain; mais dans la suite je ne le craignis non plus que j'eusse craint le bruit d'un canon.

Ce redoutable se faisoit appeller Hortensius. Nous lui passions volontiers toutes ses âneries en fait d'enseignemens, ainsi que son horrible poussière d'érudition; mais nous ne pouvions lui passer de même sa lésine mortelle. Il avoit fait graver au haut de notre réfectoire cette belle sentence de l'antiquité, *ne quid nimis*; ce qui, dans son idée, vouloit dire *rien de suffisant*. Aussi jamais Pere des déserts ne prêchât l'abstinence mieux que lui, & ne la pratiquât mieux que nous.

La première cause de mon aversion pour lui me fut imprimée par un noble soufflet dont il me fit largesse pour l'avoir appelé *Monsieur*, & non pas *Domine*. Il est superflu de vous dire ce que vous devez penser d'une loi qui condamne un marmot à ne parler que la langue qu'il n'a point apprise. Il seroit seulement risible de réduire au silence tous nos vénérables Latins Goths, déterminés protecteurs de cette loi, en exigeant d'eux qu'ils parlassent françois. Convenons en, bref, que si nous exigeons d'un bourgeois de Paris qu'il nous composât dans sa propre langue une phrase bien académique, nous ne le ferions que pour nous donner du passe-temps; mais que ce seroit une absurdité cruelle de forcer ce même bourgeois à nous traduire sa langue, qu'il fait à peine, dans une autre qu'il ne fait pas du tout, & dont le mécanisme est irréparablement perdu.

Par une suite d'inconséquences, notre docte Hortensius essaya de nous présenter quelques compositions françoises; & vous pourriez croire qu'il nous demandoit quelques idées, qu'il nous enseignoit l'art de les rendre, de les resserrer;

de les filer , de les nouer l'un à l'autre , & de conformer le ton du style à la matière ; qu'il nous menoit pas à pas de l'élégance simple à l'emploi des figures , au coloris des images , à l'entente des ornemens ; qu'il nous avertissoit enfin qu'un bon Ecrivain n'écrit que par analyse , épargne sans cesse , ne verse pas une fleur au hasard , expose chaque couleur au jour qui lui convient , & ne reconnoît point de style sans aisance , sans clarté , sans naturel , sans justesse & sans concision : vous vous tromperiez. Il nous montrait rapidement à délayer une matière dictée dans une mer de paroles , à coudre toutes les bribes rassemblées dans notre mémoire à toutes sortes de sujets , à faire ronfler le mot , multiplier les périodes ; & c'étoit-là ce qu'il appelloit effrontément *essayer le style & la pensée*. Ah ! mon bon Curé , mon pauvre Curé , hélas ! du moins tu ne m'apprenois rien !

Heureusement l'amour triomphe de tout , de la couronne & de la houlette , de l'épée , du froc & du bonnet des pédans ; l'amour égara les restes du sens commun d'Hortensius , & nous sauva les restes du nôtre.

Ce pauvre pédagogue , frappé du trait inévitable , commença par se livrer moins à son enthousiasme magistral , par se faire suppléer souvent , & par mettre une sorte de recherche dans sa parure. Nous nous appercevions que sa moustache étoit mieux teinte & mieux polie , que son colet étoit presque blanc ; qu'il menaçoit moins , & que sa voix se rapprochoit de la voix humaine. Je m'apperçus , moi , qu'il m'avoit volé tous mes livres d'amour & de chevalerie ; qu'il les lisoit bien secrètement , & qu'il me demandoit bien souvent si Mademoiselle Frémonde étoit venue.

Cette Demoiselle Frémonde étoit la fille d'un ami de mon pere. Elle venoit payer ma pension , & s'informer de mes petits progrès. Elle m'aimoit comme on aime un polisson. Moi , je ne connoissois point encore les privileges de ce nom charmant. Je ne voyois point qu'elle étoit charmante : la rusée me donnoit toujours quelques doux soufflets , & je n'y voyois que des mouvemens de mains. Les plus tendres yeux du monde s'arrêtoient sur mes grands yeux imbécilles , & je n'y savois rien lire. Quel souvenir !

hélas ! combien on perd , quand on est enfant !

Hortensius n'étoit pas de beaucoup plus habile que moi. Mais le besoin qu'il avoit d'être aimé , lui fit reconnoître plus de mérite à Mademoiselle Frémonde. Il semble que la nature ait donné les desirs par préférence aux moins galants de tous les hommes , & qu'elle ait destiné les belles à leur avoir plus d'obligations. J'ai pourtant lieu de croire que la belle Frémonde n'en eut aucune à Hortensius , excepté celle que l'on contracte à l'égard des fots qui nous amusent.

Elle ne s'amusa pas seule de ce singulier adorateur. Quoiqu'elle fut bonne & la plus indulgente des filles , son aventure lui parut si neuve & si plaisante , qu'elle voulut la filer en Comédie. Son pere & son grand frere y prirent des rôles. J'en eus un que je ne pouvois remplir que très innocemment : ce fut moi qui portois les missives du héros.

Frémonde y répondoit d'une façon si obligeante , qu'il s'avança jusqu'aux visites. Le succès des premières lui parut si favorable qu'il éleva son espoir jusqu'au tête-à-tête , de sorte qu'il ne fit plus que

feuiller son Ovide & Jean Second pour en apprendre les formalités.

On ne le vit pas plutôt donner dans l'espoir avec une présomption sans égale , qu'on me fit porteur d'une tendre missive , où Frémonde disoit qu'elle avoit toujours persisté à ne se croire ni assez de charmes , ni assez de talens pour arrêter le cœur d'un homme aimable & du premier homme des Universités ; que néanmoins elle se trouvoit aussi parfaitement ravie que parfaitement honorée de ses hommages , & qu'elle accorderoit sa main à l'heure même , sans une petite réflexion ; qu'elle prioit de ne point s'offenser , ni se décourager , si cette réflexion la portoit à ne s'unir qu'à un homme noble , faisant profession des armes , & à désirer que M. Hortensius ceignît l'épée sans délai , s'il étoit aussi sincèrement épris qu'il avoit eu la bonté de le témoigner.

Hortensius répondit par une demi-douzaine de longues pages , qui disoient en cinq ou six douzaines de longues manières , qu'il alloit obéir & rentrer dans la profession de ses ancêtres. Or , vous allez savoir ce que c'étoit que ses ancêtres ;

mais ni vous ni moi ne saurons jamais pourquoi tous ces pédagogues ont en général la manie de se constituer dans les privilèges d'une haute naissance.

Quatre jours après, il nous donne un sous-pédant, se loge en ville, & s'attache une longue épée, je ne me souviens pas trop de quel côté. Il chauffe la botte & l'éperon, s'habille du pourpoint découpé, & se couvre d'un grand chapeau à la Gendarme qui ne lui laisse rien de pédantesque, sinon la tournure, l'esprit & le langage; mais tout cet équipage étoit si vieux, si frêle & si mal assorti, qu'on l'auroit pris pour une de ces figures antiques, telles qu'on en trouve dans les sépultures, & dont le vêtement qui paroît entier, se fond en poussière sous la main qui le touche.

Mon glorieux se hâta d'aller produire sa personne, ses hommages, & les prétendues preuves de sa noblesse. Frémonde se trouvoit seule quand le conquérant vint l'attaquer par une bordée de métaphores, d'antithèses, & de tout ce qu'il y avoit de plus subtil en déclaration: elle y répondoit encore avec la plus encourageante politesse, lorsqu'un jeune Offi-

cier se présenta. Hortensius se mir dans la tête que l'honneur de parler à sa maîtresse lui donnoit le privilege de parler à tout le monde du haut en bas. « Mon
» jeune Monsieur, dit-il , ne vous a t-on
» pas appris dans vos rudimens que le
» pire des bêtes étoit l'importun ? » Frémonde rougit de l'insinuation ; l'Officier le vit , & répondit sur-le-champ : « Non ,
» mon discret Monsieur ; mais je me
» souviens d'y avoir lu que la plus sotte
» des bêtes étoit le fanfaron ».

Furieux de cette réplique , mon Hortensius enfiloit déjà les argumens pour prouver qu'on l'insultoit. L'Officier rioit , & ne lui nioit pas le moindre de ses *ergo*. Cette honnêteté piquoit Hortensius , qui raisonnoit *de plus fort en plus fort*. Ces raisonnemens échauffoient l'Officier , qui commençoit à rire de moins en moins , & inquiétoient la belle Frémonde , à qui certains gestes du Militaire faisoient craindre pour les oreilles du pédant de plus en plus. Survint heureusement le grand frere , qui fut suivi du pere ; & celui-ci , prenant le ton grave , apostropha le jeune homme d'une vive réprimande , qui consola beaucoup Hortensius ; mais la fin de

cette visite le rejetta dans une autre plaisante extrémité.

On avoit fait dépendre l'hymen de mon héros de l'exposition bien nette de sa généalogie. Je le voyois tout prêt à en aller bâtir une au Maine, lorsqu'il se souvint à propos d'un bon vieillard de son Village, qui faisoit dans Paris le métier de vieilleux. Il le fit venir, & le pria de témoigner dans son affaire. Ah! Monsieur, lui dit le Villageois, comment voulez-vous que je charge ma conscience d'un mensonge comme celui-là? — Tu ne mentiras point, lui dit Hortensius; je te dresserai des réponses qui seront toutes dans la vérité, & qui prouveront néanmoins que mon pere étoit tenu pour Gentilhomme; & de fait, il l'étoit aussi-bien que toi; c'est ce que tu ne peux me nier. — Que dites-vous donc, Monsieur? moi, je suis un Gentilhomme? — Sans doute, ignorant. N'est-il pas vrai que si l'on vous eût donné à tous deux cent mille livres de rente, vous eussiez vécu sans rien faire? — Oh! voire, dit le Normand. — Eh bien, imbécile, vivre sans rien faire, c'est être noble; & la volonté est réputée pour le fait.

On te demandera si mon pere a servi le Roi dans les guerres , tu répondras oui , & tu ne mentiras point ; car il nous racontoit , les soirs , autour du feu , que ma mere n'étant que son accordée , & lui ayant fait une infidélité , il s'en alla de désespoir servir un Cadet d'Infanterie. Servir celui qui sert le Roi , c'est assurément servir Sa Majesté. Ne le servons-nous pastous ? & d'ailleurs tenoit-il à mon pere qu'il ne fût Capitaine , ou même Général ? La volonté , te dis-je , est réputée pour le fait.

Quand il eut de la sorte endoctriné son témoin , il se fit donner jour pour l'examen de ses titres , & pour la conclusion de ses amours. On voulut solemniser ce jour par un repas & couronner la Comédie par une petite fête. Mon *Hidalgo* parut avec l'assurance du plus vieux Aragonois. Les convives étoient joyeux & l'assemblée bien fournie. Au lever de table. Le galant fiancé proposa quelques pas de danse , & dit à son vielleux de lui sonner le branle des Spartiates , ou la sarabande des Saliens , qui fouettoient les Dames Romaines au son du Cysstre & de la Cymbale , ou bien cette corda-

cée charmante qui terminoit le noviciat des Vierges aux veillées de la bonne Vénus. Le pauvre vieilleux crut entendre du grec , & manivella selon sa routine ordinaire.

Après les danfes on se recueillit pour la grande chose. Frémonde fit elle-même la présentation de Monsieur , qui dit-elle, l'honoroit de sa recherche & dont elle ne se cachoit point d'estimer la personne. Ensuite elle nomma Monsieur son petit cousin , le Conseiller , pour reconnoître des titres qu'on attendoit , & dont l'examen avoit retardé seul une alliance si généralement désirée.

Alors Hortensius fit avancer le vieilleux; voilà mon témoin , dit-il. C'est le plus honnête homme du Mans , & c'est à lui que je m'en rapporte. Le Conseiller, petit cousin , fit son possible pour contenir ses levres dans le sérieux de sa gravité : puis il dit au Manceau. — Avez - vous connu M. Hortensius le pere , dans sa Province ? — Oui , Monsieur , quelque fois. — Etoit-il noble ? — Oui , Monsieur. — Et son pere , l'étoit-il ? — Oui , Monsieur ; tout de même. — En avez-vous des lettres , Monsieur ? (fut-il dit

à Hortensius.) — Non , répondit-il superbement. Quand notre race a commencé , il ne falloit point de Patentes pour être vertueux ; & si nous en avions obtenu dès ces temps où il n'y avoit point de Rois pour les donner , il est certain qu'elles seroient aujourd'hui perdues de vétusté. — Oui , replique le Conseiller , cela est certain.

Maintenant bonhomme , dit-il au Villageois , dites-nous si le pere de Monsieur Hortensius a servi son Roi ? Oui , Monsieur : il le racontoit les soirs sous la cheminée. — Et lorsque vous l'avez connu quelquefois , portoit-il une épée comme un signe de sa condition ? — Le vieilleux n'avoit point appris de réponse sur cet article. Mais il se rappella qu'il avoit vu porter au défunt un grand couteau pendu à sa ceinture , & il répondit qu'il ne l'avoit jamais vu sans quelque ferrement. — Et quel ferrement étoit-ce ? — Monsieur , c'étoit un ferrement avec une guaine. — Fort bien , reprit le Conseiller. Mais M. Hortensius vivoit-il en homme de sa qualité ? — Oh ! oui , Monsieur , pour le sûr. — Combien avoit-il de chiens ? — Rien qu'un.

— Et quel chien étoit-ce ? — Un grand matin.

Monsieur Hortensius n'alloit donc point à la chasse ? Vous me pardonnez, Monsieur. Je l'ai vu aller une fois à la chasse d'un loup qui emportoit un des moutons de la bergerie , & pour montrer sa vaillance , ce fut lui qui le tua d'un coup de pierre qu'il lui jeta du bout de sa houlette. — C'est du moins un exploit , dit en souriant le petit cousin ; & c'étoit assez d'une houlette contre un animal ignoble. Mais de son ferrement à guaine , qu'en faisoit-il ? — Oh ! Monsieur , il lui servoit à façonner joliment de petites croix d'un bois tendre qu'il alloit vendre , tandis que son chien gardoit la bergerie. — Si bien donc , reprit le Conseiller, après avoir toussé longtems, si bien que le pere de M. Hortensius gardoit les moutons.

Je l'avoue , répliqua le pédagogue sans se défermer. En sortant du tumulte de la ligue , il revint chercher la paix aux champs ; & comme il n'avoit point fait d'études selon l'usage des Gentilshommes , il se défennuyoit quelquefois à mener son troupeau lui-même pour

donner du relâche à ses bergers. — Ah ! Monsieur , s'écria le petit cousin , eût-il été le seul gouverneur de ses brebis , il n'en faudroit pas rougir , c'étoit le premier emploi des Rois , & c'est encore aujourd'hui un état d'innocence & de tranquillité. Je ne crois pas , ajouta-t-il , qu'aucun Noble dans les Castilles, ou dans les plus vieux chapitres d'Allemagne , puisse dater d'aussi loin que Monsieur votre pere.

La belle , la douce Frémonde poursuivit alors l'ironie , & dit ingénument qu'elle n'avoit pas exigé des preuves si reculées ; que si , avant de communiquer ces preuves , Monsieur avoit paru indigne d'elle à sa famille , elle se reconnoissoit maintenant indigne de lui , & que c'étoit avec tout le regret de ce qu'elle alloit perdre , qu'elle prioit M. Hortensius de ne plus songer à une alliance qui lui feroit un jour reprochée.

Il n'est point d'antidote aussi prompt contre les venins , que le furent ces paroles contre l'amour du pédant. Elles furent comme une huile ardente , qui enflamma ses humeurs irascibles. Il se leva , enfonça son grand chapeau , & lançant

à la belle un regard de tragédie : allez , lui dit-il ; allez infidele : allez , ajouta-t-il. La colere enchaîna sa langue ; & il sortit en bronchant trois ou quatre fois , embarrassé par sa flamberge.

Depuis cette sortie terrible , il ne voulut plus entendre parler de Frémonde , quelques avances qu'on lui fît pour ramener un original qui amusoit ; il continua de traîner son épée , & moi je quitterai le College peu de tems après , pour aller en Bretagne , où j'eus la douleur de voir expirer le Capitaine mon pere.

Paris.

Il me fallut revenir dans Paris avec quatre cent belles promesses de ma mere & quatre cens francs effectifs. Il fallut , en dépit de mes goûts volages , me livrer aux soins de ma fortune. Je réparai d'abord , ainsi que tout le monde est obligé de le faire , tout le tems que j'avois perdu à raser mes hauts-de chaussée sur les bancs. Je fis un choix de divers objets d'étude ; & mes lectures assez bien distribuées me laverent enfin de la crasse scholastique.

Je n'avois que la perspective d'être

agréable à quelque grand Seigneur. J'avois en conséquence beaucoup moins besoin de science que de nos petits arts de mode & d'agrément. Je pris des maîtres. Celui de danse & celui d'escrime me coûtèrent assez cher. Il ne m'en coûta que quelques verres de vin pour un Peintre, & pour un virtuose de luth & de guittarre. Quand je me trouvai passablement instruit, je me trouvai aussi tout-à-fait gueux, & dans le cas de ne considérer qu'avec une douleur amère ma pauvre garde-robe, qui consistoit alors en un petit pourpoint d'été pour l'hyver.

J'étois chez le plus sot Peuple de toutes les Villes de la terre; il me donna des leçons de patience contre les besoins, les mépris, l'orgueilleuse pitié, & le supplice des fausses protections. L'épreuve de cette patience fut assez longue pour me donner le tems d'étudier à fond cette superbe Capitale, dont l'étude est si mesquine, si cruelle & si dégoûtante. Une chose m'y désespéroit sur-tout; c'étoit de me voir méconnu ou protégé par mes anciens compagnons d'étude.

Ces pauvres enfans de Paris ont cela d'heureux qu'ils ne valent jamais rien,

& qu'on n'attend point à leur voir de la barbe pour leur donner une maison, une charge, & une maîtresse. Je me souviens d'avoir retrouvé le fils d'un Marchand, lequel avoit été la poule mouillée de tout mon tour de classes. Ce fut au Palais que je le rencontrai; il étoit couvert d'une robe noire, ample, bruyante, luisante, & étendu de son long sur l'étaie d'une jolie Mercière, dont il pesoit le menton du bout de ses doigts mignards. Une femme qui me parut vénérable, un homme en cheveux blancs & en épée, se tenoient debout derrière lui, & avoient l'air d'attendre qu'il daignât les chasser ou les écouter. Je m'approchai: holà, Cocotte, lui dis-je, en l'appellant de son nom de College, veux-tu me rendre le canif & les plumes que tu m'as gasconnés?

Je ne puis vous peindre l'effet de mon irrévérence sur tous les assistans, ni vous donner une idée du coup de poing terrible que je reçus d'un Greffier, qui me dit: — Si je savois à quel Procureur vous êtes, je vous ferois châtier, petit Clergeon. Cela m'apprit en bref que la Cocotte étoit devenue un Coq bien respectable: cela me fit rire, & cela me fit

pourtant penser au bonheur d'une Nation qui ne périt point, & qui remet ses plus importantes charges à des marmots encore bercés sur les genoux de leurs meres imbécilles.

Que d'efforts il me fallut faire pour braver l'inconsidération dans un pays où il est d'usage de la distribuer au mérite ! dans un pays où quiconque n'est pas mis en homme riche, & n'a pas les airs d'un Salinbanque, est livré par les maîtres à l'amusement des laquais ; & que j'eusse volontiers foulé dans ma colere tous ces grands coquins, qui sont véritablement les chiens du Pérou, & qui aboient à tous les passans ! Je maudis bien des fois la noblesse de ce siècle, qui fait représenter ses vices & sa fainéantise à la porte par ces vauriens là, à peu près comme ce bouffon à qui l'on fait jouer les préliminaires à l'entrée d'un jeu de marionnettes.

Vous ne sauriez croire avec quelle basse familiarité nos Nobles & leurs valets vivent ensemble, avec quelle indigne complaisance nos femmes considerent la mandille sur des tailles de grenadier, avec quel inconcevable orgueil d'honnêtes pro-

tégés sont accueillis par tous ces Vice-seigneurs : c'est toujours dans leurs yeux que vous lirez en entrant ce que vous devez attendre de leurs maîtres.

Dans Paris , plus on a bonne opinion de l'homme qu'on protege , plus on s'étudie à l'humilier par de certains mots , & de certaines manieres qu'on nomme la politesse. Avec cette politesse froide fausse & puérile , on vous tient son homme au-dessous de soi : on se garde bien de lâcher une rêne à la liberté : elle rendroit tout son ascendant au mérite. Par exemple si l'on veut que vous parliez , on vous en avertira par des questions , mais ce ne fera pas pour vous entendre. Hélas ! vous parleriez d'or , qu'il y aura toujours à vos côtés un faquin dont la voix impolie écrasera la vôtre , & vous fera comprendre que si l'on vous a interrogé , c'étoit parce qu'on ne se soucioit pas de vous voir. Il est cependant une chose qui peut vous sauver , c'est d'être bien timide. Alors vous encouragerez les Dames. Toutes pétilleront d'esprit avec vous ; toutes voudront vous adresser la parole pour s'essayer au perliffage ; ou pour donner la parade aux freluquets.

Le grand talent des femmes consiste à saisir & à faire sortir le plus petit ridicule d'un homme. Ce sont des mouches qui , dans l'étendue d'un beau visage , vont s'arrêter d'abord sur un petit bouton qui s'y trouve. Elles sont bonnes néanmoins. Quand elles se seront bien amusées de votre ridicule , elles vous le pardonneront. Mais la pauvreté n'en est pas un. Comment peut-on être pauvre ! Quelle horreur ! si cela se pardonne-t il ?

Quant à moi je devins tout-à-fait impardonnable. Mon équipage devint tel , que Lazarille ou Gusman d'Alfarache se feroient cru souillés de ma seule approche , & que de ce moment je me vis réduit à des Poètes pour toute compagnie.

Les Poètes.

J'avois de l'esprit , un cœur tendre & des inclinations généreuses. Quand j'eus découvert que les nobles sentimens n'étoient qu'une vieille fable , je me laissai de passer pour un Roman & je me mis à en faire. Je dus à l'indignation quelques étincelles de talent & les nouveaux amis dont je vous parle.

Je puis dire qu'il n'y a point de gens

moins orgueilleux & moins avaricieux que ces Poëtes. Ce ne sont pas ceux là qui regarderont à une guenille de plus ou de moins. Ils ne vous gêneront ni sur les procédés , ni sur la façon de penser , ni même sur celle de vous exprimer. Sachez boire & être gai , ayez l'esprit un peu libertin ; voilà tout ce qu'ils demandent.

Ces Messieurs ne sont en général dévots qu'à la maniere de Diagoras ou de Vanini. Du reste ce sont les meilleures bêtes du monde. Le plus sot des frippons va les tromper , tant ils sont simples & francs ; le vulgaire les croit orgueilleux , le riche impertinens. Le vulgaire & le riche ne savent ce qu'ils disent.

Je ne vous parle ici que des vrais enfans du Pinde. Il est une autre espece de Poëtilions , qui sont bien la race la plus maudite du créateur qui les fit. On ne connoît rien de plus vain & de plus fantasque ; rien de plus frêle que leur amitié ; de plus volage ou de plus mauvaise foi que leurs opinions ; de plus extravagant que leurs discours ; de plus faux que leurs procédés , & de plus hargneux que leur esprits.

Vous les reconnoîtrez aux louanges qu'ils

qu'ils ne manqueront jamais de vous prodiguer en face , au mépris qu'ils feront de vous en votre absence , à leurs petites manœuvres , à leur petite activité de conduite , au ton poli , au maintien singulier qu'ils affectent & sur-tout à leurs œuvres , où l'art brillera par bluettes , où le vers sera bien joliment agencé , la phrase bien nette & douceuse , & l'idée bien finement pincée. Mais vous n'y verrez jamais de ces jets bouillans de l'enthousiasme qui possède les premiers ; ni ces bonds de la pensée qui étendent celle d'un Lecteur ; ni ces belles inégalités d'un sentiment fortement ressenti ; ni ces débordemens de verve , cette audace , ces fautes mêmes orgueilleuses qui semblent défier le goût timide qui les apperçoit. Ceux - ci s'impriment , pour ainsi dire , tout entiers dans un seul vers. Vous y voyez le caractère rond , le sens robuste & l'ame supérieure de celui qui le lascia tomber de sa plume & ne craignit point , comme le petit talent , de le produire sans l'avoir long-tems fait sonner à son oreille & long-tems caressé.

Comme je voulois tout voir , mes Poëtilions m'amuserent quelque temps.

Juillet , prem. Vol. 1781. G

Jamais on ne les trouve en frairie , mais toujours en petits cercles cérémonieux , où l'un vous lit un madrigal plus affaissant à l'oreille que sa personne ne l'est aux yeux ; où le plus doux des bergers vous récite un corydon morfondu ; où le troisième plus audacieux vient hurler une ode , & faire prostituer le mot de génie par toutes les levres à la ronde. Ce sont ces droles-là qui dispensent l'immortalité à qui en veut acheter sa part , & qui collent leur oreille sans cesse à la trompette de la gloire qu'ils croient fort occupée à publier leurs noms & leurs ouvrages. C'est ainsi que celui qui bfoie une croûte sous sa dent , s'imagine faire un grand bruit , lorsque personne ne l'entend que lui-même.

Je me lassai de leurs grimaces. Leur ignorance me dégoûta , & je revins aux Poètes de la vieille étoffe , parmi lesquels je n'entendois pas un mot qui ne fût un trait de vive lumière , de gaîté franche , ou de morale profonde. A la vérité ils ne recherchoient pas les expressions très-déliçables. Je riois de les entendre jurer tout-à-fait en bonnes-gens. Il y en eut un dont je songeai à me faire un ami , & qui pour

rien au monde ne se fût donné la peine de périphrafer pour esquiver un mot trop gaillard.

Celui-ci se nommoit Musidore. Il me traitoit en vrai petit garçon. Quand je lui faisois lire quelques essais de ma veine, il m'expliquoit son avis en bref, & plus vite que l'éclair, mon papier partoit de sa main, droit à la cheminée; quand j'avois bien fait, tous ses éloges se réduisoient à me dire, à la bonne heure, corrigez cela.

Le rapport de nos fortunes suffisoit pour nous attacher tendrement l'un à l'autre. Quand mon cher Musidore portoit son épée, c'étoit un fait indubitable qu'alors il n'avoit point de jarretieres, car elles lui servoient à la pendre. Un matin je soulevois ses gregues & je paroissais étonné de les trouver très-légères. Il n'en fit que rire. Je ne conçois pas, lui dis-je, comment un homme de votre mérite, peut se lever sans un sou. — Rien de plus simple, me dit-il; c'est que je me suis couché de même ».

Pour avoir son inventaire exact, il eût fallu commencer par écrire *un vieux coffre*, & puis, jusqu'au dernier *item*, répé-

ter un vieux coffre. Ce précieux coffre lui servoit de garde-meuble, de garde-manger, de buffet, de bibliothèque, de table, de siège & de bureau. Je ne parle pas d'un vieux lit dévoré de plus de rats qu'il n'y en avoit à la fameuse bataille chantée par Homère. Il appartenoit à une bonne ame qui le lui prêtoit, & c'étoit sur ce fortuné grabat que mon homme attendoit midi tous les jours. Ceci est un usage consacré chez tous les favoris des Muses, pour qui le lit est le véritable trépied mystique où l'inspiration vient pénétrer leurs sens dans la paix & la douce chaleur des draps.

C'est une conscience que le plus tendre soit le plus malheureux en amour, & que le plus gueux soit toujours le plutôt épris. Musidore aimoit facilement, & n'aimoit que dans la meilleure foi. Or, jugez comme on le trompoit. Je vous ferai lire de lui un volume de Poésies charmantes, & pour le style & pour la passion : elles vous feront croire que celui qui aimoit si bien devoit être bien aimé. Hélas ! il les composa toutes pour une assez jolie mine de vingt ans, & la plus impertinente des Parisiennes. De tous les obstacles qu'il

avoit à surmonter ; un seul étoit invincible ; c'étoit sa misere. Mais sa fierté le soutint ; il ne vouloit point qu'il fût dit que Musidore avoit aimé une fille sans lui parler jamais , & il vint à bout de s'introduire chez sa belle Diane par l'entremise d'un frere qu'il frappa de la contagion poétique.

Alors il eut lieu d'apprendre que plus une Citadelle est souvent prise , plus elle est d'une attaque difficile. Il y avoit là un Commandant tout - à - fait redoutable : c'étoit un de ces hommes comme on en voit beaucoup ; un de ces hommes à qui rien ne sert plus dans le monde que de ne rien mériter ; un de ces hommes qui , d'infamies en infamies , parviennent à être gens d'honneur ; un de ces hommes pour qui l'amour consiste à bien connoître les ridicules & les caprices des femmes , & à qui je ne fais quelle destinée vengeresse a voulu livrer la beauté.

Je ne fais rien d'assez béni pour lever le sort que cette espece d'hommes fait jetter sur d'imbécilles bourgeoises. Diane l'étoit , & se trouvoit toute ravie d'avoir un Amant taillé en poupée , qui lui parloit beaucoup de lui-même , qui la turlupinoit le

plus lestement , qui avoit fait son cours d'indécence , qui savoit la débarrasser de sa modestie , & qui la gouvernoit en Despoté. Quoi qu'on en dise , une femme veut que vous la gouverniez ; il faut seulement que vous ne le fassiez pas tout de suite ; mais il est sûr que la beauté n'aime qu'au moment où elle craint de ne pas être aimée. La docilité du véritable Amant est ce qui le perd. La femme est comme l'enfant ; l'enfant pleure s'il ne maîtrise ; & dès qu'il regne , il est las de son empire.

Musidore étoit docile , timide & respectueux , comme quand on est tendre ; mais il étoit délicat & sensible aux outrages. La jolie Diane offensa si bien cette délicatesse , qu'il se rendit aux Muses & à l'amitié. Dans ce tems-là le Roi donna des fêtes. Mon ami me fit composer des stances pour le rôle de la Reine dans un ballet. J'étois si glorieux de ma composition , que je me regardois comme un homme fort utile à l'État. (Que ceci soit dit pour d'autres qui sont aussi fiers d'avoir mis un couplet dans la bouche de leurs maîtres , que s'ils avoient réglé les articles du traité le plus difficile & le plus avantageux à la Nation).

Les Seigneurs.

Le jour de la fête, je me rendis au Louvre, chargé de tous mes imprimés. J'essuyai d'abord toutes les bourasques d'une foule empressée, ensuite toutes les polissonneries des Pages; & je n'arrivai que trempé de sueur à la galerie de Bourbon. Là, tous les Courtisans attendoient, marchaient & bâilloient; il semble même que sans mon arrivée, l'élite de nos héros n'eût pas su de quoi parler.

Ah! dit l'un, voilà des papiers. — Ah! dit l'autre, vous verrez que c'est quelque chose. — Non, dit un troisième; c'est apparemment quelque Poëte; car autrement on ne l'eût pas laissé entrer. — Qu'est-ce que c'est que ça? un Poëte, ajoute un curieux. — Vous êtes un ignorant, répond un plus habile; un Poëte! c'est un faiseur de papiers. — Oui-dà, lui réplique l'autre; moi je croyois que ce fût un homme qui savoit lire. — Mon ami, vous paie-t-on bien cela? me dit-il. — Hélas! Monsieur, tout au contraire, c'est moi qui le paie bien. — Et dites-moi un peu, qu'est-ce que tout cela dit, s'il vous plaît? — En vérité, Monsieur,

cela ne dit rien , mais cela fait dire de belles choses.

Le succès de mes Stances fut si flatteur , que je me mis en tête de publier un Ouvrage plus considérable , & de le dédier à quelque Protecteur puissant ; mais comme nos Grands ont de très-bonnes raisons pour ne pas se laisser voir , il fallut que mon livre passât par les mains d'une espece de monde qui se venge du malheur de ne les jamais quitter , sur ceux qui veulent les approcher. On ne m'admit point à parler au Mécène : on ne me parla plus de mon livre , & j'appris à ne plus dédier des livres.

D'un mal un bien. Je fis quelques Epigrammes qui me firent connoître. Vous remarquerez que ce qui doit perdre un homme est souvent ce qui lui réussit le mieux auprès des Grands. De petites haines particulieres m'attirerent l'attention de Clérante. Celui-ci étoit célèbre par son faste & sa prodigalité. — Mon cher ami , me dit-il , vous ne connoissez rien aux hommes ; n'attendez pas un grand-merci de vos talens , ni un denier de votre zele pour le Roi. Vous me voyez , j'ai dépensé plus de trois cens mille livres

à son service, & je n'ai pas un fou de lui. — Je ne doute pas que vous ne les ayez dépensés, lui repliquai-je très-hardiment ; mais que ce soit au service de Sa Majesté, c'est ce que vous ne croyez pas vous-même ; & vous savez fort bien que les débauches, quelques brillantes qu'on les fasse, ne peuvent pas être comptées pour des services à la Couronne.

Mon Noble prit assez galamment la réprimande ; & les libertins étant les plus accostables des hommes, je vécus depuis très-familièrement avec lui. Clérante a de l'esprit, un grand cœur, & le goût de toutes les connoissances, comme celui de tous les plaisirs. Je lui plûs ; il m'offrit un appartement, son amitié, ses libéralités, & me dispensa de toute gêne & de toute complaisance. Il ne fit point comme bien d'autres, qui s'attachent à resserrer un homme dans leur seule protection ; il me répandit.

Il y avoit dans le voisinage une Demoiselle Luce, fille, non pas de qualité, mais de sa qualité : bonne fille d'ailleurs, jolie, spirituelle, bien à la mode, & recevant la meilleure compagnie ; ce qui vaut un peu moins que la bonne, com-

me vous savez. Ce fut chez Mademoiselle Luce que Clérante me conduisit, comme au rendez-vous de tous les beaux-esprits, comme à la pierre de touche où l'on pût éprouver mes talens.

Je ne trouvai là que gens enharnachés de galons. Je prêtai bénévolement mon oreille. L'un faisoit sa cour à la Déesse en gestes minaudiers, en style de précieuse; l'autre racontoit des exploits en vrai Matamore; un autre extropioit un vers de la dernière Tragédie; un autre encore venoit, disoit-il, d'acheter une terre quatre cent mille francs, afin d'en porter le nom, comme si ce n'étoit pas à l'homme de donner son nom à une terre.

Deux autres devoient, & je les écoulois. -- Que pensez-vous de mon habit? cette broderie n'est-elle pas miraculeuse, cette étoffe brillante au possible? d'honneur, c'est que mon Tailleur possède ses modes dans la plus grande érudition; c'est un homme de mérite, je l'avancerai. Vous connoissez ce glorieux de Colonel qui ne me salue qu'à regret; je lui ferai ôter quelque chose qu'il a pour le donner à mon Tailleur. Et de mon cha-

peau, qu'en dites-vous ? — Vrai, comme je pense, répondoit l'autre, tout ce que vous portez est divinement fait ; je ne crois pas qu'un Ange soit mieux vêtu dans le Ciel que vous l'êtes ici-bas. Seigneur Dieu ! que vous faites d'infidelles avec cette élégance-là ! Permettez pourtant, les bords de votre chapeau ne sont pas assez rigoureusement économisés ; faites-les rogner, je vous le dis en ami, & ce n'est pas pour vous dépriser : on fait bien que vous avez assez d'autres mérites ; & par exemple, y a-t-il Cavalier dans le Royaume qui soit mieux botté que vous l'êtes ? Votre frisure encore est la règle du vrai costume.

Je quittai ces deux grands hommes pour en écouter deux jeunes qui feroient encore le Page, & qui régloient la balance des Etats ; mais avec des idées bien moins plaisantes que celles du Saverrier de la Comédie. Je me laissai de tant de nobles balivernes, & j'allai rejoindre mon introducteur. « Vous m'avez fait » prostituer mon attention, lui dis-je ; » mais je m'en vengerai désormais sur » la vôtre ».

En effet, je lui rendis en fort bonnes

leçons tous ses procédés magnifiques. Il avoit un véritable penchant de coquette à s'entendre louer. Un jour que je lui vis avaler avec délices la fumée d'un de ces encensoirs de profession qui assiégent les Grands, je tirai un biscuit de ma poche; & je le montrai à sa petite chienne, qui vint me caresser aussi-tôt : j'irritois l'appétit de la gourmande, je la désespérois par l'attente, lorsque mon Noble m'aperçut : Ah ! me dit-il, que vous êtes cruel ! — Quoi ! Monsieur, prenez-vous garde à cela ? lui dis-je ; je m'amusois à faire comme vous : maintenant je veux que la petite bête fasse comme Monsieur. Je jettai le biscuit ; la chienne le prit, revint ; & voyant que je n'avois plus rien à lui donner, elle ne revint plus.

Je le guéris d'une manière plus piquante d'une autre habitude de tous ces grands Messieurs qui se font peu de scrupule d'employer un galant homme à des services peu délicats. Clérante aimoit Luce. Vous pensez bien que ce n'étoit pas une passion, & que ses vues étoient très-limitées. Je me bornois avec lui au rôle de confident ; mais il s'expliqua bientôt, & me demanda bien des pardons, s'il me

chargeoit d'un rôle un peu moins oisif. — Vous vous moquez, lui dis-je : ne fais-je pas que l'Amour & Mercure sont grands amis ? Allez, Monsieur, je vous servirai de maniere à ne rien perdre ni de votre amitié, ni de votre estime.

L'honnête Mercure.

En entrant en exercice, je distribuai mon plan, & d'abord, tant pour aveugler une suivante sur son intérêt, que pour la disposer à me voir user de son privilege, il me vint dans l'esprit de lui jeter un petit grain d'amour au cœur. Elle étoit jolie ; cela me consola de la douleur de feindre. Par son moyen j'abordai Luce à tous les momens heureux. Je les employois à lui parler de Clérante, à vanter le mérite de son cœur, la vérité de sa passion : je m'arrêtois sur la passion, & je m'attachois sur-tout à l'exprimer bien tendrement.

Au bout de quelques jours, je m'aperçus que l'oreille de Luce se laissoit doucement aller à certains charmes de ma voix. Je mis plus d'intérêt dans mes inflexions, je parlai plus souvent, je lui lus les vers que je composois, des vers pas-

siennés, ensuite des vers badins, ensuite de tout à fait badins, puis je revenois aux vers tendres. Dès que j'eus vu les yeux de Luce approuver ma morale galante, étinceler quelquefois à mes images, témoigner enfin que j'amusois, je changeai l'attaque, parce qu'on est bien près d'ennuyer, quand on veut continuer d'amuser.

J'employai mille petits secrets de l'art des Amans; rien ne me réussissoit comme les absences. Au retour, j'étois toujours grondé. Je répondois en honnête homme, je m'excusois en homme habile. — Hélas! pouvois-je faire autrement? Ce pauvre Clérante étoit si désolé, qu'il cherchoit de la consolation par tout: il répandoit son amour partout, & par tout il publioit les charmes & les vertus de la belle Luce. On voyoit bien que c'étoit l'effet de sa passion; mais pouvois-je lui laisser faire de ces imprudences-là? J'avois cru témoigner ma vénération pour la belle Luce, en m'attachant au bonheur de la voir, pour entendre seul les indiscretions de son Amant.

Luce rêvoit; je la quittois alors. Un mot que j'allois dire enchantoit la sui-

vante, & je disparoissois. On appelloit Mademoiselle Florine, on causoit avec elle. La tendre soubrette, frappée de mon talisman, ne pouvoit s'empêcher de faire remarquer que j'étois un Cavalier bien fait, bien aimable, bien réservé, trop modeste seulement. La pauvre Luce rêvoit encore, & je reparoissois toujours dans le moment d'amuser.

Un jour que ma conversation paroiffoit charmante, je vis que c'étoit le moment de la rendre moins agréable. Je hazardai de parler pour Clérante, de présenter un tableau de ses douleurs, d'implorer un mot de consolation. Luce me répondit toute piquée, qu'autant vaudroit faire imprimer sa lettre. — Permettez donc qu'il vienne. — Eh! mon Dieu! quoi faire, puisqu'il est si triste? — Il n'y a que vous au monde, Mademoiselle, qui puissiez l'égayer. — En vérité, Monsieur, vous me ferez voir qu'il faut lui faire ma cour. Charmant dépit! charmantes paroles qui me dictoient ma conduite!

Mais tandis que je perdois mon Gentilhomme avec aussi peu de conscience, je pensai me perdre moi-même. Je crois

que c'étoit un bouquet de rose que j'attachois au bavolet de Florine , lorsque Luce m'appercut. Luce me bouda durant trois jours , pendant lesquels Florine fut en disgrâce. Oh ! l'heureux bouquet de roses ! Au bout de ces trois jours , on conclut avec soi-même que c'étoit dommage que je fusse réduit à des chambrières. On m'en fit la plaisanterie gaîment : la gaîté monta jusqu'à la folie. Sous le masque de cette folie charmante , on me dit des choses de l'autre monde , & l'on voulut attacher soi-même à ma boutonniere une rose qu'on avoit portée.

Je me recueillis pour amener mes résultats. Le lendemain j'arrivai bien triste. On m'en demanda la raison. Ah ! c'étoit que Mademoiselle Luce avoit été la veille d'une gaîté bien dangereuse. Qu'est-ce que cela vouloit dire ? — Mais qu'elle étoit de beaucoup trop charmante dans cette gaîté ! — On ne voyoit pas un grand mal à cela. — Non , certes ! si l'on avoit le bonheur d'être au-dessus de ce qu'on étoit. — Mais que je me figurasse donc qu'il n'y avoit qu'un titre , & que ce titre étoit d'être aimable ! — Ah ! Mademoiselle en parloit fort à son aise. — Ah ! pas si fort que Monsieur pensoit.

Je la regardai ; elle me regarda : moi, curieusement , elle sérieusement. Convenez , Mademoiselle , lui dis-je enfin , que c'est une chose très embarrassante , quand il faut s'entendre. Elle l'est bien plus , me dit-elle , quand on ne s'entend pas : ensuite elle détourna ses beaux yeux. — Oui-dà , Mademoiselle , eh bien , si je supposois... — Ce n'étoit plus le cas de supposer. — Eh bien , Mademoiselle , poursuivit - je , raisonnons. — Vraiment c'étoit bien le cas encore. — Eh bien , Mademoiselle , accordons-nous donc. Je n'eus pas prononcé ce mot que j'entendis un soupir très-pressé que suivit un regard très-pressant ; & ce fut ainsi que se termina la leçon de Monseigneur.

Je ne fais pas si ma soubrette flaira le pot aux roses. Mais je ne la trouvai plus qu'avec des larmes dans les yeux & de tendres plaintes sur les levres. Cette fille avoit un cœur de bergere. Tout avoit été si cordial en elle , que je me reprochois presque ma perfidie dans de malheureux momens de vertu. Mais le ciel m'avoit fait pour être un flibustier d'amour ; & moins d'astres promenant la lumière au firmament , que de beaux yeux ont promené dans Paris mes volages fantaisies.

Florine devint donc si intéressante , qu'elle me fit immoler le besoin de ma vanité , & que je revins à la pauvreté , par le besoin de mon cœur ; mais voici qu'un jour , comme je m'occupois particulièrement à me justifier du crime horrible d'infidélité , voici que Luce l'importune , Luce appelle Florine. Pour courir bien vite il falloit que j'eusse achevé certain mot essentiel ; cela prit du tems : cela fit arriver Luce : cela fit mentir Florine qui dit que M. Francion la désoloit : cela fit penser tout le contraire à Luce , & cela me fit prendre mon parti.

Mon dessein n'étoit pas de rien cacher à Clérante. Je ne fais trop pourquoi je l'ai laissé passer plusieurs jours , au bout desquels je m'appercus qu'il rendoit de fréquentes visites à la belle Luce. Je l'aborde , & je lui dis alors : Monsieur , je crois que mon rôle est fini. Mon homme me regarde. Francion , me dit il , je gage que vous ne croyez pas si bien dire. Puis il ajoute : effectivement Luce est à nous. Je le fixe à mon tour & je lui réplique : Monsieur , je gage que vous ne croyez pas si bien dire.

Nous passâmes à l'explication. J'appris que Luce l'avoit appelé , l'avoit admis à exposer lui-même l'état de son cœur ; qu'elle en avoit reçu l'hommage très-positivement , & qu'elle l'avoit chargé de me rendre grace de tous les bons offices que je lui avois rendus près d'elle. Que tout est miraculeux dans ces Dames ! m'écriai-je. Elles savent donner à tout , & du prix & des graces , & faire adorer en elles jusqu'à la triste passion de la vengeance.

Vous êtes donc heureux , poursuivis-je ? Ce n'est pas tout , Monsieur : il faut être raisonnable , il faut s'éclairer sur le choix qu'on fait, badiner avec les fantaisies , apprendre à aimer , savoir qu'on ne se fait point aimer par Procureur ; que la bague d'amour se donne à celui qui la court ; & que celui qui la fait courir témoigne visiblement avoir peu de confiance en son adresse. Eh comment ! ajoutai-je , le dernier de tous les rustres fait plaire , & vous autres nobles, vous ferez comme d'éternels enfans à qui il faudra toujours mettre le pain à la main ? Monsieur , le premier doit du cavalier , c'est de payer de sa personne. Il en est un autre qui consiste à se respecter dans un autre Cavalier.

Après cette aventure nous allâmes à la guerre ; nous revînmes à la Cour ; & quelques dégoûts effuyés nous bornerent aux plaisirs de l'étude & de la galanterie. Nous vînmes à la campagne danser , fêtes & dimanches , sur le pré , chanter avec les pastourelles aux veillées , faire la partie de quilles avec les garçons , parler d'affaires & de beau tems avec les Nestors du village & les Nouvellistes du grand orme. Je ne vous raconterai plus qu'une folie que nous fîmes encore là.

La Noce Villageoise.

On nous dit qu'il y avoit au village voisin une jeune bourgeoise , l'unique bourgeoise du monde en beauté. Il fallut voir une chose si rare. Nous prîmes l'occasion d'une noce. Nous nous déguisâmes en Ménétriers. Clérante noircit sa barbe, & prit une flûte dont il savoit à peu-près compter les trous. Moi , je m'enfonçai la tête dans un grand chapeau de saint Christophe , & je pris un violon.

Le pere de la mariée nous loua pour seize sols , l'un dans l'autre. Nous vîmes les époux revenir chastement de la Messe & se placer devant une table parée d'une

nappe à dentelle , parsemée de fleurs , & portant un brillant bassin de cuivre destiné à recevoir les présens. Le marié étoit un beau jeune drôle qui paroissoit bien tendre & bien honnête , ce qui étoit pour lui d'un mauvais pronostic , d'autant que la mariée étoit jeune , jolie & déli-
bérée. A chaque présent elle rendoit une belle révérence en penchant la tête sur la première venue des deux épaules. Je remarquai que tous ceux qui donnoient , s'en retournoient tout glorieux ; ô nature , où n'es-tu pas corrompue ! j'en vis d'assez braves pour donner deux piéces d'argent , & qui les faisoient tomber l'une après l'autre afin que tout le monde les entendît.

Après le festin nous précédâmes une marche qui se fit au son de nos instrumens , jusques sur la place du château. Il fallut nous tirer du pas , faire lever les pieds de nos jeunes rustres , & les corillons de nos bergeres bien haut. Clérante se tenoit debout , les levres collées sur sa flûte & les yeux sur sa bourgeoise. Elle étoit bien mieux que belle , car elle étoit gaie , franche , toute ronde , & mettoit tout en train ; c'est là le charme. Pour

peu qu'on cherche à paroître belle, tout le charme est perdu. Tandis que Clérante s'enflammoit, j'attachois une oreille à mon violon, & l'autre au babil de cinq ou six bonnes femmes assises autour de moi.

L'une disoit que les parens des mariés étoient bien chiches de n'avoir pris que deux Ménétriers. Un autre disoit : quand je mariaï ma grande fille Jacqueline (que Dieu me le pardonne, car il étoit tems), il y avoit des hautbois, des fifres, des tambours, que c'étoit pire qu'une armée ; & si avec cela, j'avois tant de viande que pour vous le dire au juste, le lendemain c'étoit Jeudi, si bien qu'il y en eut de reste pour le Dimanche, quoique M. le Vicaire nous fit pourtant la grace d'en manger bel & bien dans l'intervalle.

La mariée est bien heureuse, disoit une vieillotte. — Ah, ça changera, répondoit une commere. — Pourquoi? est-ce que son homme n'est pas joli garçon? — Ah! vraiment, on fait bien qu'on a un homme, le premier jour. — Eh bien, commere, est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur le lendemain? — Ah!

qui ne dit rien , ne dit pas grand chose. Mon homme est un honnête homme , mais v'là tout.

J'entendis un autre dialogue assez plaisant d'un jeune amoureux , & de la servante du château. L'amoureux s'approcha , tenant son chapeau sous son nez , & jetant son pied à ses reins : comme vous va , Robinette ? dit-il. — Robinette ne lui répondit rien. Cela l'étonna. — J'ai eu pensée , reprit-il , que vous avez quelque chose ? Pardi ! quand une fille ne dit rien , c'est un drôle de signe , & j'ai en pensée que c'est peut-être à cause de ça que vous n'avez pas dansé. — Allez , torcier , lui replique la matoise , quand une fille ne dit rien , c'est pour avoir plutôt dit. Perrin lui replique à son tour , qu'il vaudroit mieux parler pour avoir plutôt fait. Robinette fait semblant d'entendre quelque chose à cela. Elle se fâche ; Perrin s'excuse , & file doux.

C'est que Perrin avoit une extrême vénération pour Robinette. C'est que cette Robinette portoit deux beaux petits anneaux d'or à ses oreilles , une chaîne avec sa vierge d'or au cou , un demi-ceint d'argent sur la taille ; & quand une De-

moiselle servante le porte sur ce ton là , cela s'appelle une fille sur un bon ton. Perrin fila doux , vous dis-je.

Il reprit son chapeau qu'il revira , & reprenant très-humblement la parole ; — Dame ! écoutez donc , Mameselle , oh , dame ! c'est que ma mere m'a parlé de vous. Et voyant que Robinette ne répondoit point , il répéta la même chose trois ou quatre fois en secouant la main de la belle. — Je ne suis pas sourde , dit Robinette. Je vous entends bien. Ceci rassura le garçon. — Voyez-vous bien , Mameselle , reprit-t-il , c'est à cause de vous que j'ai mis un bourdaloue verd de mer & des galons quasiment d'or à mon chapeau. Ma cousine me l'a bien dit : Robinetté aime ça comme une chatte : elle en a usé trois cotillons. C'est sa couleur favorisée. — Eh bien , dit Robinette , la fin de ça ?

La fin de ça , Mameselle , reprit l'amant avec courage , c'est clair comme le jour que dernièrement encore , en allant aux vignes , je me détournai , faut pas mentir , de plus de cent pas pour vous voir. Encore la nuit passée , je rêvois de vous , je rêvois enfin que c'étoit une bénédiction.

nédiction. Encore avec le cousin Michel Croupière, n'ai-je pas voulu gager deux fois qu'à deux journées de la grande cavallée de la charrue, on ne trouvera pas une fille qui vous vaille tant seulement le petit bout du doigt ?

Tout ça est bien dit, Monsieur Perrin : mais c'est dommage que vous vous moquez de moi. — Daine ! répond Perrin, ma mère m'a pourtant parlé de vous, & , comme je vous dis, si vous voulez vous marier vous n'avez qu'à dire. — C'est-il si pressé ? — Oh ! pour ça, ma chère Demoiselle, je crois bien qu'oui. — Eh mais ! voyez ; parce que Monsieur est pressé ; faudra courir ? — Non pas, Mamefelle ; faudroit seulement s'arrêter sur quelque chose.

Tenez ; dit Robinette, quand vous êtes garçons, vous virez bien la queue comme des petits chiens autour des filles : mais il ne faut pas croire que vous soyez toujours si pressés. — Oh, que si fait, dit Perrin. — Oh, que non fait, dit Robinette : & Perrin, revenant toujours à son grand but ; pas moins, repliquait-il, c'est pourtant bien sûr que ma mère m'a parlé de vous.

Cette constance étoit bien faite pour
Juillet, prem. Vol. 1781. H

toucher l'insensible. Elle regarda son amoureux d'un certain coin de l'œil ; ce qui toucha tout-à-fait le pauvre garçon. Eh bien , dit-il , eh bien , Mamefelle Robinette , qu'en dites-vous ? Robinette détourna l'oreille & l'épaule en même-tems, Mon Dieu ! dit-elle, moi, je dis que je ne dis rien. Puis elle ramena son visage avec un sourire demi-tendre auquel Perrin ne tint pas : il s'empara vivement de la main de Robinette : Tenez , Mamefelle , ajouta-t-il, quand il y auroit tout-ce que je pense & tout-ce que je ne pense pas, faut que vous dansiez tout au moins une courante. — Ah , Monsieur Perrin , j'ai peur de ne point trouver de garçon.

Perrin se redressa là-dessus. Vartiguié , dit-il , est-ce que des garçons , ça vous manque jamais ? J'avois peur moi , que vous n'eussiez peur d'autre chose : il entraîna la belle , sur ces mots , & s'en alla danser avec elle.

Cependant Clérante avoit renfermé sa flûte , & bouffonnoit autour de la bourgeoise. La jolie bourgeoise rioit , chantoit , se trémoussoit , & risquoit le petit mot du cœur de tems en tems. Clérante apprit qu'il y avoit presque six mois qu'elle étoit

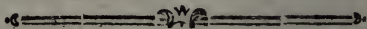
mariée ; que c'étoit un fruit qu'on avoit trahi dans sa fleur , que l'hymen lui étoit très-avare de ses bontés , qu'elle ne demouroit pas loin , & que son mari étoit absent. Mon noble s'avisa de contre-faire l'ivrogne : mais il n'avoit pas si bien perdu la raison qu'il ne visât fort juste à faire chanceler celle de la bourgeoise. Elle eut pitié de sa feinte ivresse , & la bonne ame le fit conduire à son logis , où je reçus aussi la faveur de l'hospice.

On me relégua dans une chambre haute. Clérante étoit déposé dans une chambre basse , & notre galante hôtesse prit son appartement ; en vérité je ne dois pas vous dire où : mais il étoit bien tard , quand on vint frapper à la porte , & quand j'entendis de cette heureuse chambre basse , je ne dois pas vous dire quelle voix qui répondoit : Est-ce vous , mon mari ? — Oui c'est moi qui meurs de faim & de lassitude. Ah ! ciel , reprit-on , retournez-vous en bien vite. Il sort d'ici un Monsieur, qui a les choses les plus importantes à vous dire , & qui part demain de la ville ; il loge à la belle tête : Ah ! la bonne tête ! m'écriai-je tout seul.

Quelque tems après cette aventure ;

H ij

Clérante reçut de la Cour une grace inattendue. Adieu les champs , l'étude : & fi des ignobles plaisirs. Je l'ai vu depuis , ce Clérante , se livrer à sa faveur comme un enfant. Je l'ai laissé , & je me suis livré au cours plus doux de mes fantaisies.



SUITE DES I^{res}. AVENTURES.

Le cours de ces douces fantaisies devoit avoir un terme que nous allons tâcher d'atteindre au travers d'un abîme d'incidents & d'aventures , de réflexions & de scènes diverses , qui méritent aussi peu d'occuper une plume chaste que des yeux éclairés par le bon goût. Nous ne parlerons d'une fête que donnerent les deux nouveaux amis , que pour y ramener quelques personnages de notre connoissance , & de l'incident qui mit un portrait sous les yeux du héros , pour le corriger de toutes ses erreurs passées.

Quelques heures s'étoient déjà écoulées , depuis que Francion avoit apperçu quelque chose de fort brillant atta-

ché à une tapisserie. C'étoit un portrait qu'il alla considérer , & qui lui fit presque oublier sur le champ la belle Laurette qu'il avoit beaucoup cherchée. Il se récria plusieurs fois , & un jeune Seigneur qui s'appelloit Raimond , lui dit qu'effectivement le portrait étoit miraculeux ; mais que par-tout le plus grand mérite d'une femme étoit dans son portrait. — Ah ! ciel , & mais , Monsieur , avez-vous à vous plaindre de cette beauté ? — Non , certes ! repliqua le jeune Gentilhomme , non plus que d'aucune autre : mon secret est de leur donner à toutes des raisons de se plaindre de moi , & je vis heureux par cette invariable méthode.

Au reste celle-ci est italienne , & se nomme Naïs. Je ne l'ai jamais vue , & c'est un de mes amis qui a laissé ce portrait , & qui doit le reprendre à son retour. Je l'attends , & vous ne partirez point sans nous avoir aidé à célébrer ici un anniversaire de plaisir.

Au milieu d'une fête joyeuse dont il ne faut pas seulement esquisser le libre tableau , tout-à-coup on vit paroître une paysanne qui demanda le Cavalier Francion. C'étoit la bonne Agathe , à qui notre héros demanda ce qu'elle venoit faire ; — Eh , mais , mon Gentilhomme , répondit-elle , je suis venue pour vous faire un peu de plaisir.

Ecoutez , Monsieur : quand vous fûtes parti de notre hôtellerie , je me mis à songer que j'étois bien malheureuse de n'être plus jolie , & que je ne pouvois cesser de l'être qu'en m'attachant à celles qui l'étoient : qu'il me seroit bon de me réconcilier les bonnes grâces de Madame Laurette , & que le vrai secret de faire du profit avec tout le monde , c'étoit de faire à tout le monde un peu de plaisir.

Je fis ensuite réflexion que vous pouviez avoir plus d'envie que d'amour , & que Madame Laurette pourroit bien avoir autant d'amour que d'envie. Je voyois

que vous étiez un trompeur , & je savois que Madame Laurette étoit une trompeuse. Je me suis doutée que vous ne vous feriez guere de profit l'un à l'autre , & voilà pourquoi j'ai voulu vous faire à tous deux un peu de plaisir.

En achevant ces mots , Agathe fit paroître Laurette , l'aimable Laurette plus belle qu'un ange , sous un chapeau chargé de fleurs & de fines coquilles , & le bourdon galant à la main. La chaste épouse raconta qu'elle avoit su déterminer son époux à lui permettre un petit pèlerinage en expiation du péché qu'il avoit commis en conjurant des diables. Francion la reçut , tout-à-fait édifié de sa dévotion , & avec toute la reconnoissance d'un galant homme.

Mais voici qu'un des jours suivans , le volage Cavalier vient à remettre sous ses yeux l'aimable portrait de Naïs , & voilà que la beauté présente , lui rend tout à-fait précieuse l'image de la belle.

absente. Il prend sur ce beau miracle d'Italie, toutes les informations qu'on lui avoit promises, & sent redoubler son amour en écoutant ce récit que lui fait un des convives.

Histoire de Naïs.

Vous voyez déjà que Naïs est belle ; lui dit-on ; sa figure est ici fidelement empreinte, mais non pas toutes ses graces. Il faudroit sur cette joue ronde & fraîche voir jouer la rose, voir briller le lys sur ce front charmant. Le pinceau a bien allumé ces yeux, animé ces levres riantes ; mais il ne vous fait pas sentir l'effet de son regard ni celui des sons enchanteurs qui s'échappent de la plus belle bouche de l'univers.

Ce qu'il y a de merveilleux en elle, c'est que ses traits sont d'accord avec son ame ; c'est qu'elle est gaie, vive, tendre & bien raisonnable ; c'est que de mille amans qui ont séché dans la pour-

suite de ses charmes , mille n'ont rencontré que sa vertu. Il est aisé pourtant d'expliquer sa vertu ; Naïs est amoureuse ; elle aime une peinture : c'est celle d'un jeune Cavalier François , nommé Florimont. Il parut à Milan & toutes les Dames voulurent avoir son portrait , tant dans cette belle Italie , les Dames sont en disette de beaux cavaliers.

Naïs avec du caractère , & beaucoup de sensibilité , a dû repousser loin d'elle tous les soupirans ultramontains : des *Buffi* l'ont amusée , des *Gravissimi* l'ont ennuyée , des *Invaghiti* l'ont obsédée ou scandalisée ; elle suppose qu'un amant François fait tout le contraire , c'est-à-dire qu'il intéresse , qu'il occupe & fait mériter par les respects & la complaisance.

Cette pauvre fille s'est tellement livrée à sa chimere , que devenue libre par la mort de ses parens , elle a déserté les rives aimables du Tésin , & qu'elle

est venue à Pougues dans l'espoir d'y rencontrer son idole. Honoré comme je l'étois de sa confiance, je me suis informé par-tout d'un Cavalier nommé Florimont : mais quand elle apprendra qu'un boulet vient d'emporter la plus belle tête de France, qui fait, hélas ! si elle n'en perdra pas la sienne....

Monsieur, interrompit Francion, sachez Monsieur que les femmes ne perdent point la tête pour des images, qu'elles l'ont même assez forte pour se consoler de la perte de la réalité, & que j'en ai connu plus d'une assez raisonnable pour égayer son veuvage amoureux, avec le souvenir d'un trépassé ; c'en est fait, poursuivit-il, les belles ames doivent se montrer dans les occasions. Voilà une pauvre amante à rendre au plaisir, ma charité s'échauffe. Adieu, beautés Françoises, adieu Laurette, adieu vous toutes volages qui ne perdez jamais rien !

Cet adieu mousquetaire étoit à peine

prononcé, qu'on vit entrer dans la cour du château une espece de demi-vieillard juché, comme en perspective, sur une grande cavalle déchuë de la dignité du labourage & qui pouvoit avoir été jadis la maîtresse ou la sœur du célèbre Rosfinante. L'honorable vieillard bien enfeutré, emmantelé, guêtré & ceint d'un braquemard gothique, vint à bout de descendre en se pendant aux crins de sa monture. Il ne fut pas plutôt descendu, que la belle Laurette se retira de la porte où elle regardoit, & vint crier à tous les hommes : C'est lui, ah ! Messieurs prenez pitié de moi ; c'est mon mari. Un mari ! ciel ! dit Francion, un mari ! Allons, Cavalier, n'oublions pas que nous sommes nés pour être l'appui des belles.

On s'empressa de dérober l'épouse sous une clef sûre, & de voler à la rencontre de l'époux qui avoit reconnu sa dévote moitié, qui l'injurioit en courant de son

mieux après elle , & l'injurioit , ce qui s'appelle en mari ; chacun se met en frais pour lui témoigner la surprise qu'il reçoit de cette incartade ; lui jure sur sa conscience que parmi toutes les Dames , il n'y en a point qui mérite tous ces horribles noms , de légères , de volages , d'infideles ; l'assure qu'il n'y a point de Dame Laurette à la fête , & lui représente que ses yeux auront été frappés de quelque illusion ; qu'il est généralement indécent de soutenir qu'on a vu ce qu'un mari ne voit jamais ; & l'on finit par l'entraîner au fond d'un jardin , où les instances les plus vives & les plus polies le déterminèrent enfin à jouer une partie de boule & où le maître de la maison lui fait avaler ses fureurs dans huit ou dix grands verres de vin de Bourgogne.

On le reconduisit ensuite avec les plus grands égards pour son honorable personne , mais on ne put s'empêcher de

rire , lorsqu'on vit son écharpe ; qui étoit passée à son cou , de même qu'un collier d'ordre , lui ramener sans cesse son importune épée sur le ventre & lui barrer le passage de toutes les portes. — Messieurs , dit-il alors , je ne suis pas bien clairvoyant , comme vous avez vu ; mais je ne suis pas non plus bien bon guerrier. Je n'entends rien à porter tout cet arsenal autour de moi. Il a fallu que ma servante Robinette m'ait aidé plus d'une heure. Ces éperons-ci se rouilloient dans un grenier. Je les ai pris parce que ma bête n'a plus son premier feu ; & je les avois mis au bout de mes pieds , parce que je frappe mieux du bout du pied que du talon ; quand Robinette m'a dit que ce n'étoit pas la mode , je les lui ai laissé mettre comme elle a voulu , & j'ai mis l'épée comme a voulu la fortune.

Après ce discours le bon Gaulois fut salué par tout le monde ; puis il alla retrouver sa chere Laurette qu'on avoit fait

partir plus d'une heure avant qu'on le relâchât ; & qu'il retrouva toute malade des fatigues de son pèlerinage.

Suivons maintenant le galant & tendre Chevalier qui sur les routes & dans les hôtelleries , ne cesse de contempler le beau portrait de Naïs , de lui adresser les préliminaires de ses soupirs & les arthes de ses baisers. Il est arrêté par diverses aventures : portons-le sans obstacle sur les bords de la fontaine où Naïs se désole , où la belle Naïs vient de recevoir les tristes caracteres qui lui disent que son amant n'est plus.

Un bocage servoit d'asyle & de promenade aux buveurs de la fontaine. Au fond du bocage il y avoit une hôtellerie champêtre , particulièrement ouverte aux amans. Elle étoit commode pour les amans heureux comme pour les infortunés : la paix des bois est également chere à qui leur raconte des peines , à qui leur chante des plaisirs. Naïs logeoit dans cette

hôtellerie. Francion s'y rendit en équipage d'importance , mais en équipage de tristesse : il voulut l'appartement le plus séparé : il y passa les jours tout en deuil , tout solitaire ; & n'en sortoit que pendant les nuits pour aller rêver sous les ombrages silencieux , & réveiller les oiseaux de ses plaintes. On ne le voyoit que par hasard , & seulement pour entrevoir qu'il étoit triste , jeune , beau , bienfait ; & quand on interrogeoit son basque , le rusé basque répondoit : Hélas ! qu'avons-nous besoin d'être connus ? Nous n'avons plus rien à faire au monde ; nous sommes riches , & nous n'avons pas le cœur de rien dépenser ; nous n'avons le cœur à rien depuis que nous avons perdu notre maîtresse.

Une autre fois il disoit : C'est une pitié que de vivre comme nous vivons. On a beau dire à mon maître ; Monsieur Florimont , voilà votre branche qui va s'éteindre ; la Cour qui va vous négliger ;

vos biens vont se dissiper : mariez-vous. Ah ! c'est lui percer le cœur , & depuis qu'il a vu le portrait de sa maîtresse , il a fermé son ame à tout autre amour.

Ces confidences presque toujours faites aux gens de Naïs , intéressoient singulièrement. Cet amant si triste s'appelloit Florimont , il n'aimoit qu'un portrait ! Naïs se perdoit en conjectures. L'art est de se faire désirer ; & Francion marchoit à son but en s'appliquant une illusion chérie. On ne nous aime pas toujours parce que nous sommes aimables , mais parce qu'on nous a supposé tels & qu'on ne veut pas en avoir le démenti.

Naïs n'entendoit parler que du beau Chevalier dolent. Ce qu'on disoit de sa figure , de son air aimable de candeur , piquoit sa curiosité , & son nom portoit le tumulte dans tous ses esprits. On ne parloit à Francion que de la belle inconsolable. Comment , disoit-il , comment puis-je arrêter mes regards sur elle ? Son

état est-il comparable au mien ? Son amant est mort ; hélas ! elle fait du moins à quoi s'en tenir. Et Naïs disoit : Hélas ! il aime du moins une peinture. Moi je n'aime plus qu'une ombre ; qu'il est heureux de savoir à quoi s'en tenir !

Quand ces deux lamentables amans se rencontrèrent dans le bocage , ils s'arrêterent dans une contemplation fort plaisante de leurs mutuelles beautés. Mais Naïs qui perdit en ce moment tout espoir de retrouver son beau Florimont , s'écria tout - à - coup : Ah ! juste ciel ! ce n'est pas vous qui êtes mon amant. — Tant pis , Madame , lui répondit tristement Francion : car c'est vous en vérité qui êtes ma maîtresse. Oui c'est vous ; oui je vous reconnois , belle Naïs : hélas ! me ferez-vous regretter le malheur de n'avoir adoré que votre image ?

Naïs demeura si surprise , qu'elle rêva. Francion faisoit très - bien ce que rêver veut dire : il reprit la parole : Il est vrai ,

dit-il , que je ne vous connois pas , Madame. Vous ne connoissiez pas non plus l'amant que la mort vient de vous ravir. De chaque objet de nos amours , nous n'avons connu que ce qui étoit sans reproche : & ce sont là des rapports de conséquence. Si maintenant je suppose qu'une liaison réelle vous eût fait découvrir quelques défauts dans votre amant , c'étoit un risque dont la mort vous a délivré , & ce risque n'est plus que pour moi ; ceci peut mériter toute votre attention , belle Naïs. — La belle affligée ne put s'empêcher de l'interrompre & de lui demander si c'étoit là de la galanterie Française. —

Oui, Madame , oui ; c'est celle de tout Cavalier sincere qui fait ce que vaut son cœur , & celui de la beauté. Il me seroit aisé de vous faire paroître autant de vénération pour votre caractère que d'amour pour vos charmes. Si je ne cherchois qu'un moment heureux & l'honneur de vous fé-

duire , je vous flatterois , je vous élèverois aussi bien qu'un autre au rang des immortelles , jusqu'à ce que je vous eusse fait redescendre à l'humanité : . . . —

Est-ce encore un point de la galanterie ? — Françoise , lui dit Naïs , que de s'établir d'abord dans les plus extraordinaires suppositions ? — Je ne suppose rien , Madame. C'est une vérité que j'adorois votre image , & que maintenant j'idolâtre votre personne : Chere Naïs , interrogez-vous ; n'est-il pas vrai que votre cœur devient plus libre ? — Hélas ! comment le feroit-il , accablé de sa douleur ! —

A merveille , Madame : je vois que vous m'entendez , & moi je fais entendre : croyez-moi donc , aimable Naïs , pleurons le mort une ou deux fois encore , & ferrons les nœuds d'une intelligence qui nous console de nos chimères.

Mais , Monsieur , repliqua Naïs par réflexion , qui vous a donné mon portrait ? — Le hasard , ou plutôt une secrete dé-

termination qui réservait la femme la plus aimable à celui qui favoit le mieux aimer ; ô Naïs , votre bouche refusera-t-elle de me confirmer cette préférence que m'ont accordée les destins ? Naïs ne répondit que pour redemander son portrait. Francion se picqua d'obéissance, & promit de le rendre si Naïs l'assuroit qu'elle ne pourroit jamais l'aimer , de sorte que Naïs n'insista point.

Tout ce qu'on fait de la suite de ces heureux préliminaires , c'est que ces deux amans bien consolés , disparurent de Pougues , qu'ils se hâtèrent d'arriver à Milan pour y signer le contrat de leurs mutuels plaisirs , & qu'un petit incident tout à l'Italienne , ramena les larmes dans les beaux yeux de Naïs , & rejeta Francion dans les galantes aventures.

La belle Italienne avoit désespéré jadis & retrouvé à son retour deux de ses amans , riches Pantalons , fourbes , jaloux & sans pitié ; ils ne pardonnèrent point à l'heureux Francion d'être plus

aimable que deux Italiens. Ils se réunirent dans un même complot de la plus jolie noirceur.

Le tendre amant ne s'y attendoit guere, Il revenoit un soir de chez sa belle maîtresse, il appelloit le jour prochain qui devoit la mettre dans ses bras, lorsqu'il se vit environné, saisi, lié, porté dans une voiture, delà dans les champs, delà au bord d'une riviere & dans une nacelle, où on le déposa tout garrotté, bien dépouillé & les yeux fortement bandés par un mouchoir.

Le rapide Tésin emporte la nacelle; & ce fut bien loin que des bergers l'arrêterent, prirent pitié du misérable, le revêtirent de quelques habits champêtres, & ne purent rien apprendre de lui touchant cette singuliere aventure. Il y avoit au village voisin un riche laboureur qui avoit une fille toute jeunette, & point de berger pour mener son troupeau. Dès le lendemain le plus brillant cavalier de

France , marche à la suite d'un troupeau plus blanc que la neige , la houlette en main , la panneriere au flanc , dans la plus belle vallée d'Italie & la plus riche en jolies bergeres.

C'est un article de la sagesse que de se faire son bonheur par-tout. Le souvenir de la belle Naïs , mêla quelque fiel aux premieres douceurs de sa nouvelle vie. Il étoit dit que Naïs devoit fixer le goût de cet amant volage. Il le sentoît ; mais puisque c'étoit une nécessité d'être désormais constant , c'étoit une raison de se dépêcher d'être infidele , pour rentrer plutôt dans l'ordre des destins.

Egla , l'aimable fille de son maître , étoit la brunette la plus tendre. Elle vit d'abord que le nouveau berger avoit le visage extrêmement beau , qu'il étoit extrêmement bien fait , & qu'il avoit l'air extrêmement honnête. Avec tout cela Francion qui s'appelloit alors le berger Finetto , la trouvoit extrêmement réservée. Pour diminuer un peu

de cette réserve , il essaya de se rendre plus aimable & de se faire aimer ailleurs. Il se fit aimer par-tout , & des bergers à qui il enseignoit l'art de bien chanter , le secret de se faire bien aimer ; & des bergeres , à qui il enseignoit l'art d'être infideles & de désespérer les bergers.

Nérilla étoit la plus ignorante de toutes les filles de la contrée : elle lui demandoit sans cesse une petite chanson d'amour pour apprendre à aimer ; Finetto prit garde à ses quinze ans , à ses deux petites joues rondes , & se fit une conscience de la refuser ; il lui dit qu'il en avoit une de bien sûre , mais de fort secrete , & qu'il ne pourroit la lui chanter que dans la grotte des Saules , & sur sa parole de ne la redire jamais.

Dès le lendemain l'innocente courut à la grotte des Saules , & n'en sortit que long - temps après , toute ravie de sa science & de la douce chanson. Mais Nérilla ne put garder le secret à sa com-

pagne : cette compagne ne pût contenir sa curiosité , & suivit un soir Nérilla jusqu'à la caverne des Saules. Nérilla pria le berger de chanter pour son amie. Le berger gronda ; mais l'une supplioit avec tant de grace , l'autre désiroit avec tant d'ardeur , que Finetto chanta pour toutes deux.

Cependant l'amour croissoit au cœur de la jeune Egla , & commençoit à se découvrir par des regards touchants. Elle laissoit partir Finetto , pour aller à la prairie , sans avoir eu soin de garnir sa pannetiere , & c'étoit pour avoir occasion d'aller le joindre & de lui porter un vase de lait frais , ou bien une corbeille des plus beaux fruits. Lorsqu'ils mangeoient ensemble , sa main se portoit irrésistiblement sur le morceau qu'il avoit touché , & sa chambrette étoit toujours parée , son lit mollement apprêté par les tendres soins d'Egla. Un jour même , un jour elle osa lui dire qu'elle ne savoit ce que signifioit un bruit répandu dans

tout

tout le village , qu'elle le croyoit bien indiscret , & qu'on disoit par-tout qu'il n'étoit venu demeurer chez son pere , que par amour pour elle. — C'est une calomnie bien noire , lui répondit le berger. Ne vous allarmez point , belle Egla , & comptez sur tout le respect que méritent vos vertus. Ah ! pauvre Egla ! traître Finetto ! mais pourquoi cette rigueur d'un berger si intelligent ?

C'est qu'il y avoit encore dans la vallée une Rozelina , la plus belle & la plus coquette de toutes les bergeres. Francion l'avoit aimée sur l'échantillon d'un bel œil noir , d'une jolie bouche pareille à la cerise fendue , d'un petit cou d'ivoire bien pure , & de deux petits pieds plus prompts que ceux de la gazelle au bois. Il l'avoit surprise comme elle dépouilloit ces petits pieds pour les tremper dans l'onde. Ceux de la colombe sur les cailloux , lui eussent paru moins vermeils ,

& il lui sembla que le ruisseau s'enflait & murmuroit d'amour en les baignant.

Il se flatta sans peine de triompher de cette bergere. Mais la coquetterie n'étoit pas le seul défaut de Rozelina ; elle étoit avec cela trop curieuse de rubans & de fines colerettes , pour aimer simplement le plaisir. Il est vrai que toutes ses rigueurs avoient un petit air de ruses , toutes ses ruses un petit air d'innocence , & son innocence un petit air de sensibilité. Le berger se flattoit toujours , & souffroit en attendant tout ce que la vanité déconcertée peut faire souffrir. Il joua la franchise ; il fit de tendres chansons pour la belle ; & ces chansons , que nous n'avons pas le tems de refaire , disoient :

« Dis - moi , Rozelina , dis-moi ;
» cruelle , pourquoi tu me dédaignes ?
» pourquoi tu m'as fermé ta fenêtre ?
» méchante ! Hier , j'étois sous ta fenê-
» tre. J'y passe toutes les nuits ; je la
» contemple , la tête levée , comme un

» héros de guerre ; le lendemain , je dors
» à côté de mon troupeau , & c'est mon
» chien qui le garde pour moi. »

» Toutes les bergeres m'aiment & me
» voient périr. Elles me demandent si je
» suis malade d'amour , ou si je me suis
» battu contre quelque berger. Je ne leur
» dis point que c'est toi qui fais ma
» peine , dans la crainte qu'elles ne te
» maudissent. Elles me demandent des
» chansons ; mais mon luth me déplaît ,
» & les bergeres m'importunent ».

» Le tems s'écoule plus vîte que le
» flot de la fontaine. Tu perds la fleur
» de ta beauté , bergere , & moi je perds
» tous mes plaisirs. Je suis beau ; la vieille
» Melhoé me le disoit hier sous les saules.
» Elle me disoit qu'au tems passé ,
» tout le monde la regardoit , & que maintenant elle n'ose plus se regarder elle-même ».

» Je fais chanter la nuit à la lune ;
» comme de jour à la prairie ; personne

» n'a la main plus légère sur un luth ;
» personne ne connoît mieux au firma-
» ment , la place , & l'histoire des étoi-
» les. Je n'ai qu'un défaut , bergere ;
» c'est que je ne puis me corriger de
» t'aimer ».

« O Rozelina , je ne suis pas ce que je
» parois être. J'ai de l'or , plus que tous
» les bergers ensemble. Si tu ne te rends
» pas maintenant , tu es la plus insensi-
» ble des bergeres ».

Après avoir chanté , il alloit se plain-
dre au bois qui l'écoutoit en silence , au
pré qui ne paroissoit pas l'entendre , aux
rochers qui demeuroient insensibles , aux
ruisseaux qui couroient à leur ordinaire.

Mais un jour qu'il rêvoit au bord du
fleuve , il vit venir sa bergere , sa jolie
bergere chantant , courant le long de
la rive aimable , & il se coucha dans les
roseaux. Elle étoit seule , & sitôt qu'elle
le vit : Ah ! Pholoé , Pholoé , s'écria-t-
elle, voici que je retrouve notre agneau

perdu ; & quand elle fut tout près du pauvre berger , la friponne baissa les yeux. Ah ! reprit-elle ; ce n'est pas lui ; puis elle s'arrêta , & se tourna du côté du zéphir.

Le zéphir repoussoit sa jupe & découvroit ses petits pieds charmans. Le berger les considéroit , sans pouvoir la regarder au visage. Mais pourtant il lui dit : Les Dieux vous gardent , Rozelina : elle répondit : Et vous de même , berger.

— Personne ne vous suit-il , bergere ? —

Que vous importe , berger ? — Ah ! c'est que vous avez un joli pied , Rozelina.

— Ah ! c'est bien hardi , ce que vous dites-là , berger. — Et la rusée , reti-

rant son pied , découvrit le milieu d'une jambe si parfaite , que l'amant repliqua :

Sont-ce les Nymphes qui vous formerent une jambe si fine & si légère ? A quoi la

fillette répondit : Eh , mais berger , pourquoi la regardez-vous ?

Elle recula quelques pas encore , & se

mit à regarder le long de la rive. On lui demanda si Pholoé venoit : on ajouta que c'étoit bien mal que Pholoé vînt ainsi la surprendre. Dites-lui, Rozelina, dites-lui, ma chere, que vous n'avez point trouvé votre agneau. La finette favoit bien que Pholoé ne venoit pas : elle répondit qu'elle ne pouvoit pas lui dire cela, & se mit à regarder les nuages ; tout en les regardant, elle replaçoit son bouquet dans sa gorgerette ; puis tout-à-coup elle dit, Que la nuit sera bien belle ! — Ah ! pas aussi belle que le moment, lui dit Finetto ; & ceci fut accompagné de deux longs soupirs. —

Etes-vous triste, berger ? — Non, Rozelina. — Qu'avez-vous vous donc ? — Rien ; c'est seulement que j'espere... — Qu'esperez-vous, berger ? — Oh rien, c'est que j'ai de l'or. — Et vite la pastourelle ramena ses yeux du haut des nuages, les arrêta sur le berger tendrement, & lui sourit si joliment. — Com-

bien , berger , dit-elle ? & tout aussi-tôt : je crois que voici Pholoé ; je vais me cacher près de toi dans les roseaux.

Elle alla s'asseoir à côté de la pannetiere de Finetto : & voyant qu'il s'approchoit d'elle , elle prit la pannetiere sur ses genoux , & dit que c'étoit la pannetiere de Philenis , celle-là même qu'il avoit reçu de Nérilla , & que sa mémoire la trompoit , elle alloit le reconnoître. Alors elle ouvrit la pannetiere , & en tira deux petites pieces d'or que l'amant y avoit mises. Elle les compte , & puis les compte , & puis lui dit : En avez-vous encore ?— Je n'en ai plus , répondit-il , en se saisissant de sa main. Je n'ai plus qu'un cœur que je vais te donner pour jamais. La bergere n'a pas entendu ces mots qu'elle retire sa main , se leve , & regardant le long de la rive : Adieu , berger , dit-elle , je crois que voici ma mere.

Le berger s'affligea tout un jour du

succès de cette aventure ; le soir il s'aperçut que c'étoit trop s'affliger pour une aussi folle bergere , & toutes ses pensées le ramenerent à la sensible Egla.

Ce fut dans un beau jour de fête , jour de lutte au pré , où toutes les filles étoient rassemblées , & où la jeune Egla racontoit les douleurs de la belle Sapho , l'ingratitude du beau Phaon , qu'elle vint à la fin de son tendre récit , à demander , selon l'usage , l'avis de chaque berger. Celui de Finetto ravit la bergere de joie , & la fit rougir d'espoir. Sapho , dit-il , fut inexcusable d'aimer Phaon : mais Phaon ne le pouvoit être qu'en dédaignant la belle Egla. Il étoit déjà doux de s'être préparé cette nouvelle fortune. Mais il désiroit encore le plaisir de punir sa volage ; & tout aussi-tôt Rozelina se mit à raconter l'histoire du beau Pâris qui avoit offensé deux beautés sages , pour donner la pomme à la plus infidèle. Quand elle vint demander ce que

Pâris eût dû faire , le berger lui répondit à son tour : Ah ! Rozelina , Pâris fit bien de ne donner qu'une pomme à la volage Vénus , car s'il en eût donné deux , elle l'auroit laissé dans les roseaux.

Après la tenue de ces petits Etats d'amour , les filles dansèrent ; les filles de cette vallée dansoient comme des Nymphes. On voyoit flotter leurs beaux cheveux ; l'une les avoit tissus de simples fleurettes , & l'autre mêlés à de petits cordons d'argent. Leur colerette étoit de la couleur des prés , leurs petits pieds étoient noués de rubans. Egla perdit son ruban le soir de la fête : elle crut l'avoir laissé parini les joncs , entre les faules , au bord du ruisseau , à cet endroit même que Finetto ne cessa d'aller revoir , & où la troisième aurore n'avoit point encore relevé les herbes ni les roseaux.

Dans un Ouvrage comme celui-ci , il doit être permis de finir quand on veut , puisqu'il est défendu d'ennuyer. Tout ce qui reste ne mérite pas

de passer sous les yeux du Lecteur ; & s'il étoit vrai qu'on se fût intéressé aux amours du Héros & de la belle Naïs , on doit conjecturer que la suite des Aventures les réunit , & qu'ils se marierent.

F I N.

TABLE

DU I^{er}. VOLUME DE JUILLET.

CAMMA, Histoire Galate , traitée en forme
de Roman , page 3

La vraie Histoire comique de Francion , 64

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois de Juillet de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 16 Juin 1781.

DE SANCY.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes , François , ou
traduits dans notre Langue ; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ;
ainsi que les mœurs , les usages du tems , les
circonstances particulières & relatives , & les
personnages connus , déguisés ou embléma-
tiques.*

JUILLET , II^{me}. Vol. 1781.



A PARIS ;

*AU BUREAU , rue Neuve Sainte-Catherine ;
pour Paris.*

*AU BUREAU , & chez GUEFFIER , Libraire-
Imprimeur . rue d. la Harpe , vis-à-vis la rue
Saint-Severin , pour la Province.*

Avec Approbation , & Privilège du Roi.

ATLANTIQUE

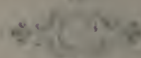
UNIVERSITÉ

DE LA VILLE DE

PARIS

Le 15 Mars 1871, le Conseil d'Administration de l'Université de Paris a décidé que les cours de la Faculté des Sciences seraient continués pendant l'année scolaire 1870-1871, sous la réserve que les professeurs seraient nommés par le Conseil d'Administration, et que les élèves seraient admis sur la production d'un certificat de bachelier ou d'un diplôme équivalent.

Le 15 Mars 1871.



N 15 212

Le 15 Mars 1871, le Conseil d'Administration de l'Université de Paris a décidé que les cours de la Faculté des Sciences seraient continués pendant l'année scolaire 1870-1871, sous la réserve que les professeurs seraient nommés par le Conseil d'Administration, et que les élèves seraient admis sur la production d'un certificat de bachelier ou d'un diplôme équivalent.

Le 15 Mars 1871, le Conseil d'Administration de l'Université de Paris a décidé que les cours de la Faculté des Sciences seraient continués pendant l'année scolaire 1870-1871, sous la réserve que les professeurs seraient nommés par le Conseil d'Administration, et que les élèves seraient admis sur la production d'un certificat de bachelier ou d'un diplôme équivalent.

Le 15 Mars 1871, le Conseil d'Administration de l'Université de Paris a décidé que les cours de la Faculté des Sciences seraient continués pendant l'année scolaire 1870-1871, sous la réserve que les professeurs seraient nommés par le Conseil d'Administration, et que les élèves seraient admis sur la production d'un certificat de bachelier ou d'un diplôme équivalent.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET, second Vol. 1781.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

ANGÉRIANO L'AVENTUREUX,

Poëte d'Italie, & fils naturel de François

de Lorraine, Duc de Guise.

Imprimé en Italien à Padoue en 1568, & en
François à Paris en 1570.

Il est étonnant que nul Bibliographe ne parle
de cet Ouvrage. L'Abbé Lenglet lui-même n'en
fait aucune mention dans la Nomenclature des

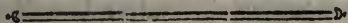
Romans. Il existe cependant en Italien ; nous en avons même une traduction françoise , imprimée à Paris en 1570 , & dédiée au bâtard d'Angoulême , Grand-Prieur de France , avec des gravures de *Thomas Leleu* , qui représentent les principales situations de l'Ouvrage. Nous l'avons infiniment abrégé , l'ayant trouvé plein de longueurs qui le déparent sans lui donner d'intérêt.

Peut-être n'est-ce ici qu'un de ces événemens ordinaires & communs de la vie ; ou si l'imagination y prête à la vérité , du moins tout n'est pas fabuleux. Angériano n'est pas un personnage controuvé : c'étoit un des beaux esprits de l'Italie , qui florissoit au seizieme siecle. Nous avons de lui des vers latins , dont nous parlerons dans le cours de cet Ouvrage ; il étoit véritablement le fils naturel de François de Guise.

Mais quand ce ne seroit qu'un Roman historique , il nous apprendroit une anecdote intéressante pour la littérature ; c'est que ce genre de productions est plus ancien qu'on ne le croit d'ordinaire. Sans cette preuve , aux yeux d'un homme instruit , l'époque en est bien reculée encore au-delà du seizieme siecle , quand on peut réfléchir mûrement sur les neuf Muses d'Hérodote , sur la *Cyropédie* de Xénophon ,

sur tant d'autres livres de l'antiquité, sur nos vieilles Chroniques elles-mêmes. Toujours l'imagination des hommes se porte au merveilleux, à l'arrangement des faits trop communs; il est dans notre nature de vouloir embellir les événemens, de les disposer du moins d'une manière analogue à nous. C'est sur-tout dans ce sens qu'on peut dire que *tout homme est menteur.*

Nous ne disons rien du caractère de ce Roman; c'est au Lecteur à l'apprécier.



LE Duc François de Guise, plus fidèle à la gloire qu'à la tendresse, avoit délaissé dans la ville d'Ariano, au Royaume de Naples, la trop sensible Hortensia. Un fils, beau comme son pere, & fruit malheureux de l'amour d'un volage, faisoit le tourment & toute la consolation de la belle Napolitaine. Cet enfant qui ne vit qu'elle dans son jeune âge, reçut fidèlement toutes ses impressions : il devint sérieux, triste & mélancolique comme sa mere. On lui donna un maître, bien propre encore à bannir la gaieté de son ame, puisqu'il étoit à la fois Médecin, Astrologue & Philosophe, trois qualités,

qui marchaient presque toujours ensemble dans ce tems de la renaissance des Lettres. A l'âge de quinze ans, le petit *Angé-riano* étoit déjà un prodige de gravité. L'infortuné perd sa mere, & son Instituteur devient sa ressource unique.

Ce sage avoit la double passion d'acquérir des connoissances, & de vouloir rendre son pupile heureux. L'Italie n'étoit plus alors la contrée où les Arts recevoient les prix les plus flatteurs ; on ne les récompensoit dans aucun lieu du monde aussi magnifiquement qu'en France. *Hiéronymo* (c'est le nom de notre Philosophe) avoit un grand projet ; il avoit appris que Cardan & Gauric jouissoient de la plus haute considération à Paris : il savoit que Catherine de Médicis, amie des Lettres, comme ses peres, & généreuse comme eux, faisoit le plus favorable accueil à tous les Italiens qui avoient du mérite. On lui avoit dit que cette Princesse distinguoit sur-tout les Astrologues, & que même une femme de Ferrare qui avoit quelques notions de l'Astrologie, avoit gagné sa confiance.

Hiéronymo ira donc à Paris : Mon enfant, dit-il à son pupile, aurez-vous

le courage de me suivre ? — Je vous suivrai au bout du monde , répond le petit Angériano.

Le Philosophe excité par l'amour de la gloire , mais bien plus encore par l'envie de produire son élève , comme nous le verrons , se met en route avec l'enfant. Il arrive au Mont-Cénis. Un solitaire qui s'étoit construit une habitation simple dans un vallon , sur le penchant de la Novalaise , rencontre les deux Voyageurs. Les sages ainsi que les fots ont toujours pour se reconnoître des marques auxquelles ils ne se méprennent point. Nos deux Philosophes ne sont pas plutôt en présence l'un de l'autre , qu'ils se pénètrent , & se sentent un besoin égal de s'entretenir ensemble. *Confrere* , dit le Piémontois , *la nuit tombe , & dans ces montagnes , qui sont les barrières du monde , vous trouverez peu d'hospices ; acceptez mon humble asyle.* — A votre air , Seigneur , j'allois vous le demander : vous me prévenez , & je l'accepte.

Hiéronymo entre dans une grotte formée sous une montagne couverte de mille pieds de neige , & dans laquelle cependant on avoit ménagé plusieurs demeure-

res. *Quelle différence !* dit-il ; *je viens du Tésuve, d'où s'élevent des vapeurs produites par une fermentation intestinale, brûlante, éternelle.* — La différence est légère, reprend le Piémontois : ce n'est ici qu'un contraste ; n'est-ce pas ce que l'on rencontre par-tout ? Ce qui est rare en physique comme en morale , c'est de rencontrer les analogues. J'ai la vanité de croire que vous êtes le mien. Du haut de ces monts orgueilleux , plongeons sur l'univers. Où dirigez-vous vos pas ? — *En France.* — Accordez quelques jours à l'amitié , & dans nos courses philosophiques , je vous montrerai , d'une éminence , cette contrée fameuse , comme l'Eternel jadis montra à Moïse la terre d'où découloient le lait & le miel. La France , mon ami , n'est plus qu'une vallée de misère. Quel est cet enfant ? (en montrant Angériano). — *C'est le fils d'une mère qui , pour faire un ingrat , a fait trois malheureux , elle , lui & moi.* — Vous l'aimiez ? — *Je l'adorois , elle a méprisé mon amour , & m'a sacrifié à un Prince. Voyez cet enfant , monument de sa foiblesse , de son mépris pour moi . . . & de ma vertu , puisque je l'aime comme mon*

filz. — Je vous entends : consolez vous , regardez-moi , unissons nos peines , unissons notre philosophie. Votre histoire est la mienne. J'imiterai votre franchise, je vous dirai tout , ou plutôt je ne vous dirai rien , je vous ferai voir ; j'ai de la vertu aussi. En nous attribuant avec tant de facilité ce grand mot , si des gens légers nous écoutaient , ils se moqueroient de nous ; ils auroient raison , ils ne nous entendraient pas. Nous sommes fiers & simples comme les montagnes qui nous portent. Les habitans de ces beaux vallons que vous allez parcourir , sont jolis comme eux : comme eux aussi ils sont enveloppés d'une atmosphère bien difficile à percer ; ils ne s'élèvent gueres , ils s'exaltent , ne se soutiennent pas , & tombent : c'est un peuple d'Icares.

On sert un souper frugal ; les Philosophes mangerent sans penser à ce qu'ils faisoient ; ils étoient à mille lieues au-dessus de la table. Trois êtres plus humains , assis à côté d'eux , se rapprochoient plus de notre nature : c'étoient Angériano , une petite fille belle comme Cypris , fraîche comme Hébé , riante comme Flore , avec une gouvernante , bonne , silencieuse & sage. A v

Du plus haut des Cieux imaginés par Ptolomée, l'abstrait Hiéronymo rabattrit enfin ses regards sublimes sur Célie : La jolie enfant ! s'écria-t-il ; puis il regarda son hôte, qui lui dit : *C'est elle, comme c'est lui* (en montrant Angériano). *C'est le lien d'une foiblesse qui nous fut commune, & un grand sujet soumis à l'épreuve de notre Philosophie. J'ai payé comme vous le tribut à la nature, & comme vous j'ai soupiré en vain : vous voyez l'enfant de mon rival ; notre sort est absolument le même, j'ai perdu aussi sa mere. Suivons notre destinée, elle est assez belle, & n'excitera gueres l'envie : aimons les enfans de celles qui ont porté la mort dans nos cœurs.*

Maudit amour, dit la petite Célie, en faisant le plus inutile effort pour donner un air mauvais à son charmant visage. — Passion détestable ! poursuit Angériano avec un air important.

Après ces deux belles exclamations, les méchans enfans se regardent avec des yeux de colere : tels deux jeunes coqs de Lincoln, déjà établis sur l'arène, se mesurent de leurs regards hautains, encouragés par la foule des spectateurs qui les

entourent , & ne connoissant pas encore la portée de leurs forces.

A cette vue , nos Philosophes , malgré leur sagesse profonde & la teinte de malheur que l'amour trompé avoit laissée dans leurs cœurs , *Aimable ignorance !* s'écrient-ils en fouriant.

On se retire : une chambre simple attendoit Hiéronymo ; son pupile le suit.

Je suis bien-aise , dit la petite fille , quand elle fut seule avec sa bonne , *d'avoir enfin trouvé un homme pour avoir le plaisir de le haïr.* — Lequel des deux haïsez-vous ? — *Belle demande ! c'est le jeune apparemment , l'autre est trop vieux.* Qu'il reste , qu'il reste ici , ma bonne , & vous verrez. — Mademoiselle , on ne vous commande point de haïr ceux de son espece ; tout ce qu'on exige de vous , c'est de ne pas les aimer. — *Moi , je veux aller plus loin , & je les haïrai tous.* — Faites treve à vos réflexions : la haine empêche de dormir. — *Et l'amour ?* — L'amour aussi. Bon soir , mon enfant , à demain.

Resterons-nous long-tems ici ? disoit le jeune homme à son mentor. — *Pourquoi ?* — Je n'aime point du tout cette petite fille. — *Qui vous parle de l'aimer ?*

— Avez - vous remarqué son air dédaigneux ? — *Ne la regardez pas ; apprenez , mon enfant , à respecter les droits de l'hospitalité , & laissez-moi fixer l'instant du départ.*

Le Sage du Piémont montra le lendemain à son hôte les montagnes couvertes de neige récente. *L'hyver nous couronne , dit-il , il est triste dans ce climat ; mais il est bien intéressant aux yeux d'un Philosophe. Sans votre enfant , je vous presserois de passer la saison cruelle sous cet humble toit , vous y trouveriez encore des jouissances. D'ailleurs , le pays où vous allez est à présent le théâtre de la discorde , des crimes & de l'infortune : quel affreux spectacle pour un Sage ! Depuis la mort de Henri II , sa fille , notre généreuse Souveraine , ne cesse de gémir sur les plaies de sa Patrie. N'avez-vous pas entendu parler de cette terrible conjuration d'Amboise , & des suites cruelles qu'elle a eues ? Toute la France est déchirée par l'horreur des guerres civiles : restez.*

Cet enfant qui m'accompagne , répond Hyéronymo , est le fils de l'homme qui a déconcerté cette conjuration cruelle. — *Du Duc de Guise ? — De lui-même : je*

vais lui restituer son bien. J'avois envie de me l'approprier (nous avons tant de pente à être usurpateurs !), il auroit fait le bonheur de ma vieillesse ; mais aurois-je fait le sien ? Il m'eût été bien doux d'avoir éternellement sous les yeux l'image d'une femme adorée , & qui n'eut que le tort de la foiblesse , notre commun partage. Mais je crains que mon intérêt n'arrête la destinée de mon Angériano , & je pars pour me dessaisir du seul trésor que je sois dans le cas de perdre. Ensuite tout entier à la Philosophie , je vivrai sans crainte comme sans desir , excepté celui de venir retrouver un ami entermé dans le chaos des frimats.

Vous ne le quitterez pas si vous voulez , cet ami si digne en effet de l'être , ajoute le Piémontois. Restez avec moi ; dans peu on attend à Turin l'oncle de votre pupile , ce Cardinal altier , mais généreux , & qui , inspirant la haine au loin , la change toujours en amour à son approche. Il va à Trente , pour terminer enfin par sa présence ce Concile éternel. Vous le verrez à son passage , il saura votre secret , il se chargera du sort de votre élève. Malgré tous ses excès , sa plus grande manie est de faire des heureux.

Hiéronymo goûta ce conseil. Le Cardinal de Lorraine arrive peu de jours après, voit le jeune Angériano, lui trouve une figure aimable, des connoissances supérieures à son âge, un air noble & fier, de l'esprit; il veut se l'attacher, il veut le mener à Trente avant de le présenter à son frere, & de le fixer en France.

On ne s'étoit pas attendu à une séparation si prompté. Angériano ne peut se résoudre à quitter le sage guide de son enfance : le cœur d'Hiéronymo seigna à cette nouvelle imprévue; mais le Cardinal étoit dans l'usage de trancher tous les obstacles, il s'empare de son neveu, & promet au Philosophe de le lui ramener dans peu, pour les conduire ensuite l'un & l'autre en France.

Le bon Angériano sortant de l'obscurité pour jouir d'un si grand éclat, n'en fut pas ébloui. Il ne pouvoit s'arracher des bras d'Hiéronymo, le recommandoit en pleurant au solitaire du Piémont, à la bonne, & même à Célie, qu'il avoit trop vue, & qu'il n'avoit plus la force de haïr : la tendresse, bien plus puissante que l'ambition, s'étoit emparée de son ame toute entiere.

On fut bien triste dans la chaumière après son départ. Les Philosophes n'eurent point le courage de s'élever au Ciel, ni même au niveau de leurs montagnes, ils restèrent dans leurs cœurs.

Haïssez-vous encore Angériano ? dit la bonne. — *Non*, répond Célie, en essuyant ses beaux yeux ; & *si ce n'étoit pas un homme*, je crois même que je l'aimerois.

La pauvre petite ne cessa de soupirer tout le jour sans vouloir descendre. Le soir elle ne mangea point, & ne dit pas pas un mot.

Les Philosophes parlèrent morale, en hommes profonds, & qui avoient bien senti, bien cruellement souffert. Le cœur humain est bien étonnant, dit Hiéronymo. *C'est un abîme incommensurable*, ajoute le Piémontois. *Platon lui-même n'a jamais pu le définir.* — Il en a bien approché pourtant. Vous rappelez-vous son idée sur la cause des sympathies & des antipathies ? — *La fiction des cœurs que le Créateur divisa tous en deux parts, & confondit ensuite, pour qu'il ne fût plus possible de reconnoître les moitiés ?* — Justement. — *Il n'a montré que le mal : il ne donne point le remède. Son idée*

même est désespérante. A quoi bon nous dire qu'il est des antipathies invincibles ? Celles que nous avons aimées tous deux ne nous ont-elles pas assez appris cette triste vérité ? Platon auroit dû l'épargner aux autres , & laisser une erreur utile au grand nombre. Beaucoup de gens croient faussement avoir rencontré leur moitié : pourquoi les détromper ? — Mais à force de la chercher , on la trouve. — On ne trouve qu'un dédommagement. — Eh ! n'est-ce pas beaucoup ? — L'immensité , l'ambition du cœur ne se contente point d'un dédommagement. — Malgré la rigueur d'Hortensia , n'ai je donc plus d'autres jouissances analogues à mon cœur ? — Non , mais à votre esprit , à votre raison. — Ma raison n'a aucune part apparemment au plaisir que je goûte maintenant avec vous. — Plus que vous ne croyez. — Savez-vous que vous êtes plus désespérant que Platon même , que vous blamez ? Laissez-moi penser que je vous aime.

L'autre Philosophe , au lieu de répondre , tendit la main à Hiéronymo , comme s'il lui eût dit , vous avez plus que raison.

Cette conversation qui fut beaucoup

plus longue, étoit trop forte pour Célie. Elle n'en retint qu'un mot qui la frappa vivement : ce fut la moitié du cœur. *Hélas*, dit elle à sa gouvernante, *voyez ma bonne, si Angeriano étoit ma moitié, que je serois malheureuse de l'avoir laissé partir !* — Petite étourdie, ne voyez vous pas bien que tous ces propos ne sont pas vrais, & que ce n'est que de la Philosophie ? Avec leur Platon, allez - vous croire tous leurs discours ? — *Ah ! ma bonne, ne dites point de mal de Platon : il parle du cœur.* — Tous ceux qui en parlent n'en valent pas mieux, *mon enfant* ; d'ai leurs que vous importe ? Vous n'aimez pas cet Angériano ; il ne sauroit donc être la moitié de votre cœur.

Pendant que les deux Philosophes disertoient, se promenoient, admiroient les grands effets de la nature dans ces monts orgueilleux, & les nuages tantôt suspendus sur la cîme, tantôt arrêtés dans la moyenne région, & quelquefois en équilibre plus près de leurs têtes ; pendant encore que l'ingénue & douce Célie pensoit, rêvoit à sa moitié, le Cardinal de Lorraine étoit arrivé aux bords du lac de Garde. Delà cet homme im-

posant envoya donner avis de sa prochaine arrivée aux Peres du Concile. Angériano étoit bien étonné de cette hauteur altière ; de la considération que le génie commande , du respect général de tous les Prélats de la chrétienté , pour un de leurs collègues ; il vit tous les Peres venir à sa rencontre , & son oncle lui parut le Roi de cette assemblée respectable.

En effet jamais personne n'avoit encore fait triompher avec plus d'éclat aux yeux des Nations étrangères l'audace , la présomption , & les graces françoises , que le Cardinal de Lorraine à Trente. Angériano admiroit l'ascendant qu'il savoit prendre sur la hauteur Castillane , la dextérité Italienne , & la fierté germanique. Il admiroit aussi les contrastes nationaux , & le choc de tant d'intérêts divers ; mais son cœur , ainsi que ses tristes regards se reportoit toujours aux Alpes. Pendant qu'il avoit tout en abondance , & qu'il étoit à la suite des grandeurs qui endurcissent , cette ame novice du seizieme siecle étoit déchirée : il se demandoit continuellement à lui-même. *ce que faisoit le bon Hiéronymo ? Ne*

lui manquoit-il rien dans un climat sauvage , & sous la plus chétive chaumière ? Savoit-il combien l'absence étoit pénible à la reconnoissance ? L'honnête Piémontois aura-t-il toujours la même amitié pour Hiéronymo ? Quand pourra-t-on se réunir , s'embrasser , retrouver la charmante Célie , qu'on n'a pas assez vue , à laquelle on n'a pas daigné parler , qu'on a osé haïr , elle qui est si bonne ? Tels étoient les mouvemens qui faisoient palpiter sans cesse le cœur d'Angériano , & qui le rendoient bien malheureux , lorsque tout le monde envioit son sort. Auprès d'Hiéronymo , il s'étoit cru ambitieux ; loin de lui , il ne se trouva plus que sensible.

Il suivit à Inspruk le Cardinal de Lorraine , dans cette entrevue fameuse qu'il eut avec l'Empereur Maximilien. Il reçut de ce Potentat les marques les plus flatteuses d'estime & de bonté. Les Seigneurs de la Cour de Vienne voulurent se l'attacher. De belles & jeunes Dames du Tirol le prévirent de la manière la plus touchante. Il ne paya tant de bienveillance que d'un respect modeste ; il ne fut pas ingrat , mais il se refusa conf-

tamment à la fortune qui lui sourioit , à la faveur qui l'attiroit.

Il accompagna ensuite son Protecteur à Venise : toutes les séductions de cette Ville célèbre furent aussi vaines aux yeux d'Angériano , que l'éclat de la faveur Impériale. En voyant le Doge , il se disoit : *J'aime mieux Hiéronymo*. En contemplant les jeunes beautés Vénitiennes déployer tous leurs charmes dans la liberté que le Carnaval autorise , sur les bords de la mer Adriatique , *Ah* , pensoit-il , *la modeste Célie est bien plus belle encore !*

L'Administration étoit le goût dominant du Cardinal de Lorraine. Il voulut inspirer ce goût à son jeune neveu. Arnoul du Ferrier , alors Ambassadeur de France à Venise , & qui devint un si grand Négociateur , fut prié d'initier Angériano dans la politique. Le jeune homme en comprit d'abord les procédés , & montra que le véritable esprit se prête à tout ; mais il ne put aimer cette étude , parce qu'il n'étoit pas né ambitieux.

La guerre aura peut-être plus d'attraits pour lui , dit le Cardinal. Son pere se dispose à foudroyer les rebelles de Fran-

ce ; envoyons-lui cet enfant qui lui sera cher , puisque déjà moi-même je l'aime beaucoup.

Charles de Lorraine le confie à un Gentilhomme qui retournoit en France , & reprend la route de Trente , où il resta plus long-tems qu'il n'avoit cru d'abord.

Heureux Angériano , ouvrez votre cœur à la joie. Vous êtes rendu un instant à la vie simple ; cet éclat qui vous importunoit ne fatigue plus vos yeux. Vous allez redevenir vous tout entier ; les Alpes vous rappellent.

Il se sauve de Vénise , comme la timide bergère se sauve du serpent que son pied effleure sur la verdure ; il franchit le Milanez ; ne sauroit s'arrêter à Turin ; de loin il découvre l'heureuse montagne aux pieds de laquelle sont tous ses trésors.

Comme il y étoit désiré ! *Angériano vous oublie* , disoit la petite fille au triste Hiéronymo. — Non , répondoit le Napolitain ; je connois bien son cœur ; non , mon fils , ne nous oublie pas : nous le reverrons bientôt , & toujours lui , bon , sensible & fidèle.

A l'ombre d'un vieux pin qui s'élevoit

sur un rocher , & d'un lieu d'où l'œil plongeoit sur les champs de la Novalesse, le Piémontois , seul alors , contemploit les richesses de sa patrie , & les débris encore fumans des inutiles conquêtes des François. Il apperçoit un jeune homme plus agile que le faon lancé par les chasseurs d'Emmanuel , (*) franchir à sauts redoublés les plus âpres rochers : il arrive , se précipite dans ses bras , *Où est-il , où est-elle , s'écrie-t-il ?* — En mon petit hospice. — Il quitte le vieillard , & porté sur les ailes de la tendresse & de l'impatience , couvert de sueur , sans haleine , mourant de chaud , & le plus heureux des mortels , il se jette dans la demeure chérie ; *Hiéronymo , mon pere ! — Mon enfant , mon cher Angériano ! — C'est vous ?* — Je vous revois enfin.

A ce mouvement , à ces exclamations ;

(*) Philibert Emmanuel , alors Duc de Savoie. C'est ce Prince brillant qui , cinq ans auparavant , en 1557 , avoit vaincu , à la tête des Espagnols , les François auprès de Saint-Quentin , & qui depuis avoit épousé la savante & vertueuse Marguerite de Valois , Duchesse de Berry.

à ce trouble délicieux , Célie arrive pour l'augmenter encore ; mais l'alégresse du jeune homme ne s'exprime plus à sa vue , elle dispaçoit , & les transports ont cessé. Cet embarras subit est augmenté par l'embarras de Célie.

Quel tableau pour vous , Hiéronymo ! Il devine soudain la cause du changement étrange de son pupile , & son indulgence arrive au secours du tendre embarras. *Par quel événement votre oncle vous renvoie seul à pied ? Quelle route ! quoi ! pas un guide ?*

Qu'on est étourdi avec un bon cœur ! Angériano avoit forcé son mulet & celui de son compagnon dès le premier jour : cinq chevaux étoient morts de lassitude sous lui jusqu'à Turin , & ceux qui les avoient amenés aux pieds de la montagne étoient excédés. On n'en trouva plus , il falloit attendre. Angériano n'en avoit pas eu la force ; ayant laissé le Gentilhomme dans l'Abbaye , il avoit trouvé qu'il étoit plus simple de monter les Alpes à pied.

A ce récit , un sourire formé par l'amour même , vint se placer sur les lèvres de Célie. Le Piémontois arriva ; on en-

voya un guide au Gentilhomme du Cardinal : la Bonne trouva que le Seigneur Angériano étoit embelli & bien formé. La petite fille embrassa la Bonne ; Hiéronymo s'enferma avec son pupile.

Il lui trouva l'esprit bien formé ; en effet , par tous les détails qu'il lui fit des opérations du Cardinal , de son activité prodigieuse , de son éloquence , de son audace , de sa hauteur & de son ambition. *A peine* , lui dit-il , *les affaires de l'Europe entière pourroient suffire d'aliment à ce génie vaste , inquiet , entreprenant.*

Parlons maintenant de vous , ajoute Hiéronymo. Quel est votre goût ? quelle carrière prétendez-vous suivre ? — *J'ai refusé d'entrer dans celle de la Politique : elle m'auroit rendu malheureux. Le Cardinal me propose maintenant la gloire des armes. Il veut que j'aille en France pour m'attacher à celui dont vous m'assurez que je suis né. J'ai des lettres pour lui. — Et la gloire des armes vous séduit plus que la politique ? — Je ne sais , mais je l'essayerois volontiers sans vous , &..... sans cette maison encore qui m'est bien chère par le tendre intérêt qu'on vous y montre*

y montre. — Mon intérêt est le seul qui vous la rende chère ? Angériano rougit. Je vous entends , dit Hiéronymo ; Célie Mon enfant , écoutez-moi : il est arrivé pour vous ce tems qui marque la vie du sceau du bonheur ou des peines. Tandis que vous le pouvez encore , soumettez au calcul de la raison ce trouble naissant , avant qu'il s'établisse en maître dans votre ame. Ce n'est pas lorsque vous aurez donné empire sur vous à ce tyran impétueux que vous pourrez secouer son joug. L'amour heureux est le plus grand prix qu'un mortel puisse recevoir ici-bas. Pour gagner ce prix , il faut avoir combattu. Qu'avez-vous fait ? Homme , quels sont vos services rendus à l'humanité ? Vous n'avez pas encore choisi votre tâche. Allez en France , la Providence vous y appelle ; & quitte du moins envers la gloire , vous pourrez prétendre à l'amour. — *Vous me faites trembler. La timide espérance se glissoit dans mon cœur ; vous l'en bannissez.* — L'espérance nous trompe ; ceux qui s'y livrent , sont des insensés. — *Je sens qu'il est bien dur pourtant de me l'ôter.* — Examinons donc sur quelle base est établie votre espérance.

Juillet , second Vol. 1781. B

Elevés par deux malheureuses victimes de l'amour , votre mere & moi , vous avez pris d'abord de vous-même des impressions fâcheuses contre ce sentiment. Elles ne devoient pas durer ; enfans de l'ignorance , elles devoient disparaître avec elle. Elles ont disparu. Je vous menois à votre pere , seul arbitre de vos jours : l'hospitalité nous arrête ici. Vous y revenez après une course utile à votre avancement. La roue de la fortune tourne pour vous , & c'est en France que son mouvement vous porte , où mon amitié doit vous servir encore de guide. Une enfant contre laquelle vous vous prévenez d'abord , vient arrêter tout à-coup une destinée qui peut être glorieuse , & s'opposer à votre devoir , rendre inutile la protection du plus grand Cardinal dont la France s'enorgueillisse , étouffer votre génie.

Eh ! qui aimez-vous encore ? La connoissez-vous cette Célie ? Savez-vous seulement quelle est sa naissance ? Le Sage qui lui tient lieu de pere vous la donneroit-il ? Pourroit-il en disposer ? Jusqu'ici il m'a fait un mystere de son origine , de son histoire. Allez - vous , comme lui ,

comme moi, aimer aussi en aveugle, en insensé, sans espoir ? Est-ce mon malheur qui vous tente ? Êtes-vous sûr des sentimens de celle qui vous séduit ?

Mon enfant, arrêtez l'élan de vos desirs, & ne vous laissez pas si témérairement aller aux mouvemens de votre cœur ; que j'en sois du moins l'unique confident, que je sache jusqu'à vos foiblesses. Si je ne puis vous guérir, je veux m'attendrir avec vous. — *Je vous en prie & vous le promets.* — Cachez bien à Célie sa victoire. — *Dites-lui donc de ne pas me regarder.*

Cette charmante enfant trouvoit l'entretien particulier bien long ; elle se levoit, s'impatientoit, rompoit sa soie, se piquoit les doigts, & donnoit déjà quelques soupçons au vieux Piémontois.

On se réunit enfin ; Célie s'imagine qu'Angériano aura la politesse de venir s'asseoir auprès d'elle : elle étoit déjà grande aussi, ce n'étoit plus un enfant ; & le crystal du petit ruisseau qui serpentoit auprès de la maison, lui avoit dit plus de cent fois qu'elle étoit jolie ; mais ce n'étoit rien encore, si l'on n'entendoit cette vérité flatterse sortir de la bouche

d'Angériano. Hélas ! il n'auroit pas demandé mieux , mais il y avoit trop de monde ; Hiéronyme étoit là , il n'osoit : ne pouvant s'asseoir à ses côtés , il le desiroit : ne pouvant lui dire qu'il l'aimoit , il le pensoit. Malgré son trouble , il répondoit cependant à merveille à toutes les questions qu'on lui faisoit sur ses voyages. Le Gentilhomme du Cardinal arrive , nouvelles questions qui impatientent Célie : elle sort sans daigner regarder Angériano. Le soir elle ne voulut point descendre : elle avoit la migraine. Jamais sa Bonne ne lui avoit vu tant d'humeur.

On envoie dormir les deux voyageurs , dont l'un ne dort point ; les deux vieux Argus restent seuls ; ils se regardent & se comprennent. Quel parti prendre ? Ces enfans-là nous ressemblent , dit le Piémontois. — *Ne pourrions-nous pas leur épargner nos peines ?* ajoute le Napolitain. — Cela n'est point facile. Je fais votre secret , voici le mien : Célie est fille naturelle du Comte de Tende (*),

(1) Honorat de Savoie , Comte de Tende & de Sommerive , Maréchal & Amiral de France ,

que je n'ai jamais vu , & qui est en France , comme votre Duc de Guise. De plus , ajoute le Sage de la montagne , je connois bien ma Célie : si l'amour entre jamais dans son cœur , il y fera du ravage ; il n'y restera pas même , il montera à sa tête , & ce sera un volcan de plus. Vous autres gens civilisés , élevés & nourris dans les sociétés factices , vous connoissez peu l'explosion de ce sentiment , formé & mûri dans la solitude. Est-ce à Naples , est-ce *dans ce Paradis de l'Italie , habité par des diables* , que votre Angériano aura pu concevoir les impressions d'un amour digne de ma fille adoptive ? — Ne dites point , interrompt le Napolitain , de mal d'un pays qui donna le jour à Virgile , le plus grand Peintre du sentiment , comme le plus pur de

Gouverneur de Guyenne & de Provence , étoit fils naturel de René de Savoie & d'Anne de Lascaris. Mais la grande naissance de sa mere , fille des anciens Empereurs de Constantinople , effaça la flétrissure de sa naissance, C'étoit d'ailleurs un homme fort illustre de sa personne , dit M. de Thou. Il mourut en 1572.

tous les Poëtes de la terre. La Vertu, citoyenne du monde, est de tous les pays : le plus mauvais champ produit des plantes salutaires, & le meilleur pousse souvent des végétaux mortels. Quel Peuple plus décrié au monde que les Génois vos voisins ? Gênes est pourtant la Patrie des Doria & des Fiesques, dont les noms glorieux vivront à jamais dans la mémoire des hommes.

Laiſſons, reprit le Piémontois, les Napolitains & les Génois, & ne parlons que de ce qui nous intéreſſe. Je vous ai dit que l'amour pouvoit avoir des effets terribles dans l'ame de Célie. Son caractère, ſoit qu'il tienne à la liberté locale, à ſon inſtruction, ou bien à la nature, ſon caractère eſt fort, il eſt à elle. Je ſuis sûr qu'elle eſt capable de goûter & de prendre des partis violens. J'en ai déjà fait l'expérience : je l'ai menée quelquefois à Lunebourg. Au milieu de ſes compagnes, images de la nature détériorée, & ſemblables à ces animaux nés généraux qu'on abâtardit en les apprivoiſant, Célie étoit le chevreuil altier, impatient que nous voyons ſauter de roche en roche au-deſſus de nos abîmes.

Pour rendre heureuse une ame de cette trempe , comptez-vous assez sur Angériano ? Il part pour la France , pour la demeure ordinaire de la légèreté , de l'inconséquence. Croyez-vous qu'il puisse résister à ce torrent de délices ? Prononcez , & je me rends.

Rendez-vous, dit le Napolitain ; je vous réponds de mon Angériano. Et vous même , n'avez-vous pas déjà eu la preuve de la pureté de son ame , & de la fermeté de son caractère ? Ne l'avez-vous pas jugé à son retour de Trente ? Avait-il , dites-moi , le ton , les manières , la ridicule vanité d'un homme monté tout-à-coup aux honneurs inattendus ? En suis-je moins son pere ? Quel changement enfin avez-vous observé en lui ? Mon ami , l'homme de bien est inaltérable , comme la vertu. Le sort a mis dans nos mains deux ames intégres ; faisons leur bonheur , & du moins soyons heureux par elles. Dessaisissons-nous du double trésor que nous avons ; & quand ce grand sacrifice sera fait , nous nous consolerons à la maniere d'un grand Roi détrôné , en disant comme lui : *Je n'ai plus ce que j'ai donné.* — *O fatalité !* ajoute le Na-

politain , deux Amans malheureux remplissent le devoir de deux volages , indifférens pour des trésors qui nous auroient fait mourir de joie. — Nous serions devenus durs comme eux , dit le Piémontois : notre vertu vaut mieux que toute leur gloire. N'est-il pas encore doux de faire du bien aux ingrats ? Laissons-les comme ils laissent le vrai bonheur ; pensons à nos enfans , notre foiblesse commune. Je me rends donc. Qu'Angériano parte pour la France ; il a de l'honneur , il réussira chez une Nation qui est folle de ce grand mor. Le fils du Duc de Guise aura occasion de connoître le Comte de Tende : oui , ce projet est bon , & j'espère que notre union s'accomplira. — *Quel tems fixez-vous pour le départ ?* — Dans deux jours. — *Quelle séparation !* — C'est à nous d'en adoucir l'amertume. Il faut laisser nos pupiles ensemble ces deux jours tout entiers. Vous , vous n'irez point en France : c'est à moi de vous consoler ; vous resterez ici , & vous y ferez l'ôtage de ma Célie.

Les premiers rayons du jour donnoient l'éclat de la pourpre & des roses aux antiques neiges du Mont blanc , & les

oiseaux des Alpes balancés d'un aîle rapide , faisoient entendre mille cris divers autour de la chaumière. Hiéronymo , semblable au Nestor d'Homere , est déjà au chevet du lit de son pupile , tremblant & ravi tour-à-tour de le voir. — *Angériano , il faut partir , la gloire le veut , le devoir l'ordonne , & l'amitié souffrante vous en conjure : allez en France.* — Quel arrêt ! quoi ! sans voir Célie , sans lui parler , cruel ! — *Vous la verrez , vous lui parlerez , vous l'aimerez , & vous partirez.*

Le plaisir de voir Célie , de lui parler , est un baume qui enivre l'enfant , & suspend la douleur de la séparation. Il se leve , s'habille , se pare même , & cherche Célie. Elle étoit déjà sortie de la chaumière. Sous une grotte , ouvrage de la nature , & renfermée dans le bocage , au milieu des lis moins blancs que son teint , & d'une haie de chevrefeuille qui l'entouroit ; Célie , assise sur un banc de gazon , pensoit au trop insensible voyageur , que la grandeur sans doute avoit gâté , & qui dédaignoit trop fièrement une simple bergère des Alpes. Cet Angériano sans doute étoit bien difficile. Der-

nièrement elle avoit rencontré au bas de la montagne Monseigneur le Duc & Madame la Duchesse de Savoie, ses très-gracieux Souverains, & tous deux avoient loué sa figure, & trouvé qu'elle avoit tous les traits de la jeune Reine d'Ecosse, qui faisoit tourner tant de têtes en France. Que falloit-il donc pour plaire à ce fier Napolitain ? En faisant ces réflexions, si pénibles pour l'amour, & même pour l'amour-propre, elle se retourne : le jeune insensible étoit à ses pieds : elle veut fuir ; elle rencontre les yeux d'Angéria-no, & s'arrête.

Il lui dit : Je haïssois votre sexe, vous avez anéanti ma haine.

Elle répond : Je détestois les hommes ; je vous ai vu, & je crois que je les déteste encore. — *Pourquoi ?* — Mais vous-même, par quelle raison ? — *Hiéronymo étoit malheureux par les femmes.* — Celui qui guide mon enfance dans ces âpres montagnes étoit une triste victime de l'amour. — *N'est-ce pas une femme qui a causé ses peines ? Pourquoi étendre votre courroux sur les hommes ? Il en est de bons, de sensibles, de constants. Ah ! je sens bien que je ne mérite pas votre haine.*

Ces mots , & la tendresse avec laquelle ils furent prononcés , adoucirent la beauté rebelle.

Angériano continue : *Faites-moi grace de cette aversion cruelle , je pars demain. Demain , Célie , je vous verrai peut-être pour la dernière fois. Qu'il me seroit dur de vous faire mes adieux , chargé de votre haine ! — Vous partez ? Eh ! qui vous l'ordonne ? — Mon pere. — Le cruel ! — Qu'entends je ? quel intérêt soudain ? ...*

Célie rougit , s'apercevant que son cœur l'avoit trahie. — *Me laissez-vous ? — Ne partez point. — Pour être odieux à l'injuste Célie. — Je ne vous hais point : demeurez.*

Les deux vieillards arrivent. Non , vous ne vous laissez point , dit Hiéronymo : vous vous aimez. Mes enfans , il faut mériter votre amour. Célie , votre Amant est-il digne de vous ? Angeriano , osez - vous aspirer à cette jeune beauté avant d'avoir rien fait qui puisse la rendre fière d'être votre épouse ?

Le Piémontois ajoute : Fille illégitime d'un homme célèbre , épurez par la vertu la flétrissure de votre naissance. Fils du sauveur de Metz , réparez , à l'exemple

du grand Dunois , la foiblesse qui vous donna le jour.

Ces grands noms de vertu & de gloire , présentés comme des devoirs indispensables , étourdissent , exaltent les jeunes Amans. Ils seront unis : cette promesse soutient leur amour , & agrandit leur courage.

Ils se sépareront ; ils y consentent en pleurant : mais jusqu'à ce moment fatal ils ne se quittent point. L'heure arrive. La douleur s'exprime dans les grandes Villes ; plus vive & plus profonde , elle se concentre & se fait dans la solitude. Les grands objets qui environnent Angériano , ces vastes sommets de roches arides , qui frappent d'abord de tristesse , semblent devenir plus mornes , & resserrent son cœur : l'absolu silence des Alpes , ne lui offrant aucune distraction officieuse , ne fait qu'aggraver ses peines , & renforcer sa douleur. Les mules sont là ; le fouet du Gentilhomme annonce le départ , & le bruit en retentit dans les cavités des rochers. Hiéronymo embrasse son pupile. Le Piémontois lui montre Célie pâle , interdite , comme s'il lui eût dit : *Méritez-la.*

Angériano part , & alors seulement ses larmes commencent à couler : les vieillards eux-mêmes se reprochent le grand sacrifice qu'ils ont exigé ; & Célie reste trop convaincue qu'elle a perdu en effet la moitié de son cœur. La chaudière retentit de sanglots , & la Bonne soupire avec les autres.

Le triste voyageur trouve à Lyon un équipage que le brave Mandelot lui a préparé , au nom de M. de Guise. Il arrive au Château d'Amboise , où le jeune Charles IX tenoit sa Cour ; il se présente à son pere , qui soupire en reconnoissant la vivante image de son Hortensia. Il suit à Paris ce Prince , qui lui trouve un caractère & de l'esprit , au lieu des manières auxquelles on donne tant d'importance dans cette fameuse Ville , & que M. de Guise savoit apprécier. Il accompagne aux champs de Dreux ce grand homme , & se trouve à ses côtes , lorsque le Connétable pris , le Maréchal de Saint-André mort , & les Troupes royales terrassées par l'Amiral & par Condé , il se leve sur ses étriers , apperçoit l'Armée ennemie dans le désordre du succès , & s'écrie avec la confiance du génie :

Enfans , vive le Roi , la victoire est à nous. Le jeune Angériano tombe sur une troupe d'Allemands , fait voler la mort autour de lui , & mérite les éloges & les embrassemens de son pere , ainsi que l'estime des Capitaines.

Fier de ce premier succès qu'il rapporte à Célie , & brûlant de mériter encore plus son amour en suivant les traces de son pere , il s'avance avec lui jusqu'aux murs d'Orléans. Il y voit Poltrot de Méré , comblé des bienfaits de M. de Guise , mangeant à sa table , couchant dans sa tente ; il voit bientôt ce monstre assassiner son bienfaiteur , & Guise mourant , adressant ces paroles déchirantes à son meurtrier : *Que vous ai-je fait ?* — Il entend Poltrot lui répondre : Vous vouliez détruire ma Religion , elle m'a ordonné de vous tuer. — *La mienne veut que je vous pardonne* , avoit ajouté le grand Duc de Guise en expirant : vœu sublime que la douleur de la France & l'amitié du Roi rendirent inutiles.

Frappé comme d'un coup de foudre à ce spectacle horrible , sans appui , ayant perdu l'aiguillon de sa gloire , & le protecteur naturel de ses services , Angéria-

no, déjà cruellement tourmenté par l'absence, ne veut plus aider les François à s'entre-détruire.

La Duchesse de Guise désire de le voir: elle loue son zele & sa bravoure; elle essaie d'allumer dans son cœur l'amour de la vengeance en faveur d'un pere qui l'avouoit: *J'imiterai*, lui dit-elle, *Valentine de Milan, mon ayeule (*)*; à la mort de son époux, elle ne distingua plus Dunois de ses enfans. Suivez l'exemple de ce grand homme, & je vous adopte.

Touché de cette bonté extrême, Angériano se prosterne: *Madame*, lui dit-il, *tout mon sang est à vous: daignez seulement m'entendre. Dunois, né François, eut des ennemis naturels à combattre; ce fut contre les Anglois qu'on arma ses jeunes mains. La guerre que vous me proposez n'est qu'un assassinat public. Laissez-moi reporter en Italie la mémoire*

(*) Madame de Guise étoit petite-fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne. Louis XII étoit lui-même petit-fils de Valentine de Milan, & de cet infortuné Duc d'Orléans, assassiné dans la rue Barbette par le Duc de Bourgogne.

d'un héros qui m'appelloit son fils , & celle de vos bienfaits. La douce Anne d'Est ne fut point fâchée de ce refus. Elle consentit au projet du jeune guerrier ; seulement elle exigea de lui le détail de sa situation , de sa fortune , de ses espérances. Il la satisfit , & n'oublia ni son Mentor , ni le Piémontois , ni la divine Célie. A ce mot , aux soupirs qui l'accompagnerent , Je me doutois bien , ajouta-t-elle , qu'une puissance supérieure enchaînoit votre bravoure. Sans l'ivresse dont votre cœur est plein , à votre âge , avec tant de zèle & d'ambition , puisque vous êtes né d'un tel pere , nos guerres civiles auroient moins d'horreur à vos yeux. Eh ! quelle est celle qui vous a charmé ? — Une infortunée comme moi , dit-il , bien plus que moi , puisque jamais son pere n'a daigné lui sourire , puisqu'elle est loin d'exciter dans l'âme de l'épouse légitime , l'intérêt touchant que j'éprouve aujourd'hui. — Son pere ? — Le Comte de Tende. — Angériano , il suffit , j'acquitterai la dette de M. de Guise , & vous serez heureux. Allez vous rejoindre à tout ce qui vous est cher , tandis que livrée à mes mortelles douleurs , je

vais tristement poursuivre une inutile vengeance.

Angériano embrassa les genoux d'une si généreuse protectrice , qu'il eut la plus grande peine à quitter , même pour retourner à Célie.

Déjà la renommée avoit porté dans les Alpes la nouvelle de la victoire de Dreux , du siège d'Orléans , de l'assassinat de M. de Guise ; & les habitans de la petite chaumière étoient dans les plus vives alarmes. *Ma Bonne , je connois bien son courage , il aura été téméraire. — Non , il vous aime trop. — Pour se rendre digne de moi , il aura bravé la mort : c'est mon pere & son Hiéronymo qui lui ont tourné la tête.* Et la malheureuse fille pleuroit amèrement.

Voilà un Courrier qui s'arrête : est-ce Angériano ? Hélas ! non ; c'est un inconnu. Il remet une lettre au Piémontois , qui la lit en silence : tous ses mouvemens se tracent sur le visage , sont déjà dans le cœur de Célie ; elle saisit la lettre *Ce n'est pas son écriture Le Comte de Tende . . c'est mon pere . . & vous ,* s'écrie-t-elle d'une manière charmante , en embrassant le Solitaire ,

*ah ! vous aussi , toujours vous le ferez . . .
Que vois-je ? . . . Madame de Guise me
demande . . . pour Angériano . . . Le
Comte de Tende y consent . . . O mon
pere ! Hiéronymo ! ma Bonne ! ah ! quel
bonheur !*

Madame de Guise avoit sur-le-champ
envoyé Angériano à Marseille , où étoit
M. de Tende. Elle lui apprenoit la nais-
sance de ce jeune homme , & l'amour
qui déjà l'unissoit à Célie ; elle lui fai-
soit un sort , & demandoit pour lui la
belle solitaire. M. de Tende , flatté de
cette proposition , y avoit consenti , &
dépêché aussi-tôt le Courrier aux Alpes.
Il retint pour quelques mois Angériano :
retard fatal qui doit coûter bien des
larmes !

Il n'est rien de si injuste que l'amour
heureux. Tous les égards qui ne sont
point pour lui sont des outrages. Angé-
riano ne pouvoit-il pas se dispenser de
rester si long-tems à Marseille ? L'amour
même ne lui eût-il pas fourni une excuse
aux yeux de son beau-pere ?

Ce délai ne paroît qu'un prétexte , &
la fidélité en amour n'est pas un devoir
en France comme dans les Alpes. Du

moins Célie en est bien sûre ; elle a de l'humeur. La passion dénature son ame ; sa douceur n'est plus , elle devient cruelle , injuste ; elle va se rendre bien malheureuse. Impatientée , elle écrit , à l'insçu de ses argus , & c'est à son Amant. Arrêtez , Célie ; imprudente , qu'allez-vous faire ? Pourquoi déchirer un cœur qui vous adore ? Pourquoi déchirer le vôtre ?

Elle lui envoie ces mots terribles :
« Vous avez assez parcouru la France
» pour votre plaisir , daignez y rester
» maintenant pour le mien ; oubliez un
» coin des Alpes , où vous aviez un cœur
» qui vous aimoit autant qu'il vous dé-
» teste. Je renonce au vôtre , & l'aban-
» donne aux beautés de la France qui
» vous retiennent ».

O ! écoutez ! galans & doux citoyens de la Ville la plus policée du monde ! quoi qu'on vous ait préparés à cette catastrophe , vous blâmez cependant Célie encore. Vous ne savez donc pas que l'amour est aussi exigeant en effet dans les Alpes , qu'il est indulgent à Paris.

L'Auteur , qui avoit passé lui-même sa jeunesse dans les montagnes , justifie la rigueur de Célie par ces paroles re-

marquables : Nous autres Montagnards , dit-il , avec des vertus plus fortes , nous avons aussi des excès plus fâcheux , & notre énergie a de terribles inconvéniens : avec la pureté du crystal qu'on tire de nos roches , nos ames contractent quelquefois sa dureté ; notre amour-propre va jusqu'à l'entêtement & jusqu'à l'orgueil ; nous sommes constans & brutes ; à l'égal du marbre qu'on tire de nos carrières : une fois effarouchés , nous avons toutes les peines du monde à revenir au giron. Ne condamnez donc pas trop légèrement la brusque impatience de Célie , ou condamnez avec elle tous les Montagnards qui ressentent avec la même force ces grandes impressions locales. Cet Auteur , ainsi que le Piémontois , attribuoit beaucoup à l'influence du climat ; excès dans lequel est encore tombé depuis notre célèbre Président de Montesquieu.

Le Rédacteur de ce Roman , ayant moins d'intérêt à justifier notre héroïne , ajoutera seulement une chose que l'Auteur n'a pu dire : c'est que le monde moral a bien changé de face depuis 1570 ; les affections de l'ame se sont fort adou-

cies , & l'amour n'est plus gueres parmi nous cette passion violente , impétueuse , injuste , exclusive , qui éclatoit alors avec tant d'effervescence : c'est un tonnerre qui gronde bien moins dans nos plaines. Mais revenons.

Du faite du bonheur, Angériano tombe dans le désespoir : il n'ose parler de son désastre ni à M. de Tende, ni à Madame de Guise : il dévore son mal. Le tems qu'il devoit rester à Marseille étoit expiré. Comblé des bienfaits du pere de Célie , muni de son consentement , honoré de son estime , n'étant plus retenu en France , banni du seul lieu de la terre qui lui fût doux , où portera t-il ses pas ? L'amour les dirige en Piémont ; il traverse la Provence , le Dauphiné , voit les Alpes , & s'arrête. A la vue de ces montagnes : *Mon pere Hiéronymo , s'écrie-t-il , votre fils subit aussi votre destinée ; il lui manque votre sagesse pour en soutenir la dureté : Célie me rejette ; j'irai du moins gémir dans vos bras.*

Il prend l'habit d'un de ces respectables Religieux , fondés par le pieux Bernard de Menthon , & dont le devoir le plus cher est d'aller recueillir les mal-

heureux enterrés dans les neiges au tems des *avalanches* (*). Il choisit les sentiers les moins fréquentés, & seulement connus des Pâtres, quand ils font la guerre aux ours gris & aux animaux destructeurs ; il se glisse d'abîmes en abîmes, dans ces horreurs où regne un silence absolu, hormi les cris perçans des aigles, & la chute des torrens, au-dessus de ces excavations effrayantes de montagnes en décomposition, & moins tristes encore que son cœur. Il découvre dans l'enfoncement d'un vallon un peu de verdure, qui lui fait voir que la nature n'est pas encore morte dans tous ces déserts ; il descend par un ravin oblique & profond, arrive auprès de la verdure, qui n'est qu'un ramas d'herbes aquatiques couvrant une onde stagnante. Il remonte le ravin, grimpe sur une roche où un homme étoit étendu, épuisé de fatigue : *Qui es-tu*, lui dit-il, *toi qui oses pénétrer dans ces horribles lieux ? Effuyes-tu aussi les rigueurs d'une ingrate ?* — Je suis un mal-

(*) *Avalanche*, terme employé dans les Alpes pour exprimer la chute des neiges.

heureux en effet , répond cet homme : complice de Poltrot , & prévenu par lui , j'ai fui dès que notre grand ennemi fut tombé sous nos coups. — *Monstre exécrationnable* , s'écrie Angériano , *rends graces à mon désespoir , ainsi qu'à ce meuble inutile qui est en moi , & qu'on nomme vertu ; tu aurois déjà cessé de vivre.*

Il laisse là ce misérable , & continue de gravir. Le soleil alloit finir son cours ; l'ombre des sapins & des montagnes à pic se mêle bientôt aux ténèbres de la nuit , & l'Amant de Célie marche encore , sans ressentir ni lassitude , ni faim , ni besoin de repos. Il s'arrête enfin , & passe la nuit dans les pleurs.

Aux premiers rayons du jour , il découvre un Chalais. Il s'avance , & demande sur quelle terre il se trouve ; il s'étoit égaré : il s'oriente , & poursuit sa pénible course. Une ferme s'offre à ses yeux , il y sollicite l'hospitalité. Un ménage champêtre , image du bonheur , un vieillard , une jeune fille aussi , lui rappellent tout ce qu'il a perdu. On s'empresse autour du jeune Religieux : sa beauté , son air noble , sa tristesse sur tout , intéressent les bons Montagnards. Il reste

quelques jours dans cette demeure hospitalière, afin de retrouver sa route, & de revoir Hiéronimo; il n'osoit dire Célie. La solitude, charme & tourment des grandes peines, donne à son ame toute la jouissance de sa douleur. Il se promenoit dans ces champs déserts, en gémissant sur sa déplorable aventure, & en se rappelant son bonheur qui avoit échappé comme un songe. Dans ce tems d'une trop courte ivresse, loin de Célie, il avoit charmé les ennuis de l'absence, en la chantant encore avec la mesure & dans la langue de Tibulle. En visitant son porte-feuille, à l'ombre d'une yeuse antique, il y retrouva des vers qu'il avoit faits pour l'ingrate, & les déchira (*).

(*) Plusieurs de ces vers d'Angériano ont été conservés, & se trouvent sous son nom dans le Recueil intitulé : *Delicia Poëtarum Italarum*, pag. 192 & suivantes. Voici la traduction d'une de ces pièces, dont l'idée est bien extraordinaire :

« Un jour Célie devant son miroir dispoisoit
» sa brillante chevelure, lorsque tout-à coup

Il se leve précipitamment, marche à l'aventure, sans perdre de vue la ferme; il apperçoit à mi côte une autre habitation humaine. Un Sculpteur de Gênes, mille fois trahi par ses semblables, s'étoit ravi à leurs yeux; il avoit voulu s'enter-

» son miroir parle, & lui adresse ces mots :
» Pourquoi me fixez-vous avec des regards si
» animés ? Avez-vous oublié le sort de ce bel
» enfant, à qui l'onde limpide qui lui renvoyoit
» son image fut si fatale ?

» Si votre cruauté vous met à l'abri des dangers de l'amour, du moins ayez pitié de moi ;
» sauvez-moi de la vivacité de vos yeux, ou
» ou brisez-moi en éclats, car je ne résiste plus
» à tous les traits que vous me lancez. Insensible par ma nature, vos charmes cruels me
» donnent des sens : vous m'inspirez une flamme
» brûlante, qui me pèse sur ce que les hommes
» appellent leur cœur.

» Laissez-moi ; aussi-bien je ne rends plus
» fidèlement vos traits ; & si vous voulez voir
» votre image telle qu'elle est, ne consultez plus
» que le cœur d'Angériano : c'est votre miroir le
» plus fidèle ».

rer dans ce séjour, qui semble fait pour les malheureux. Il dispoſoit alors un bloc de marbre , incertain ſ'il en feroit un Dieu , ou ſ'il auroit encore la foibleſſe de n'en faire qu'un homme. *Ami*, s'écrie Angériano, *daignes un instant me conſacrer ton cizeau.* — Volontiers : je lis dans vos yeux , malgré l'habit qui vous couvre , & qui n'eſt pas le vôtre , que mon bloc ne deviendra qu'une femme. Eſt-elle belle au moins ? Quel ſont ſes traits ? indiquez-les moi , pour que je donne au marbre ſa reſſemblance. — *Représente-toi*, répond Angériano, *un dragon dans le moment qu'il dévore un malheureux : celle pour qui j'implore ton art eſt un ſerpent au venin fatal ; c'eſt l'onde furieuſe de la mer en courroux , ſur laquelle les aquilons déploient toute leur rage : ce ſont tous les fléaux enſemble , l'orage , la tempête , la foudre , Célie eſt plus barbare encore.* — Calmez-vous , eſt-elle belle , vous diſ-je ? A-t-elle l'air d'une Déeſſe ? — *Si elle eſt belle ! ouvre-moi le cœur avec ton cizeau ; elle eſt plus belle là que toutes les Déeſſes enſemble : je le vois bien , tu ne travailles que pour le Ciel , & tu crois le laiſſer pour la terre , en faiſant*

le portrait que je te demande. Cependant dans le Ciel , qui te fournit des modeles , tu n'as rien vu de si beau que le monstre que j'adore ()*.

Ainsi l'amour égardoit de plus en plus le malheureux Angériano ; & son imagination s'élevoit déjà à cette énergie trop prononcée qui mene au délire. Quelle main bienfaisante mettra le premier appareil sur sa blessure ?

Il s'échappe de l'atelier du sculpteur , & retourne tristement à la ferme. Le bon vieillard le voit revenir ; d'un pas débile & chancelant , il va à sa rencontre. — *Jeune homme , vous souffrez ?* — Je meurs. — *De quel mal ?* — Du plus cruel qui puisse affliger la terre. — *Vous n'êtes donc point Religieux ?* — Non. — *Vous n'êtes plus aimé ?* — Je suis haï. — *Etes vous coupable ?* — Non. — *Rendez donc grace au ciel , déposez vos peines dans mon sein.*

Angériano se laisse attendrir ; il raconte

(*) C'est encore la traduction d'autres vers latins d'Angériano , page 190 du même Recueil.

son malheur ; nomme Célie , Hiéronymo , le lieu qu'ils habitent , n'oubliant ni M. de Guise , ni M. de Tende , ni le reste.

Jeune homme , lui dit le vieillard , vous êtes bien né , & le chagrin déjà flétrissoit votre ame : le plus grand des malheurs , c'est d'avoir perdu le courage. Rappelez le vôtre , mon Fils , & subissez avec patience la portion de peines qui vous est destinée. On ne mérite pas d'être heureux , quand on n'a pas épuré sa vertu dans le creuset de l'infortune, Calmez-vous , & au lieu d'enflammer vos maux , en les promenant dans ces antres d'horreur , venez les dissiper avec des hôtes qui vous aiment.

Par les impressions persuasives du vieillard , les emportemens d'Angériano tomberent ; & bientôt il ne fut plus que mélancolique.

Dans la chaumière du Mont-Cénis ; la nature avoit eu la même marche. L'emportement qui avoit dicté la lettre fatale , n'étoit plus. Le repentir avoit suivi ; l'amour au désespoir s'accusoit d'un excès de rigueur. Qu'est devenu Angériano ? Il n'est plus à Marseille ;

inutilement on l'avoit cherché dans Paris. *Ah ! mon Pere , c'est moi qui ai fait mon malheur ! vertueux Hiéronymo , je vous ai privé de votre pupile ! ma bonne , je suis un monstre d'ingratitude !*

Et la malheureuse enfant pleuroit & s'arrachoit les cheveux.

Il reviendra, disoit le Napolitain : je connois bien mon Angériano , il fait combien je l'aime ; il est sensible & reconnoissant , il ne me laissera pas mourir de chagrin ; & son cœur le ramenera bientôt dans mes bras.

Vous avez fait une faute , ajoutoit le Piémontois à Célie , & vous en faites une plus grande : la moins pardonnable de toutes , est celle du désespoir.

Heureux les jeunes amans , dont au moins une sagesse étrangere peut contenir la fougue ! quand on a été foible (& quel mortel ne l'est pas !), si la raison d'un ami n'est pas la divinité propice qui nous relève , qui peut arrêter notre chute ? Mais hélas ! cette raison des deux sages étoit bien insuffisante encore pour Célie. Angériano pouvoit se consoler ; il étoit innocent ; mais elle ! la mémoire de son injustice & de sa cruauté la déchire & la tue : on

peut tout oublier , hormis l'offense mortelle qu'on a faite à ce qu'on aime.

Hélas ! dans la vie le bien - n'est souvent distingué du mal que par une ligne dont la démarcation est imperceptible à nos foibles regards. Célie se croyoit à mille lieues d'Angériano ; elle n'en étoit séparée que par un revers de montagne.

L'infortuné endormoit ses peines au sein de l'hospitalité. Il avoit même déjà la force de chercher des consolations dans la langue des Dieux , à laquelle il avoit renoncé. Enfoncé dans un réduit silencieux , il chantoit quelquefois ces paroles , dont le sujet étoit l'éternel aliment de ses pensées :

Charmes secrets des maux les plus pressans ,
Aimable solitude ,
Console un peu la douleur que je sens :
Zéphirs , ruisseaux , coulez plus lentement ,
Et ne pouvant finir ma triste inquiétude ,
Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.

Un jour il apperçoit une jeune fille égarée avec une femme du moyen âge , descendre un côteau , d'une marche incertaine & d'un air éperdu. Son cœur

palpite , il s'avance. Déjà les deux femmes cachées par un rocher , & prenant une autre route , ont disparu à ses yeux ; il tourne autour du rocher , & ne voit rien.

Il entend le son d'une voix plaintive , dont les accens connus descendent dans son cœur , & réveillent des sentimens pénibles & doux. Il prête une oreille plus attentive. La voix prononçoit ces mots : *Cessez , ma bonne , de me consoler : je ne suis qu'une ingrate , j'ai trahi le plus pur amour : laissez-moi , je veux mourir.* — Vous vivrez , si vous voulez que je vive , s'écrie Angériano , sans rien voir encore.

Auprès d'un torrent , prête à s'y précipiter , malgré les cris & la désolation de la bonne , Célie s'offre aux yeux de son amant. A cette voix enchanteresse , elle s'arrête , immobile , pentelante , dans cette crise violente & indéfinissable qui sépare le désastre des délices , la vie de la mort. Sous une mandille de bure , & un froc de religieux , elle distingue des traits , elle apperçoit des yeux , des mouvemens *C'est lui.* Elle tombe anéantie ; Angériano est à ses pieds. La

bonne charmée , désespérée , embrasse l'amant fidele , & secourt Célie.

Quel aspect , quel habillement , dit la malheureuse ! Quoi , vous osez porter des chaînes étrangères ! — C'est que je n'osois plus porter les vôtres , ; ne me l'aviez-vous pas défendu ? — *Tu as pu faire des vœux que je n'avois pas ! fais-tu que je te disputerois au Ciel ? Je t'ai offensé : j'ai des droits sur toi. Mais quel habit ? celui de l'humanité , celui que les novateurs eux-mêmes reverent dans les neiges éternelles du Gemmi (*) ! O bienfaiteur du monde , nouveau collègue associé à ces hommes généreux qui dans les lavanges sacrifient leur vie pour sauver celle de leurs freres , tu n'es donc plus à moi ! — Toujours. — Rejettez donc cet habit. — Je n'ai jamais eu le droit de le porter , je ne l'ai pris que par désespoir. — Angérianos , vous n'êtes point Religieux , aucun vœu ne vous engage ? — Aucun. — Ma bonne ! ma bonne ! O pudeur ! vertu sacrée , vertu des Anges : si les Anges étoient amoureux , ils révéreroient tou-*

(*) Montagne du Canton de Berne.

jours votre empire jusques dans le désordre des sens.

Célie se détache des bras de sa bonne , pour voler dans ceux d'Angériano ; personne , excepté un mortel corrompu , ne peut être choqué de ce mouvement que le sentiment commande. Eh ! le vrai sentiment n'est il pas la vertu ? Angériano ivre de bonheur , pressé par le sein de la tendresse , de la tendresse elle-même , le rejette & s'éloigne ; après ce premier mouvement irrésistible , il réfléchit. Célie prête à se précipiter sous ses yeux , absorbe sa pensée : la volupté n'est plus , le malheur évité l'accable. Qu'on me dise à présent si la folie n'est pas notre état naturel. Voilà un homme qui peut être heureux & qui refuse de l'être : au lieu de jouir , il rejette sa pensée en arrière , il dit : Tu m'aimois , Célie , je vivois & tu voulois périr. Plus je t'adore , plus je te hais d'avoir eu cette horrible idée. Vois , cruelle , de quoi tu voulois me priver. Le Ciel maintenant est jaloux de mon sort , & tu me l'enviois.

Célie , sans répondre , le regarde : avec quels yeux ! comme elle lit dans ceux d'Angériano ! elle les trouve tou-

jours les mêmes , elle y voit clairement qu'on lui a été bien fidele , même en France.

Pendant ce silence que le sentiment seul peut apprécier , la bonne qui n'y entendoit rien , s'écrie : Eh ! mon Dieu , ne verrai-je jamais que des philosophes que je n'entends point , ou des amans sublimes qui s'affligent lorsqu'ils devroient se réjouir.

Cette naïveté fit sourire Célie , d'un sourire qui replongea Angériano dans l'ivresse. L'amour avoit causé le mal , l'amour le répare. Célie retrouve la vie dans les yeux d'Angériano.

Il conduit son trésor à la bonne ferme : son bonheur , celui de Célie , en est un pour le vertueux vieillard.

Eh ! mon Pere Hiéronymo , & le vôtre , où sont - ils ? où sont - ils ? Ah ! Célie , courons : nous sommes heureux , & ils ne sont pas ici !

Venez , dit la bonne , je reconnoîtrai la route , & avant que le soleil tombe , vous les verrez , mes chers Enfans !

Angériano embrasse le sensible fermier. Célie lui rend grace , elle remercie d'une manière touchante les généreux hôtes de son amant.

On part : le trajet étoit long , qu'il parut court aux deux jeunes cœurs ! La bonne ne peut plus marcher , elle tombe de lassitude. Angériano la porte , & Célie pendant ce tems essuie la sueur du front d'Angériano.

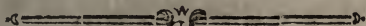
Quel spectacle ! dit le Piémontois. *Qu'est-il donc arrivé à notre gouvernante ? Quel mortel officieux !*—Les deux vieillards avancent , & de loin, mon Fils , s'écrie Hiéronymo..... *Mon Pere* , ajoute Angériano , *c'est Célie qui ne me hait plus.*

D'un air respectueux & tremblant , Angériano s'approche du Piémontois , en déposant la bonne à ses pieds. — Cœur vertueux par tous les genres de vertus , dit le vieillard , laisse ton respect , j'aime mieux ta tendresse. Vois si je la mérite. Il prend la main de Célie , & la met dans la sienne : *Elle est à toi* , dit-il ; *rends-nous tous heureux : tu le dois , tu le peux* , & ton cœur répond au mien.

L'heureux couple fut uni. Les vieillards aggrandirent leur possession pour leurs enfans. Ils joignirent l'élégance à la propreté , sans cesser d'être simples. Leur domaine s'étendit jusqu'à la ferme

du vertueux hôte d'Angériano qui devint leur ami. Ils engagèrent le Sculpteur lui-même à renoncer à la solitude , & lui prouverent que tous les hommes n'étoient point méchans. L'âge d'or reparut dans le plus âpre climat du monde : heureuse simplicité , qu'on bannit maintenant de la terre , conserve encore un asyle , objet digne d'envie, même aux yeux de la grandeur dédaigneuse & du luxe insolent !

Nous avons dit qu'Angériano nous a laissé beaucoup de vers latins ; ils sont pleins de pensées & d'images : mais qu'ils sont loin de la galanterie de nos jours ! & qu'il seroit difficile de les rendre supportables dans notre langue , & sur-tout dans notre poésie , à moins d'en adoucir l'expression ! ce qui ôteroit beaucoup de leur mérite. Nous hazardons cependant une imitation d'un Dialogue de ce Poète. *Voy. pag. 196 des Délices des Poètes Italiens. Le même morceau a été traduit en prose dans les Recherches qui précèdent le second Volume de la Traduction des Poésies de Michel de l'Hôpital , page VIII.*



*Dialogue entre Angériano & Fabrice, sur
la Beauté & sur la Sagesse.*

F A B R I C E.

Q'EST-CE que la Beauté ?

A N G É R I A N O.

C'est un éclat vainqueur,
Un charme qui pénètre, & nous porte à l'ivresse.

F A B R I C E.

De la Beauté nommez encor la sœur.

A N G É R I A N O.

Cette sœur immortelle est la douce Sagesse ;
Elle épure nos cœurs, l'autre éblouit nos yeux.

F A B R I C E.

Quelle est la plus aimable & la plus séduisante ?

A N G É R I A N O.

Hélas ! c'est la Beauté ; fatal présent des Dieux ,
Irrésistible aimant , lumière décevante

Qui nous égare , & qui nous rend heureux.

F A B R I C E.

Insensés que nous sommes ,
On délaisse la sœur pour voler sur ses pas !

Quel est donc ce travers des hommes ?

A N G È R I A N O.

La Sageſſe tranquille eſt pour nous ſans appas ;
 Le mouvement nous plaît , & la Beauté le donne :
 La timide Pudeur éteint ſouvent l'amour ;
 Les Graces , en danſant , obtiennent la couronne ;

La funeſte Beauté , dans l'immortelle Cour ,
 Va même déſarmer Jupiter ſur ſon trône :
 Maîtreſſe de nos yeux , elle plonge en nos cœurs.

.
 , ...

Ami , pour nous ſéduire il faut être frivole ;
 La ſuperbe Beauté , météore charmant ,
 Par l'organe des yeux ſ'emparant de notre ame ,
 Y répand le plaifir avec le ſentiment ;
 C'eſt un volcan qui brûle à l'inſtant qu'il ſ'enflamme.

Que ſervit à Minerve , à la Reine des Cieux ,
 Cet éclat impoſant qui fait baiſſer les yeux ?
 Que devint leur ſageſſe & leur grandeur ſuprême
 Auprès des charmes de Cypris ?

L'orgueil de la vertu , celui du diadème

Ont-ils donc mérité le prix ?

Et dans Athènes même ,

Laïs en découvrant les trésors de son sein ,
 N'a-t-elle pas de l'Archonte incertain ,
 Malgré Thémis , incliné la balance ,
 Et d'Hypéride encor surmonté l'éloquence ?
 La hautaine Gorgone , en marbres gémissans ,
 Changeoit les malheureux qui soupiroient pour
 elle :

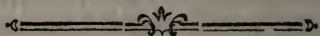
Les Syrenes jadis , par leurs sons ravissans ,
 Ont trop prouvé l'empire d'une belle.

Subissons notre sort : mortels , soumettons-nous ,
Célie ! à mon amour quand tu serois rebelle ,
 Crois en mon cœur ; ou sensible ou cruelle ,
 Exerce ton empire , il me semblera doux ,
 Je brûlerai d'une flamme éternelle.

Ceux qui , sans faire attention aux tems ,
 aux lieux , rejettent tout ce qui n'est pas dans
 la tournure actuelle , dédaigneront ces vers.
 Nous n'y attachons d'autre prix , que celui d'a-
 voir voulu rendre un modele, bon ou mauvais.
 C'est le revers d'une tapisserie de Flandre , que
 nous n'avons pas cru devoir embellir aux dépens
 de son côté avantageux.

Nous pouvons ajouter que ceux de nos Lec-
 teurs qui ne connoissent point le Recueil que

nous annonçons , y trouveroient une foule de pensées , d'images , & d'heureuses hardiesses poétiques , devenues fort rares aujourd'hui. Qu'ils nous permettent encore d'en tirer un petit dialogue : afin de le dénaturer moins , nous ne le rapporterons qu'en prose. Il est de *Pomponé Gauric* , frere du fameux Astrologue de ce nom.



Dialogue entre le Poëte Gauric & une Statue.

G A U R I C ,

DE quel Artiste es-tu l'ouvrage ?

L A S T A T U E .

De Lyssippe.

G A U R I C .

Qui es-tu ?

L A S T A T U E .

Le tems.

G A U R I C .

Quel est ton emploi ?

L A S T A T U E .

Je détruis.

G A U R I C.

Que signifie cette attitude en l'air ?

L A S T A T U E.

Je suis pressé.

G A U R I C.

Pourquoi ?

L A S T A T U E.

C'est moi qui donne le mouvement général
au monde.

G A U R I C.

Que fais-tu de cette faux tranchante à la
main ?

L A S T A T U E.

Je moissonne les hommes & leurs ouvrages.

G A U R I C.

Pourquoi ces cheveux rejetés sur ton front ?

L A S T A T U E.

Je ne veux pas qu'on me saisisse par devant.

G A U R I C.

Ta tête est chauve par derrière.

L A S T A T U E.

Le destin ne veut point encore qu'on me
retienne par-là.

Sous ces traits de caractère (*), l'Artiste de Sicyone m'a placé dans ce vestibule pour être le Précepteur du monde. Le Sage en me voyant, admirera le génie de Lyfippe. Grand Jupiter, quel aiguillon je devrois donner aux paresseux !

(*) Lyfippe, premier Sculpteur en marbre : il vivoit l'an du monde 3464.



TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

RELATION HISTORIQUE
ET GALANTE*De l'Invasion de l'Espagne par les Maures.*

Deux vol. à la Haye, 1649.

DE tous les Romans historiques, celui-ci a, plus que tous les autres, le mérite rare d'être fondé purement sur l'Histoire. A quelques épisodes près, qui ne sont jamais assez intéressans pour nuire à l'action, tout y est vrai : c'est, à proprement parler, un Extrait de tout ce que les meilleurs Historiens Espagnols ont écrit sur cette révolution terrible d'Espagne, qui fit passer, en moins de trois ans, le Sceptre des Goths dans les mains des Maures. Les sources dans lesquelles le Romancier a puisé, sont, Don Rodrigue Ximénès, Archevêque de Toledé,

Ministre fameux, qui, avec son Cordon, menoit toute l'Espagne; les Mémoires de Jean-Baptiste Perez, ceux de Garcia, de Louisa, de Rafis, & de Don Diego de Castilla.

Nous ne connoissons point le Traducteur François; mais le style nous engage à croire que c'est l'ouvrage de Juvenel, Auteur du Roman de Don Pélage, imprimé en 1648.



UNE bataille venoit de rendre Roderic maître des deux Espagnes. Le parti du Roi Vitizza entièrement détruit, le dernier rejeton du sang royal (Pélage) emmené jeune encore dans les Asturies, assuroient à l'usurpateur une couronne tranquille. Le Comte Julien, Prince de Tingi, avoit conseillé & conduit la conspiration, & continuoit d'être dans les bonnes grâces du nouveau Roi. Il l'engagea à rappeler de l'exil, Opas, Archevêque de Toledé, un des parens de Vitizza Julien n'étoit pas moins ambitieux que Roderic, & s'il avoit placé un étranger sur le trône d'Espagne, c'étoit pour accoutumer la nation à voir sans peine de semblables usurpations : tous ses projets

n'avoient pour but que le trône. Il avoit déjà demandé des secours aux Mautes , qui , cette fois , se bornerent à de stériles promesses. Ses espérances étant loin d'être réalisées , il avoit affecté de prendre le plus grand intérêt à Roderic , qui lui avoit remis le gouvernement & l'administration générale du Royaume. Roderic avoit eu assez de valeur pendant un jour de bataille , pour faire passer dans l'ame des soldats , cette ardeur martiale avant-coureuse des succès : mais la valeur d'un jour ne suffit pas pour justifier une suite de foiblesses , & un nombre effrayant de vices. Roderic pensoit sans doute , comme ont pensé bien des Rois , que la couronne dispense d'avoir ces qualités qui en rendent dignes. Il ne montra sur le trône que de la mollesse , un goût insurmontable pour les voluptés , un esprit de violence contre ce sexe né si doux , né pour nos plaisirs , & qui n'a pour se défendre que cette force qui naît de ses charmes , qui naît de notre illusion , & du respect inséparable de l'amour. Les hommes se demandoient publiquement avons-nous un Roi ? Les femmes crioient miséricorde & vengeance contre le tyran ;

Il est si doux de plaindre & de protéger la beauté ! Ce devoir sacré qui oblige le fort de voler à la défense du foible , devient un plaisir bien senti , bien pur , quand il nous fait courir au secours de la beauté. Roderic compta bientôt dans le nombre de ses sujets dont l'ame étoit un peu sensible , autant d'ennemis implacables , & de conspirateurs furieux. Jamais une plus belle cause n'avoit excité des révolutions dans tous les Empires du monde. L'amour de la liberté , la haine , l'intérêt , avoient renversé bien de puissans Royaumes & de Républiques formidables ; mais l'amour qui a tant d'empire sur les ames , & delà sur tous nos mouvemens , l'amour , tranquille & jusques-là borné à faire répandre des larmes , ou à verser par les mains de la jalousie un sang adoré , n'avoit point encore touché au levier des Etats , pour les ébranler & les renverser. L'occasion sourit à l'amour. Le mari trembloit pour sa femme, l'amant n'osoit s'éloigner d'une maîtresse chérie. La timide beauté n'osoit presque se regarder au miroir , dans la crainte d'y voir plus de charmes qu'il n'en falloit pour devenir la proie du

tyran. On avoit rejeté l'innocente parure des cheveux , qui fait si bien valoir les graces d'un joli visage , ces graces si attirantes ; des voiles noirs retomboient depuis le sommet de la tête jusques sur la ceinture. On ne pouvoit plus remarquer ni la beauté des traits , ni celle d'une taille fine. Que de biens perdus pour l'amour ! quelle contrainte ! toutes les portes étoient fermées , & il étoit bien difficile de les faire ouvrir. Il étoit bien vrai que l'amour soulevoit quelquefois un des coins du voile ; quelquefois il étoit introduit en silence dans des salons mystérieux : mais ces momens revenoient si peu souvent ; d'ailleurs combien ils étoient empoisonnés ! Il sembloit que l'ombre du tyran , semblable à celle de Ninus , traçât sur le mur la menace , ou l'arrêt de mort. Les tête - à - têtes se métamorphosoient en assemblées de conjurés , & à la place de ces sermens si doux qui sont prononcés , les yeux baignés de larmes de joie , & scellés par des regards si tendres , les murs retentissoient des sermens furieux de mille conjurations. L'amante disoit : Que feriez-vous si le tyran osoit vouloir . . . Ce ne seroit pas

assez de mille morts , disoit l'amant : ailleurs c'étoit un époux qui racontoit à des amis l'histoire de sa honte , & qui demandoit vengeance.

Tant de projets ne pouvoient être long-tems contenus dans une sourde fermentation. L'explosion devoit être terrible , & le fut. Rien n'étoit sacré pour Roderic , rien ne pouvoit mettre un frein à ses impétueux désirs. Le Comte Julien , son favori , Maire du Palais , & presque Roi sous son nom , qu'il devoit aimer , ou tout au moins redouter à cause de la puissance qu'il lui avoit donnée , à cause de son ambition , & de son génie remuant & vindicatif , avoit une fille. La belle Cava en arrivant à la Cour ne pouvoit manquer de toucher le cœur de Roderic. Elle étoit déjà prévenue d'une tendre passion pour le Prince Ebba , un des enfans de Vitizza , Roi détrôné. Ebba avoit toutes les qualités qui peuvent rendre aimable. Il étoit infortuné , Cava étoit sensible , & rien ne rapproche plus deux ames tendres que la sensibilité & le malheur. Ebba étoit dans le même tems poursuivi par la Reine. Cette Reine qui avoit aimé Roderic , & toujours trahie ,
&

& toujours abandonnée, n'éprouvoit malheureusement que trop impérieusement, non-seulement le besoin d'aimer, mais celui d'être aimée. Ebba, malheureux comme elle, beau & tendre comme elle, d'un sang égal au sien, Ebba étoit le consolateur charmant qu'Izilone croyoit avoir trouvé. Ebba n'étoit que touché des malheurs de la Reine; elle auroit voulu qu'il les lui fît oublier. Cependant il se souvenoit qu'il étoit Prince, que l'usurpateur étoit sur le trône; & par les conseils de son oncle, Opas, l'Archevêque de Toledé, il ménageoit la Reine, assuré qu'il pourroit tirer un jour de grands avantages de son mécontentement contre le Roi, & tramoit avec son oncle une conspiration. La conduite de ce grand dessein l'écartoit nécessairement de la belle Cava; mais l'amour, ce sentiment aussi indépendant qu'impérieux, se plie difficilement aux circonstances, & rarement on lui voit permettre de s'enfoncer dans les détours ténébreux de l'ambition & de la politique; il veut régner, & pour y parvenir, il souffre à peine un peu de dissimulation; & s'il est extrême, il est jaloux. La belle Cava voyoit plus rare-

ment le Prince Ebba ; elle le rencontroit plus souvent chez la Reine. Ne parloit-on que politique à une Reine tendre & belle ? La jalousie répondroit non ; & c'étoit la réponse que se faisoit la Princesse Cava. Le dépit prit la place de la tendresse ; mais qu'est-ce qu'un dépit ? Ce n'est qu'une feinte qui se décele au premier regard. La douleur ne fut pas plus puissante ; le silence ne produisoit pas la moindre impression. Ah ! puisqu'il ne veut pas me deviner , dit-elle , il me lira ; & alors plus de prétexte pour le justifier.

« Pourroit-on bien vous demander ,
» Prince , si ces affaires d'Etat que vous
» prenez tant de soin de ménager au-
» près de la Reine , finiront bientôt ;
» car je ne veux point vous cacher que
» tous ces entretiens particuliers que vous
» avez avec elle , me lassent , & que je
» suis rebutée de faire le personnage que
» je fais. Le vôtre ne vaut gueres mieux ;
» car enfin , ou vous me trompez , ou
» vous trompez la Reine ; & l'un &
» l'autre seroient indignes d'un homme
» de votre naissance : mais il faudra à la
» fin prendre un parti , & nous désabuser

» l'une ou l'autre : ce fera à vous de choisir. Comme la Couronne a lieu de vous tenter , que vous êtes né pour la porter , & qu'on vous fait apparemment espérer de la placer sur votre tête , il est à croire que vous pencherez de ce côté-là. Pour moi , je n'ai rien de semblable à vous offrir ; & quand je le pourrois , ce ne seroit pas par un crime que je voudrois mériter votre cœur : je n'ai su que vous aimer , & c'est tout ; je ne l'ai même fait qu'après avoir dû croire que vous m'aimiez. Si je me suis abusée , il y a encore du remède ; car je sens bien que mon amour n'est pas arrivé jusqu'à ce point , que je ne puisse cesser de vous aimer , sur-tout si je puis une fois être persuadée de votre infidélité , comme j'ai commencé d'en avoir le soupçon. Il seroit d'un honnête & généreux Cavalier de m'aider vous-même à me désabuser en m'apprenant la vérité. J'en userai si bien , que vous n'aurez pas sujet de vous repentir de votre générosité. J'ai de la gloire , & mon propre intérêt m'oblige à ne faire aucun éclat là-dessus. Je me suis con-

» trainte autant que j'ai pu , pour ne pas
» vous laisser voir tout le trouble & tous
» les chagrins que votre nouvelle con-
» duite m'a donnés ; mais vous ne vous
» en êtes que trop apperçu , & vous
» l'avez dissimulé. Je vous avouerai bien
» que c'est cette dissimulation qui m'a
» le plus blessée : mais pourquoi vous
» faire tant de peine , & à moi aussi ?
» Deux mots nous tireront d'embarras
» l'un & l'autre. Je vous donne vingt-
» quatre heures pour me les dire , ou
» je me les dirai assez moi-même pour
» vous ».

Cette lettre étoit désolante ; la Princesse l'avoit écrite avec douleur : l'empreinte de ses ennuis s'y remarquoit à chaque ligne ; & c'est moi , s'écrioit le Prince , c'est moi qui fais verser des larmes à celle à qui j'ai juré depuis long-tems de procurer un trône ; un trône ! ce seroit peu , si je n'y plaçois à ses côtés le bonheur. Des obstacles invincibles le retenoient ; il écrivit :

« Vous ne sauriez , ma belle Prin-
» cesse , m'aimer comme vous dites , &
» n'avoir pas meilleure opinion de mon
» cœur que vous n'en avez. Si vous vous

» connoissiez, ou si vous vous rendiez
» un peu plus de justice, vous verriez
» que quand on a jetté les yeux sur vous ,
» on n'en a plus pour personne. Mon
» choix est fait ; & je ne fais tenir en
» amour qu'à un seul objet. Quand je
» cesserai de vous aimer, il faut comp-
» ter que je cesserai de vivre ; car l'un
» ne m'est pas plus naturel que l'autre.
» Le trône tout seul me tente peu , &
» je préférerais toujours votre cœur à
» mille couronnes. Vous n'avez là-des-
» sus qu'à me mettre à l'épreuve , &
» dire à votre tour deux mots , & vous
» verrez si je ne fais pas tout abandon-
» ner pour vous plaire. Je n'ai de l'am-
» bition que pour l'amour de vous ; ou
» plutôt vous faites toute mon ambi-
» tion ; & si je cherche quelque'autre
» chose que vous , c'est pour me rendre
» plus digne de vous. Voilà mes deux
» mots , mon aimable Cousine ; il n'y
» en eut jamais de plus sinceres , ni de
» plus véritables , comme il n'y eut
» jamais d'Amant plus fidele , ni plus
» passionné que votre Cousin ».

Cette réponse , si tendre qu'elle fût ,
n'auroit pas rassuré entièrement la Prin-

cesse. Un entretien calma ses inquiétudes, & assoupit pendant quelques momens sa jalousie toujours renaissante. Le Prince Ebba avoit dans le même tems un rôle pénible à soutenir. S'il est difficile de rassurer une Amante à qui on a prouvé cent fois qu'elle étoit aimée, il est bien plus difficile encore de tromper celle à qui rien ne l'a prouvé encore. Le Prince Ebba avoit, malgré sa dissimulation, un air de contrainte auprès de la Reine. Il parloit; mais des pensées cherchées, mais une attitude étudiée, mais des regards forcés, ont-ils ce ton persuasif de l'épanchement? Ah! parler avant de sentir, est-ce la même chose que de sentir avant de parler? Et l'organe de la parole arrive-t-il aussi doucement dans les cœurs? Ah! qu'il y a loin d'un Amant à celui qui feint de la tendresse! La Reine avoit des yeux; mais lit-on bien à travers le bandeau de l'amour? Loin du Prince, tout lui disoit qu'elle n'étoit pas aimée: devant lui, cette gêne, cet apprêt n'étoient que l'expression timide d'un sentiment qui n'osoit se découvrir. Elle fut la première (car c'est toujours au plus tendre à faire l'aveu), à commencer un entretien si

important. — Vous aimez, Prince, lui dit-elle; & sans doute que vous avez peur qu'on ne s'en apperçoive, & que cela ne nuise à vos desseins : mais avec moi ce n'est pas la même chose. Vous savez que vous n'avez pas à vous contraindre, que vous me pouvez tout dire, & que quand ce seroit moi que vous aimeriez, je vous le pardonnerois. Je crois bien que si l'on venoit à le savoir, les conséquences en seroient dangereuses pour vous, mais elles ne le seroient guères moins pour moi : nous sommes assez malheureux l'un & l'autre; mais ne vous en inquiétez pas, & mettez seulement toute votre application à me plaire.

La politique dicta au jeune Prince sa réponse. Il jura un amour inviolable à la Reine, & dans le fond de son cœur, il prononçoit un serment sacré d'être toujours attaché à la belle Cava. La Reine commença à être plus indulgente à l'égard du Roi : il lui étoit devenu indifférent; & ses infidélités lui paroissoient entièrement étrangères. Elle se monroit dans toutes les fêtes, & se paroît avec le plus de recherche possible.

Le Roi n'avoit point oublié la Prin-

celle Cava; mais les résistances qu'il entrevoyoit l'avoient éloigné d'elle. Un instant fatal décida du sort de Roderic & de celui de l'Espagne. Il étoit entré dans une tour du Palais, qu'on appelloit du *trésor*, où étoient les pierreries de la Couronne, dont il vouloit se parer, pour paroître avec plus d'éclat à une cérémonie qu'on préparoit : il avoit seul la clef de cette tour; & on la regardoit comme un quartier inhabité, parce qu'on n'y voyoit jamais personne, & que le Roi ne s'avisoit gueres d'y aller. Les fenêtres du cabinet où étoient ces pierreries donnoient sur l'appartement de la belle Cava. Soit la chaleur du jour, soit toute autre cause, elle étoit couchée sur un lit de repos, dans une négligence entière de sa personne : le Roi s'étant mis à la fenêtre, vit des charmes qui, dans le moment, jetterent la plus violente passion dans son cœur; il eût voulu pouvoir rester toujours dans ce cabinet, il n'en sortit qu'à la nuit, & se rendit à l'appartement de la Reine. C'étoit une nouveauté, & d'autant plus remarquable, qu'il témoigna à la Reine des égards infinis. Il se borna à jetter de tems en

tems quelques regards sur la Princesse. La fête , qui devoit se donner dans un bois , à une lieue de Toledé , fut tout d'un coup transférée dans l'appartement de la Reine. La Reine & toute la Cour ne s'y méprirent pas long-tems. Le Roi, peu propre à se contraindre , fit bientôt connoître par ses démarches , que c'étoit à la Princesse de Tingi que son cœur en vouloit.

Les deux Amans ne furent pas les derniers à s'en appercevoir & à en être alarmés. Le Prince Ebba s'abandonna à tous les mouvemens de la jalousie. Il étoit dans une situation bien digne de pitié. La Reine , qu'il étoit obligé de voir tous les jours par intérêt , lui faisoit des confidences empoisonnées des progrès de l'amour du Roi pour la belle Cava : c'étoient autant de coups de poignard , & il devoit en dissimuler les blessures. C'étoit un raffinement de vengeance ; car la Reine s'étoit apperçue que le Prince aimoit la Princesse , & paroissoit ignorer cette liaison , afin de pouvoir le désespérer , en lui parlant sans cesse des sentimens du Roi. On abandonne une maîtresse d'un rang ordinaire , on écarte un

rival d'une classe égale à soi ; mais d'un côté c'étoit une Reine , de l'autre c'étoit le Roi. Mille liens enchaînoient son bras , mille raisons aigriſſoient son défefpoir. Si la jaloufie étoit capable de raifonnement , il eût été bientôt raffuré. Le Roi n'étoit pas moins digne de pitié que lui ; il avoit à combattre des mépris , il étoit fans eſpoir de les vaincre ; il cherchoit , avec des yeux avides , son rival au milieu de la Cour ; car il s'étoit imaginé qu'on ne lui réſiſtoit que parce que ce cœur s'étoit déjà donné Une perfidie eût bientôt fait connoître au Roi ce rival préféré : une femme-de-chambre lui remit ce billet , qu'elle avoit ſouſtrait à la Princeſſe. Le billet étoit du Prince Ebba.

« Je meurs , écrivoit-il , & meurs de défefpoir , ma chere Couſine ; je ne ſaurois plus réſiſter aux transports de rage que me donne la paſſion que le Roi a pour vous. La ſimple penſée qu'il eſt ſeul avec vous , qu'il vous voit , qu'il vous parle , qu'il peut tout , & qu'il ne ſe refuſe rien de ce qu'il peut , jette mon triſte cœur dans les plus terribles alarmes. Pardon , mon aimable Princeſſe , ſi je ne

vous rends pas en cela toute la justice que vous méritez ; il n'est pas naturel de vous aimer au point que je fais , & de conserver encore quelque raison dans un état aussi violent que celui où je me trouve. Je dois être persuadé , & je le suis aussi , que vous m'aimez , & que vous n'en aimeriez pas aussi facilement un autre ; mais cet autre est un Roi , & qu'est-ce que la Couronne ne fait point excuser ? J'extravague ; mais il n'y a qu'une voie pour me rendre la raison : vous la suivrez , si vous m'aimez assez pour avoir pitié de moi. Trouvez quelque moyen que je puisse vous voir & vous entretenir un moment , car il y va de ma vie ; il n'y en eut jamais de plus affreuse que celle que je mene , ni d'Amant plus malheureux , si vous n'y remédiez. J'attends demain de vos nouvelles , & je languirai tous les momens après cela. Adieu ».

S'il est cruel de connoître un rival , c'est du moins une consolation de le savoir malheureux. Ce qui rassuroit le Roi , c'est qu'il étoit le maître , & qu'il ne dépendoit que de lui d'éloigner le Prince Ebba. La même main qui lui avoit remis la lettre du Prince , vint lui apporter la réponse de la Princesse.

« D'où vient, Prince, écrivoit-elle, que vous soupçonnez mon cœur d'une foiblesse telle que celle qui a causé vos alarmes ? Est-ce parce qu'il a été capable de vous aimer, que vous croyez qu'il l'est d'en aimer un autre, & que vous ne faites point de différence entre l'amour & la trahison ? J'en fais bien faire, moi, entre un Prince qui mérite toute mon estime, & un Roi qui n'est digne que de mon horreur, par les persécutions dont il m'accable nuit & jour ; mais reconnoissez mieux le prix de cette différence, en prenant de meilleurs sentimens de mon cœur, si vous ne voulez passer pour le plus ingrat de tous les hommes. Je fais aimer, Prince, & je souhaite seulement que vous ne m'ayez pas donné l'exemple de ce que vous craignez de moi ; mais quand votre lâcheté auroit été jusques-là, ce ne seroit pas de cette manière que je voudrois me venger de vous : ce seroit bien quelque égalité, mais j'y perdrois trop ; & sachant ce que je me dois, il n'est pas à craindre que j'y manque. Mettez donc votre esprit en repos. Je suis malheureuse d'être exposée aux indignes importunités d'un Prince qui se

prévaut de ce qu'il est ; mais mon courage est toujours le même , & je saurai mourir plutôt que de céder à sa tyrannie. Cependant, comme il est de la prudence de n'attendre pas les dernières extrémités , & que celles de cette nature ne peuvent que déshonorer une fille de mon rang , je suis résolue de les prévenir , & de m'exposer plutôt à tout autre malheur qu'à celui-là. J'ai fait mon devoir auprès du Comte mon pere ; je lui ai représenté le triste & cruel état où me réduisoit cette passion du Roi : je l'en ai vu frémir , & sentir aussi-bien que moi la nécessité qu'il y avoit de m'éloigner de la Cour ; mais , soit la crainte qu'il a de déplaire au Roi , soit qu'il veuille me laisser prendre conseil de ma seule vertu , je ne lui vois rien résoudre là-dessus , & je ne puis plus attendre ; il faut mettre fin à une persécution aussi honteuse pour moi , que celle que je suis obligée d'essuyer tous les jours de ce Prince , & me dérober à ses infâmes poursuites : mais il faut pour cela un entretien avec vous ; l'amie vous dira où nous pourrons l'avoir ce soir. Vous n'aurez qu'à vous y rendre, & nous verrons ensemble

ce que l'honneur & l'amour nous conseilleront de faire. Adieu ».

Le Roi fut cruellement blessé de la lecture de cette lettre, où il ne trouvoit rien qui ne l'accablât de honte & de douleur. Qu'est-ce que j'ai fait, disoit-il, à cette cruelle Princesse, pour me traiter avec tant d'injustice ? Je l'aime, il est vrai, & je le lui ai dit ; voilà mon crime. Mais quelle Dame dans tout le reste du monde tiendroit à injure d'être aimée de moi ? Je ne lui ai rien laissé deviner qui ne fût dans le dernier respect ; je n'ai rien exigé d'elle qui ne pût lui être permis, sans sortir des bornes d'une sévère bienfaisance ; & enfin, j'ai même oublié pour elle que j'étois Roi ; & voilà ce qu'elle appelle une tyrannie, une persécution honteuse pour elle !

Roderic demanda à la femme de-chambre de la Princesse, s'il n'y avoit pas moyen de le placer à portée d'entendre l'entretien des deux Amans. Il y avoit dans sa chambre une garde-robe à secret des habits, où l'on avoit pratiqué une petite cellule invisible : c'étoit là qu'elle promit au Roi de le cacher, & elle courut remettre la lettre au Prince. Ce fut

dans le cabinet qui communiquoit à l'appartement de la Reine , que la femme-de-chambre le fit entrer , pour s'acquitter de sa commission. La Reine le vit sortir tête-à-tête avec elle , & crut qu'il filoit une amourette subalterne. La curiosité la menant plus loin qu'elle n'auroit dû , elle se fit conduire , travestie en Cavalier , dans l'appartement de la femme-de-chambre de la Princesse , qui étoit le lieu du rendez-vous. Elle ne fut pas plutôt arrivée , qu'au lieu d'entendre la femme-de-chambre , ce fut le Prince & la Princesse qu'elle entendit : ce n'étoient que soupirs & expressions rendres : Ce n'est pas se voir , disoient-ils , que se voir en public. Fut-il jamais , disoit le Prince , un homme plus malheureux que moi ? Qu'on m'ôte tout , & si l'on veut jusqu'à la vie , mais qu'on me laisse votre cœur. — Et qui vous l'ôte ce cœur , Prince ? ou plutôt qu'est ce qui est capable de vous l'ôter ? Suis-je changée à votre égard ? — Non , chere Cousine ; mais cela peut-il durer toujours de même ? Que ne peut point la persévérance d'un Prince qui est le maître de tout ? Eh ! qu'est-ce que la vie d'un malheureux Amant tou-

jours dans les alarmes ? — Ces alarmes , Seigneur , me font peu d'honneur , & c'est bien mal reconnoître le prix de ma fidélité que d'en douter. Si je ne vous rendois pas plus de justice , il y a long-tems que la vôtre me devoit être suspecte ; car enfin vous êtes aimé par une Reine fort aimable , & auprès de laquelle vous avez plus d'un prétexte pour excuser votre perfidie. Elle peut favoriser vos desseins ; & la politique semble même vous engager par des loix indispensables à ne pas négliger une si belle conquête. Cependant sur vos sermens & sur votre parole je me suis rassurée. — Mais enfin , que ferons-nous , ma chere Cousine ? Ne mettrons-nous point fin à tous nos maux ? Nous le pouvons , & nous y avons un égal intérêt. Si votre honneur vous est cher , comme je fais qu'il vous l'est , & si vous aimez ma vie , nous nous éloignerons d'un lieu si fatal pour nous. Vous connoissez mes sentimens ; vous savez qu'il n'y en eut jamais de plus respectueux , ni de plus religieux : ma foi vous est toute engagée. — Je vois , dit la Princesse , que mon destin le veut , & que si je tarde plus long-tems , je serois exposée à de grands malheurs.

Elle s'abandonne entièrement au Prince, & il fut convenu que, suivie d'une seule femme-de-chambre, & toutes deux habillées en homme, elles sortiroient par la grande porte du Palais qui restoit ouverte toute la nuit, & où elles trouveroient quatre Cavaliers qui les attendroient, & qui auroient, à quelques pas delà, des chevaux tout prêts pour elles & pour eux; & ils se séparèrent dans l'espérance de se retrouver le lendemain en lieu de sûreté.

Quel dépit! quelle honte pour la Reine, qui avoit tout entendu! Peu de tems après, elle distingua la voix du Roi, qui, de son côté, s'étoit tenu caché pour entendre: C'est trop, disoit-il, c'est trop pousser un homme de mon rang; ma patience ne doit pas aller jusqu'à souffrir tant de mépris & tant d'indignités: je ferai bien voir que je suis maître de les en faire repentir. Ma femme & ma maîtresse! joué par toutes les deux! je serai vengé. Il sortit. La Reine le suivit de près, le cœur navré de douleur, & tremblante pour ses jours. Elle passa le reste de la nuit à former mille projets; enfin, elle se détermina à la fuite: c'étoit le

plus sûr. Elle prit le parti de se jeter dans les bras du Prince Ebba, & de le prévenir que le Roi étoit instruit de tout.

Le Prince avoit été prévenu, & le billet suivant l'avoit forcé de s'éloigner avec précipitation. « Prince, lui écrivoit-on, votre dessein est éventé; le Roi est informé de tout; il y a ordre de veiller sur vous, de vous suivre, de vous arrêter; il y va de votre vie. Profitez de cet avis ». La Princesse avoit été également prévenue; & elle se tint renfermée dans son appartement.

Le Roi avoit donné ordre de l'enlever, si elle prenoit la fuite, avoit envoyé chez le Prince Ebba, qu'on ne trouva point, & fit arrêter la Reine. Roderic, commençant à craindre la présence du Comte Julien, pere de la Princesse, l'avoit éloigné de la Cour, sous le prétexte honorable de le préférer à vingt autres, pour aller négocier avec les Maures un traité de paix. Le Comte Julien avoit dissimulé son ressentiment: il étoit parti avec un air de satisfaction; mais il couvoit des projets cruels, & se proposoit de venger d'avance l'affront que le Roi réservait à sa fille. Arrivé à Maroc, il

demanda à Maza Abensai , qui étoit alors Gouverneur du Calife, des audiences secrètes , dans lesquelles il représenta la tyrannie & la mollesse de Roderic ; il grossit le nombre des mécontents ; enfin il lui fit part de ses moyens & de ses ressources pour faciliter & soutenir une descente en Espagne ; il lui dit qu'il étoit le maître du passage d'Afrique en Europe , par le moyen de sa Principauté de Tingi, où il étoit absolu , & par tout le pays ; il ajouta qu'avec un secours médiocre que les Maures lui pourroient fournir, il espéroit de chasser Roderic d'Espagne, & de rendre la Couronne tributaire du Calife.

Maza applaudit au projet du Comte ; & pour l'y animer davantage , il lui dit que si l'on venoit à bout d'une telle entreprise , ce ne seroit que sur lui qu'on jetteroit les yeux pour l'élever sur le trône. Il l'assura que le secours seroit tel & formé de si bonnes troupes , qu'il auroit lieu d'en être content. Le Comte eut son audience publique du Divan, renouvela le Traité entre les Maures & les Goths ; & avant de partir , reçut de nouvelles assurances de favoriser son des-

sein secret. Il revenoit satisfait & enivré des plus brillantes espérances. Sa joie fut empoisonnée par les nouvelles qu'il apprit en chemin.

Roderic ne s'étoit pas plutôt vu délivré du Comte, qu'il n'avoit plus mis de bornes à ses desirs. Il ne sortoit plus de l'appartement de la Princesse. Jamais plus de fêtes à la Cour, jamais plus de magnificence, jamais plus d'amour. Mais vainement avoit-il osé se promettre au delà de tout ce qu'il pouvoit, jusqu'à répudier la Reine. La Princesse étoit insensible à toutes les offres, & l'assuroit qu'elle préféreroit plutôt la mort à sa défaite. La rage & le désespoir s'étant emparés du cœur du Roi, il voulut satisfaire sa passion effrénée, à quelque prix que ce fût. Il gagna une femme-de-chambre qui lui promit tout. La Princesse la faisoit depuis quelque tems coucher avec elle : elle trouva le moyen, une nuit que sa maîtresse dormoit, de céder sa place au Roi. Nous ne pousserons pas plus loin les détails. La Princesse déshonorée, écrivit à son pere, & demanda vengeance. Le Comte à ces nouvelles crut être assez justifié de tous les attentats qu'il alloit

commettre sur l'autorité du Roi. Il regarda ce crime comme une voie que la fortune lui ouvroit pour parvenir au trône ; mais il ne jugea pas qu'il fût encore tems d'éclater. Il arriva à la Cour ; & comme il étoit maître de son visage , il parut devant le Roi avec un air satisfait. Le Roi fut content de la maniere avec laquelle il s'étoit présenté devant lui , après l'injure qu'il avoit faite à sa fille ; il l'accabla d'honneurs & de caresses , lui fit don d'une très-belle terre. Le Comte continua d'user de dissimulation , & se fit écrire , quelque tems après , une lettre par un de ses Lieutenans de la Principauté de Tingi , par laquelle on lui apprenoit que la Comtesse son épouse se trouvoit en danger de mort , & qu'elle souhaitoit l'embrasser avec sa fille avant de mourir. Roderic , trompé par ces apparences de bonne foi , permit au Comte ce voyage , & fit des présens magnifiques à sa fille. Le Comte avoit déjà pris ses mesures ; il avoit donné un rendez vous aux principaux Chefs de son parti pour se trouver sur son passage. Il les rencontra sur une montagne peu éloignée de Consuégra , qui depuis fut appelée *Caldé*.

rino, c'est-à-dire, *Montagne de trahison*, parce que ce fut là où se tint la conférence des rebelles qui résolurent de trahir le pays, & de le livrer aux Maures. Le Prince Ebba se trouva au rendez-vous ; Il y vit la Princesse, & rien ne fut aussi touchant & aussi douloureux l'un pour l'autre que cette entrevue. Après ce qui lui étoit arrivé elle n'osoit plus se croire digne de lui ; & plus le Prince s'efforçoit de la consoler par l'assurance de son estime & de sa tendresse, plus elle se sentoît touchée de cet excès de bonté & de constance. Le Prince ne manqua pas de lui promettre de laver de sa propre main, dans le sang du tyran, le violent & cruel outrage qu'elle en avoit reçu, ou d'y périr lui-même. Toutes les résolutions ayant été prises, les Confédérés se séparèrent : le Comte poursuivit son chemin pour Ceuta, & vint s'embarquer à Malaga. Le Prince Ebba étoit demeuré en Espagne. Le Comte ne perdit point de remis : arrivé à Ceuta, il ordonna ses équipages, hâta sa marche vers Maroc : on l'attendoit. La Princesse & lui trouverent des logemens dignes de les recevoir. Maza & Tarif son Lieutenant assu-

rèrent le Comte que tout ce qu'il y avoit de Troupes dans les deux Mauritanies marcheroit pour une cause aussi juste.

Le vieux Maza rendit sa visite au Comte, vit la belle Cava, & en fut enchanté. Cette visite contribua au succès des demandes du Comte auprès du Divan; mais Maza, en engageant le Divan à traiter favorablement le Comte, étoit d'avis de différer le départ des Troupes; il craignoit que le Comte ne lui enlevât trop tôt la vue de la Princesse. Le Comte fut averti de cette fausseté par Tarif, Lieutenant de Maza. La générosité n'étoit point le motif de Tarif; l'amour faisoit tout: il avoit vu la Princesse, & l'avoit aimée. Tarif étoit borgne, mais il avoit des qualités capables de faire pardonner ce défaut naturel; il étoit très-galant, généreux. Maza étoit avare & soupçonneux. Il fit dire au Comte que toutes les difficultés seroient applanies, s'il consentoit que la Princesse lui fût remise en ôtage. Le Comte frémit & recula d'horreur à cette proposition; il ne l'avoit pas délivrée des mains d'un furieux, pour la remettre dans celles d'un Maure. Tarif vint relever son courage.

Le Divan ne voulut d'abord accorder au Comte qu'un secours de cinq cens hommes , avec lesquels il repassa la mer emmenant la Princesse avec lui : Requile Lieutenant dans la Principauté de Tingi, avoit levé deux mille hommes qui attendoient le Comte à sa descente ; avec ce foible secours ce Seigneur vint aborder à une lieue de Cadix , où il avoit donné rendez-vous au Prince Ebba , & à tous ceux de son parti. Les mécontents accouroient de toutes les Provinces ; & à la revue de son armée , le Comte la trouva huit jours après forte de cinq mille hommes , tant Maures que Chrétiens , avec lesquels il courut toute la côte d'Andalousie jusqu'en Portugal , sans trouver la moindre résistance , pillant , brûlant , saccageant ; il portoit le fer & la flamme par-tout. L'Andalousie épouvantée , grossit son armée de trente mille hommes , & cette terreur panique faisoit désertir des villes fortifiées. Pendant deux mois que durèrent ces courses , le pillage fut considérable. Les Maures ne pouvoient traîner leur butin. Ils repassèrent en Afrique aussi glorieux que des Conquistadors qui seroient revenus d'une grande conquête. Le Divan
reçut

reçut le Comte avec des distinctions particulières , & lui accorda douze mille hommes sous les ordres de Tarif.

Qu'avoit fait Roderic pendant l'irruption du Comte ? L'effroi public lui avoit appris les premières nouvelles de cette entreprise , il avoit donné des ordres pour lever une armée ; mais ayant été instruit que les forces étoient trop médiocres , il s'étoit borné à commander qu'on veillât un peu mieux sur les côtes du Royaume.

La nouvelle de la seconde descente du Comte avec un secours de douze mille hommes , le tira de sa mollesse , & il leva trente mille hommes , qu'il confia à Dom Sanche , guerrier brave , mais peu habile dans l'art de la guerre ; l'armée de Tarif , étoit débarquée à Ceura , & se préparoit à passer en Espagne aussi-tôt que les vaisseaux de transport seroient arrivés. Tarif passoit ses journées à faire sa cour à la Princesse & à sa mère ; il vouloit plaire , & imaginoit des fêtes. Le spectacle d'un tournoi lui paroissoit propre à amuser agréablement les loisirs des Dames. Il choisit l'élite des Officiers Maures de son armée. Le tournoi devoit occuper une grande place au dessous du château ;

les Princesses étoient sur un grand balcon orné & tapissé. Les Maures parurent en fort bon ordre : ils composoient deux quadrilles , Tarif étoit à la première ; jamais cavalier n'eut la mine plus fière ni plus relevée sous les armes. Rien de plus riche que sa parure ; c'étoient des pierrieres par-tout , tant sur son cheval que sur sa personne : les Arabes ou les Maures ont passé de tout tems pour les meilleurs & les plus habiles Ecuyers qu'il y eût dans le monde. On n'étoit point entièrement novice à cet exercice en Espagne ; mais on ne s'y est exercé fréquemment que depuis les Maures. Tarif fit des merveilles à ce tournoi ; il remporta presque tous les prix ; mais le seul qu'il ambitionnoit , & qui auroit pu le flatter, c'eût été le cœur de la Princesse , & elle n'étoit remplie que du souvenir du Prince Ebba. Tous les vaisseaux étant disposés pour la descente , il fut obligé de s'éloigner de la Princesse , qui se trouva heureuse d'être débarrassée de ses assiduités. Avant son départ , il voulut être honoré par elle du titre de son Chevalier.

On alla faire une descente auprès de la montagne qu'on appelloit *Calpe* ; &

le premier exploit de guerre par où l'on commença , ce fut le siège d'Héraclée , au pied de laquelle elle étoit bâtie , & qui dès ce jour-là fut appelée *Gibraltar*, du nom de *Gebas* , qui en Arabe signifie Montagne , & de celui du Général Tarif. Gibraltar se rendit. Nous ne suivrons point la marche de l'armée , ceci est du ressort de l'Histoire , & nous nous hâtons de rapprocher le Roman. Dom Sanche fut défait & son armée faite prisonniere ou taillée en pieces. Après ce premier exploit, Tarif couvert de gloire s'empressa de retourner à Ceuta , où il vouloit échanger aux pieds de la Princesse tant de lauriers pour une rose de l'amour. La belle Cava qui ne voyoit dans Tarif que les qualités d'un bon Général (& celles-là se font rarement aimer des femmes) , ne lui tenoit point compte de son empressement ; c'étoient des hommages perdus , un encens offert sans cesse & toujours repoussé. L'impatient Tarif n'eut pas même le bonheur de la saluer. Le prétexte d'une maladie affranchit la Princesse de cette contrainte. Il repassa à Maroc , jouir de son triomphe , & obtint du Divan un nouveau secours de

seize mille hommes , qui , grossi dans sa route par des pelotons de troupes libres , s'accrut jusqu'au nombre de vingt-deux mille.

Roderic tiré de sa léthargie ne dormoit plus. L'alarme & la consternation étoient générale en Espagne ; il se mit en devoir de défendre sa couronne , & de se rendre désormais plus digne de la porter. Le courage ne lui manquoit pas : il étoit né brave ; & quand il vouloit faire usage de la prudence dont il étoit capable , il se tiroit d'embarras. Ses ordres avoient été portés dans toutes les Provinces , & tous les sujets étoient invités à prendre les armes pour repousser des barbares qui n'épargnoient ni les femmes , ni les enfans , & venoient donner des fers à la Patrie. On voyoit venir en foule au rendez-vous toutes sortes de gens , tant de cavalerie que d'infanterie ; la plupart même y venoient sans armes , & n'en avoient eu de leur vie entre leurs mains , mais la bonne volonté y suppléoit. L'armée royale se trouva forte de de cent mille hommes. Il n'y eut même pas des armes pour tout le monde ; on y employa tout ce qui pouvoit en tenir

lieu. L'armée s'étoit mise en marche. Le Roi avec un équipage magnifique & pompeux , marchoit à la tête sur un char de triomphe , ayant à ses côtés le brave Pélage , qu'il avoit nommé son premier Lieutenant. Les Dames , que le Roi avoit trop aimées , le vinrent accompagner jusqu'à la plaine de Calatrava , où ce Prince campa trois jours pour l'amour d'elles. Ce n'étoit pas ainsi que les Maures marchaient , ce n'est pas ainsi que s'avance une armée guerrière. Le luxe des Villes , transporté dans les camps , est un avant-coureur d'une défaite. Les soldats ne doivent traîner avec eux que les machines de guerre , & , comme les soldats de César , boire dans le creux de la main , en traversant le Rubicon. Les soldats & les Officiers de l'armée royale étoient aux genoux de leurs maîtresses à faire des sermens de s'aimer toujours , pendant que les soldats de Tarif ne quittoient point les armes , & que les Officiers pour entretenir leur ardeur guerrière , composoient des quadrilles & jouôient ensemble. Les Maures s'étoient parés avec magnificence ; les Goths , moins riches , avoient moins d'éclat. Le Prince Ebba

qui devoit jôûter contre Tarif , n'avoit reçu de la fortune que le nom & la naissance , il n'auroit pas pu briller par la parure à ces jeux ; mais sa cousine lui prêtoit ses pierreries , dont elle avoit une grande quantité & des plus belles. Il fallut quelques jours pour les mettre en usage , & elle n'y oublia rien. L'habillement du Prince parut un des plus riches & le plus galant. Tarif remporta le premier prix , celui de la jôûte , parce qu'il étoit un des plus vigoureux ; c'étoit un riche bracelet de diamans , qu'il présenta à la Princesse. Le Prince Ebba remporta le second prix , celui du javelot. Ces fêtes furent interrompues par les nouvelles qu'on apprit des approches de l'armée royale qui avoit déjà traversé l'Andalousie. Tarif qui ne les avoit permises que pour plaire à la Princesse , & qui se livrant tout entier à l'amour , sembloit oublier le soin de sa gloire , donne des ordres pour se tenir prêt à marcher : mais avant son départ , il voulut avoir une explication avec la Princesse , qu'il n'avoit point encore entretenue en particulier. La Princesse étoit bien éloignée de lui en fournir l'occasion. Il crut devoir

s'adresser au Prince Ebba , comme proche parent de la Princesse : il le pria le plus adroitement qu'il put. Le Prince ne s'étoit point attendu à cette prière , & il ne put dissimuler le chagrin qu'il en ressentait ; Tarif s'en aperçut , & l'attribua à une délicatesse de parent , sur une affaire d'amour , sur-tout en faveur d'un Maure. Il lui protesta que ses intentions étoient pleines de respect , & qu'elles n'alloient qu'à la seule gloire d'adorer cette Princesse , & d'en être avoué.

Le Prince voulut éloigner cette entrevue , sous le prétexte d'un refus inévitable de la part de sa cousine , dont il connoissoit le caractère & l'indifférence. Si vous jugez , lui avoit dit Tarif , qu'elle fasse des difficultés , il ne faut pas le lui demander , mais il faut la surprendre. Choisissez vous-même l'heure où elle pourra être seule ; je vous accompagnerai & entrerais un moment après vous. Le Prince ne put refuser cette commission qui le gênoit horriblement : on devoit ménager le Général de l'armée. La Princesse après avoir entendu Ebba , consentit à rece-

voir Tarif par les mêmes raisons de ménagement , à condition qu'il resteroit témoin de l'entretien. Tarif ayant été averti, entra dans l'appartement de la Princesse, qui , à son approche , feignit de vouloir se retirer ; le Prince la retint. Je ne viens point ici , Madame , lui dit le Général avec un ton de voix un peu affoibli par l'émotion qu'il éprouvoit , pour vous chasser. — Je ne suis point accoutumée , Seigneur , lui répondit la Princesse , à voir d'autres gens en particulier que mes parens , ce n'est pas du moins l'usage de ce pays : & j'ai cru que c'étoit mon Pere que vous cherchiez ? — Non , c'est vous-même , belle Princesse , que je cherche ; mais ce n'est pas pour vous rien apprendre qui puisse vous être désagréable ; puisqu'il ne sautoit rien sortir de ma bouche qui ne soit pour vous plein de respect ; je viens seulement vous dire , que je n'ai jamais été dans aucun combat avec plus de joie & d'ardeur que je vais faire , dans celui que nous allons avoir. Il s'agit de vous venger , & votre ennemi mortel est à la tête de l'armée que je vais combattre ; le sort des armes n'est pas entre nos mains , & je pourrois per-

dre la bataille & la vie ; mais il faut que tout cela m'arrive , avant que je ne vous porte la tête de cet infame ravisseur , & qu'une telle trahison ne soit pas lavée par tout son sang. — Le Ciel est trop juste pour ne pas favoriser vos armes , Seigneur ; je le souhaite pour votre gloire & mon honneur. — Je ne doute point de la victoire , Madame , puisque vos vœux sont pour nous ; mais quand vous en ferez pour nos armes , ne pourrai-je pas espérer qu'il en échappera quelqu'un de votre cœur en faveur d'un Cavalier qui s'est tout dévoué pour votre service , & qui se croiroit trop heureux si , en mourant , il pouvoit vous coûter quelques larmes. — Seigneur, dans l'état où je me trouve je consulte si peu mon cœur, que je ne fais guere , ni ce qu'il veut , ni ce qu'il ne veut pas. Ce que je puis vous dire , c'est qu'il n'est capable que d'affliction , & que j'ai besoin d'un grand retour de fortune , pour le rendre sensible à quelque'autre chose qu'à mon propre malheur. — Quoique cette réponse n'eût rien de satisfaisant pour lui , Tarif ne laissa pas de continuer de lui dire , avec les mêmes transports , qu'il la prioit du

moins d'agréer les sentimens qui l'animoi-ent à la servir , & de le laisser se flatter qu'elle ne seroit pas toujours insensible à la passion du monde la plus violente & la plus respectueuse.

Il se retira , & laissa auprès d'elle le Prince , qui ne pouvoit assez admirer la bizarrerie de sa fortune , qui l'engageoit à être le confident de son rival. Il y avoit quelque tems que Tarif étoit parti, que la Princesse lui parloit , & bien-loin de lui répondre , il n'avoit pas seulement levé les yeux sur elle. Elle eut pitié de lui , & le fit souvenir qu'il étoit à ses côtés , qu'il devoit partir. L'adieu fut des plus tendres : c'étoit comme s'ils n'eussent jamais dû se revoir.

L'armée des Maures & des rebelles ne fut pas plutôt arrivée à Tariffa , où elle débarqua , que les Généraux apprirent par leurs espions que l'armée royale étoit arrivée à *los Palacios* , & s'avançoit à grandes journées. Tarif fit la revue de son armée , qui se trouva en bon état & composée de quarante mille hommes , suffisans pour battre l'armée de Roderic , plus nombreuse , mais mal disciplinée : il marcha droit vers l'ennemi ,

& s'avança à *Xeres de los Cavalleros*. Il se campa sur le bord de la riviere de Guadelephe , qui est à quatre journées de Tariffa. Le Roi étoit alors à *las Cabecas* , & en deux jours il se trouva en présence des Maures , entre Arcos & Xeres , où il planta son étendart royal , ayant sa droite sur la même riviere de Guadelephe , & sa gauche à Médina Sionia. Les deux partis rémoignoient une grande impatience d'en venir aux mains. Le Roi retint les siens , parce qu'ils étoient tous soldats nouveaux , qui n'avoient jamais vu des Maures , qui ne favoient point leur manière de combattre , & qui étoient à demi-épouvantés seulement de leur nom. Il voulut les y accoutumer par de petits détachemens & des hostilités qui les rassureroient. Le brave Pélage étoit à la tête de toutes les escarmouches ; & quand il avoit fait des prisonniers Maures , il les faisoit promener dans le Camp , pour en ôter la crainte à ses gens. Cette manière fit un si bon effet , qu'après sept à huit jours de ces combats , l'armée demanda au Roi la bataille. Le Roi fut ravi de joie de voir ses troupes dans une si glorieuse impa-

tience. Il fit toutes les dispositions pendant la nuit pour attaquer le lendemain. Les troupes furent rangées sur trois lignes, dont un Don Juan, vieux Officier qui avoit servi sous le Roi Vamba, & qui étoit le plus capable de tous les Généraux Goths, commandoit la première, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, tant frondeurs, piqueurs, que lances, gens de massue & de trait. Il avoit sous lui l'Archevêque Opas, cousin du Comte Julien, qui avoit amené un corps de huit mille hommes à sa dévotion. La seconde ligne avoit pour Commandant un parent du Roi; Roderic étoit à la troisième, au milieu de dix mille Basques, que Pélage commandoit sous lui.

Les Maures faisoient les mêmes mouvemens, & témoignoient la même impatience. Roderic s'en apperçut, & ne voulut pas laisser ralentir l'ardeur des siens, qui demandoient qu'on sonnât la charge. Il étoit, selon l'ancienne coutume des Rois des Goths, sur un char doré, la couronne sur la tête, & vêtu de tous ses habits royaux. Sa harangue fut très-courte : Voici enfin, dit-il, ces

traîtres & ces barbares que nous sommes venus chercher si loin , qui ne sont entrés dans ce pays que pour déshonorer vos femmes , & vous mettre , vous & vos enfans , à la chaîne. La vie ne vaut pas les maux qu'ils vous préparent ; il faut les faire repentir de leur barbarie & de leur témérité à nous attendre : il faut vaincre ou périr , & il est tems de faire voir ce que vous savez faire , & si vous êtes les légitimes héritiers de ces valeureux Goths qui ont été la terreur du monde & les maîtres de l'Europe.

La harangue de Tarif fut encore plus courte : Braves Compagnons , dit-il aux siens , si avec une poignée de gens nous avons battus l'élite & la fleur de ce Royaume , que ne ferons - nous point avec une armée aussi forte que la nôtre ? Les voici qui se viennent livrer à nous avec leur Roi : cette seule victoire nous va mettre en possession de tout le Royaume , & de plus de dépouilles que vous n'en saurez jamais emporter. N'attendons pas , chers Compagnons , qu'ils nous la dérobent par leur fuite ; exécutons ce que demande d'eux leur malheureux destin , qui les a amenés si loin

pour mourir ici, & que, s'il se peut, il n'en échappe pas un.

Alors les deux armées s'avancèrent : on combattit par-tout avec la même animosité. Le Prince Ebba avoit en tête le parent du Roi, & faisoit des prodiges ; mais du côté du Comte Julien, qui étoit à la bataille, les coups étoient plus furieux : non-seulement il avoit à combattre le plus grand corps à la tête duquel le Roi étoit, mais les plus habiles de l'armée, les Basques & Pélage Tarif, qui, au commencement de la bataille, vouloit courir & être par-tout, vit bientôt la nécessité qu'il y avoit de ne point abandonner le centre & que tout étoit perdu s'il s'éloignoit du Comte. Il étoit animé par l'amour ; il se souvenoit qu'il avoit promis à la Princesse de périr dans ce combat, ou de lui apporter la tête de Roderic : il avoit ses deux mille Maures, tous vieux Soldats, d'une valeur expérimentée, avec lesquels il avoit déjà fait deux ou trois terribles efforts pour percer jusqu'où étoit le Roi ; il en étoit une fois parvenu jusqu'à la portée du javelot, dont il l'avoit même blessé ; mais il n'avoit jamais couru tant de péril, son

cheval ayant été tué sous lui ; & Pélage , qui sembloit être toujours à ses trousses , lui avoit déchargé un grand coup d'épée sur son pot-en-tête , dont il l'avoit étourdi plus d'un quart-d'heure. Les Maures commençoient à plier ; c'en étoit fait de la bataille , si l'Archevêque Opas , qui combattoit sous Don Juan , qui avoit ménagé les troupes qui le suivoient pour être mieux en état de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit , n'eût passé tout d'un coup avec ses huit mille hommes du côté des Maures. Il jeta une si grande frayeur dans l'armée du Roi , & sur-tout dans cette ligne où Don Juan commandoit , qu'on se mit en désordre , croyant que tout étoit trahi ou perdu. Pélage fut entraîné par ses propres troupes épouvantées. L'Archevêque , Tarif , le Comte & le Prince Ebba tomberent sur la partie où le Roi faisoit le devoir d'un grand Capitaine. Ce Prince , voyant que sa défaite étoit inévitable , se fit amener un cheval qu'il appelloit *Orelia* , le plus vigoureux & le plus propre pour un jour de bataille , de tous ceux qu'il pouvoit avoir ; & le montant , bien résolu de ne se laisser point prendre vivant , il donna

dans les plus épais bataillons des Maures , fit du carnage , & d'un coup de massue renversa par terre le Comte Julien , qu'il avoit reconnu & cherché. Cependant la victoire suivoit par-tout ailleurs les Maures & les mécontents. Le Roi fut forcé de songer à la retraite ; Pélage qui l'y exhortoit , se sentoit encore assez fort pour lui en donner le tems : mais le Prince Ebba les trouva en chemin ; & ayant mis à mort tout ce qu'il y avoit de plus braves autour de lui , qui se firent tuer pour sauver la personne du Roi , il le perça lui-même d'un coup de dard qu'il lui lança , & qui lui traversa le cou ; victime que le Ciel avoit réservée à ce Prince pour venger l'honneur de sa maîtresse. Toute l'armée royale fut dispersée. Le seul Pélage se retira avec un air plein d'assurance , suivi de quatre mille Basques. La perte des Goths fut considérable ; celle des Maures se monta à seize mille hommes. Cette terrible journée remplit toute l'Espagne de tristesse & de désolation , de terreur & de désespoir. Les Historiens ont consigné ce jour avec des traits de sang : c'étoit en 714 , & le 11 Novembre. Parmi les Officiers-

Généraux de l'armée Maure , le seul Comte Julien reçut trois blessures , dont une faisoit craindre pour sa vie. La Couronne du Roi étoit tombée en partage au Prince Ebba.

Tarif étoit pressé d'écrire à la Princesse la nouvelle du gain de la bataille. Le Comte Julien s'étoit reposé de ce soin sur le Prince Ebba. Tarif craignit de trouver moins de complaisance dans le Prince que chez le Comte ; & au lieu de le prier de lui montrer ce qu'il écrivoit , il se contenta de l'engager à faire tenir sa lettre à la Princesse avec les siennes. Le Prince , poussé par un mouvement de jalousie , voulut savoir de quelle maniere Tarif avoit écrit à la Princesse , il ouvrit la lettre , & y trouva ces paroles :

« Nous avons enfin vaincu , belle Prin-
» cesse , & vous avez été vengée : votre
» cruel ennemi a payé de tout son sang
» l'outrage infame que vous en aviez
» reçu. Il falloit ce sacrifice pour laver
» cette tache ; le Ciel vous le devoit ;
» & votre gloire & votre honneur sont
» maintenant à couvert de tout ce qui
» seroit capable de vous donner de l'in-
» quiétude là-dessus. Je ne serai pas le

» seul à vous l'écrire ; mais je me fais
» une joie extrême de vous en féliciter ,
» & d'y avoir contribué autant qu'un
» cœur qui soit tout dévoué pour votre
» service , le pourroit faire. Il y en a eu
» de plus heureux ; & la fortune seule
» m'a volé ce que l'amour m'a fait cher-
» cher dix fois au péril de ma vie , qui
» étoit de faire périr de ma main cet
» indigne ravisseur , & de vous renvoyer
» sa tête : c'étoit le seul avantage que
» je demandois. J'en ai été proche ; mais
» enfin il m'est échappé , & en me fuyant
» il est tombé entre les mains d'un au-
» tre , qui a achevé ce que j'avois com-
» mencé : c'est le Prince Ebba qui a eu
» ce bonheur ; en quoi je l'estime plus
» glorieux , que s'il avoit remporté tout
» seul la victoire. Elle nous a coûté du
» sang ; le mien est peu de chose quand
» il s'agit de vos intérêts : je voudrois
» l'avoir répandu tout entier , & qu'il
» vous en eût seulement coûté ; belle
» Princesse , un regard de pitié. Si vous
» ne comptez pour quelque chose le de-
» sir le plus violent que l'on puisse avoir
» de tout tenter pour vous , je ferai
» long-tems à mériter votre estime. On

» n'a pas tous les jours occasion de bra-
» ver la mort pour votre service , mais
» on l'a tous les jours de mourir d'amour
» pour vous ; & je puis dire que de ce
» côté-là vous me devez quelque chose ,
» & qu'il y auroit un peu trop de rigueur
» en vous , si vous n'en étiez jamais
» touchée.

« *Tarif Abenzaria* ».

Le Prince Ebba , outré de jalousie , fut sur le point de retenir cette lettre. Pendant ce tems-là , Tarif , par le même motif , avoit gagné le Courier , qui devoit lui remettre le paquet que le Prince adressoit à la Princesse. Le Courier lui remit en effet toutes les lettres. Il fut bien surpris de trouver la sienne décachetée ; il espéra bien en trouver la raison dans la lettre que le Prince écrivoit à sa Cousine.

« La victoire est à nous , mon aimable Princesse , & l'on ne pouvoit pas la remporter plus entière , puisque le tyran est mort , & qu'il ne paroît plus aucun reste d'une si furieuse armée , que celle qu'il commandoit. Ce ne seroit rien pour moi d'être du nombre des vainqueurs , &

même que le tyran eût expié son crime par tout son sang, pour satisfaire pleinement mon cœur, & que je puisse croire avoir rempli mon devoir, s'il n'avoit été mis à mort par un coup de ma main. J'en ai pour gage sa couronne, sa robe royale, son cheval tant estimé, qui me sont demeurés en partage. « Je fais, » me cria-t-il quand je fus près de lui, » je fais ce que tu cherches, mais il t'en » coûtera cher pour l'avoir ». Notre combat ne fut pas long ; car après avoir essuyé & paré quelques coups que ses gens me portèrent en foule, du premier dard que je lui lançai, je lui perçai le cou. « Je meurs, s'écria-t-il ; le Ciel est » juste, & je mérite la mort pour avoir » déshonoré la plus belle & la plus vertueuse Princesse qu'il y eût sur la » terre ». L'amour me devoit une si glorieuse aventure, & c'est par lui que je l'ai exécutée. Je n'attends que l'heureux moment de vous voir, pour lui en témoigner ma reconnoissance, en mettant à vos pieds la couronne & le manteau royal de ce perfide. Mais, ma Princesse, serai-je toujours malheureux par le même endroit ? & quand je serai venu à bout de

me défaire d'un ennemi mortel , n'en trouverai-je pas un autre en chemin ? Vous verrez du moins par la lettre qu'il vous écrit , & que j'ai ouverte , jusqu'où vont ses sentimens & ses desirs , & combien la complaisance qu'on vous force d'avoir pour lui pourroit nous être fatale , & à ceux qui vous forcent de l'avoir. C'en est trop , & il est tems , si vous aimez ma vie & mon repos , de mettre fin à un commerce où il n'y peut avoir ni gloire ni goût pour vous. Le Comte votre Pere ne doit pas sacrifier ce qu'il a de plus cher pour des espérances fort douteuses. Le tems nous dira si je me suis trompé ; mais je crains tout de gens naturellement infideles. Nous allons nous préparer à de nouvelles conquêtes ; mais les lauriers ne nous coûteront plus guerres , nous n'avons qu'à marcher pour en trouver sous nos pas. Je ne cherche d'en amasser que pour me rendre de jour en jour plus digne de votre cœur , & qu'après avoir fait choix du plus fidele Amant , vous puissiez dire encore , & du plus glorieux. Adieu , ma chere Cousine ; ne m'oubliez pas un moment , ou vous me

rendrez compte à quoi vous l'aurez employé. Adieu.

Le Prince Ebba ».

Tarif fut tenté cent fois de déchirer cette lettre ; mais un peu de réflexion lui fit penser qu'une lettre déchirée ne le rendroit pas plus heureux , & ne nuirait en rien à son rival. Il étoit amoureux , jaloux & Arabe. Il étoit dédaigné. Combien de projets cruels ne formait-il pas ? Il laissa partir la lettre , & il évita de rencontrer son rival sur ses pas.

La maladie du Comte ayant déterminé la Comtesse son épouse à venir au camp , elle se fit accompagner de la Princesse sa fille , qui n'avoit pas moins d'envie de voir le Prince Ebba. Le jaloux Tarif attribua ce voyage à une invitation secrète du Prince. Les réjouissances qui duroient depuis quinze jours dans l'armée , recommencerent pour l'amour de ces deux Dames ; elles avoient mené à leur suite , des Dames , des Demoiselles ou épouses ou amantes de plusieurs Officiers. Chacun vouloit se parer de ce que la fortune lui avoit fait tomber en partage dans la bataille ; ce n'étoit tous les

jours & par-tout le camp que cadeaux & magnificence.

Tarif ne vivoit point , il languissoit d'amour & de jalousie. Sa fierté s'étoit accrue jusqu'à un excès insupportable depuis la victoire, Il regardoit la conquête de l'Espagne comme une élévation à laquelle la fortune l'appelloit , dont il seroit indigne s'il n'en profitoit pas. Il voyoit le Calife à quatre ou cinq cens lieues de lui , engagé dans des guerres qui lui donnoient assez d'occupation ; le Gouverneur Maza trop foible pour être à craindre ; les soldats à sa dévotion. Le seul Prince Ebba lui paroissoit capable de renverser ses projets ambitieux , parce qu'il étoit aimé des Goths , prêts à marcher sous lui au premier signal. C'en étoit assez pour le lui rendre encore plus odieux. Il le rencontroit tous les jours chez la Princesse , & il s'épuisoit à chercher des prétextes plausibles pour l'éloigner ; il crut qu'il ne lui en manqueroit pas quand l'armée se remettroit en marche , en lui donnant un Corps particulier à commander. Le Comte s'étant remis de ses blessures , & les malades étant entièrement guéris , il se disposa à former le siège de

Cordoue & celui de Malaga : il destina le Prince Ebba à celui de Cordoue.

Le Prince fut d'abord ébloui de l'honneur qu'on lui faisoit du commandement en chef de cette Armée. Il n'avoit pas pénétré les véritables motifs de Tarif , qui possédoit au dernier degré cette dissimulation profonde & froide qui caractérisa toujours les Nations du Levant. Tarif prit le prétexte de quelque avis secret qu'il venoit de recevoir , pour hâter le départ du Prince. Si celui-ci avoit quelque regret , c'étoit de se séparer si promptement de la Princesse ; & du moins il partoît sans inquiétude sur la passion de Tarif , parce que la Princesse & sa mere devoient retourner à Ceuta. Il prit congé d'elle ; elle lui témoigna quelques craintes de ce qu'il alloit à Cordoue , où la Reine s'étoit retirée. Le Prince la rassura par de nouveaux sermens d'une fidélité scrupuleuse , & lui promit de ne pas voir cette Reine ; il la conjura à son tour de ne jamais voir Tarif qu'en présence de son pere. C'est ainsi que ces tendres Amans cherchoient à détruire des soupçons , & à se repaître d'un avenir plus heureux que le passé. Enfin,
après

après avoir entièrement satisfait à ce que l'amour demandoit de lui, il ne songea plus qu'à la gloire. Tarif, qui ne vouloit point lui faciliter les moyens d'accroître sa renommée, au lieu de vingt-deux mille hommes qui eussent été à peine suffisans pour ce siège, ne lui accorda qu'un corps de dix mille hommes. Tarif marcha vers Malaga; la Ville capitula après quatre jours de siège: on y entra comme en triomphe. On s'avança ensuite devant Exica; Pélage y avoit laissé une garnison composée de braves soldats, qui prirent une résolution digne de gens de cœur, ils sortirent les armes à la main, résolus de périr, plutôt que de se laisser enfermer. Le choc ne dura que deux heures, mais il fut cruel & sanglant; la victoire coûta cher aux Maures, trois mille y périrent. Les femmes & le reste des habitans qui n'avoient pu se trouver à cette bataille, se chargèrent de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la Ville, & y mirent ensuite le feu, se retirant avec leurs enfans dans les montagnes de Grenade. Les Maures marcherent delà à Illiberis, & d'Illibéris à Grenade.

On n'avoit point reçu encore des nouvelles du Prince Ebba. La Princesse en étoit inquiète , & n'imaginait pas que Tarif se fût abaissé jusqu'à intercepter ses lettres. Il poussa plus loin sa haine , il osa alarmer la jalousie de la Princesse , en lui faisant entendre que si le siège de Cordoue traînoit en longueur , c'étoit parce que le Prince avoit de grands égards pour la Reine Egilone ; qu'elle venoit tous les soirs se promener sur la terrasse du Château avec une grande suite de Dames , & que là les Généraux , accompagnés de tout ce qu'il y avoit de plus galant dans l'armée , tant Maures que Goths , ne manquoient pas de venir lui rendre leurs devoirs. Ces perfides récits navroient de douleur le cœur de la Princesse. Le Prince Ebba n'étoit rien moins qu'infidèle ; il avoit fait investir Cordoue , & avoit à attaquer un Commandant brave & habile , contre lequel il avoit besoin de se défendre avec opiniâtreté. Il avoit eu de terribles sorties à soutenir ; & le Prince avoit envoyé un Exprès pour demander un renfort. Il n'avoit vu la Reine Egilone que pour lui accorder la permission qu'elle lui avoit demandée de

fortir de Cordoue , & de se retirer à Toledé. Il avoit écrit à la Princesse , & n'en recevoit point de réponse. Le Courrier qu'il avoit dépêché à Tarif étoit revenu sans le renfort demandé , & ne lui donnoit point des nouvelles de la Princesse. Il ne savoit plus ce qu'il devoit penser de ce silence affreux. Ah ! s'il avoit pu remettre à un autre la conduite du siège , comme il seroit accouru pour solliciter une explication ! Devenu rêveur & plus triste de jour en jour , il passoit son tems au Conseil , à la visite des travaux , & sur son lit , où il s'abandonnoit à de cuisans regrets. Enfin , il reçut une lettre de la Princesse. Quelle lettre ! le désespoir s'empara entièrement de son cœur.

« J'étois en peine , lui écrivoit la Princesse , de chercher des raisons pour justifier ma conduite , à l'égard de ce qui nous a obligé de suivre l'armée , & de ce que je ne vous ai pas donné plus souvent de mes nouvelles ; mais la vôtre m'en a fourni de meilleures que je ne voudrois avoir. Quand on se divertit si bien que vous faites avec une belle Reine , & qu'on prend tant de plaisir à la

voir tous les soirs, on oublie facilement les autres, & l'on ne se soucie gueres d'en être oublié. Ce ne sont pas ici des reproches; j'ai trop de fierté pour en faire, sur-tout lorsqu'ils doivent être perdus: il ne m'arrive que ce que j'ai dû prévoir. Tous les hommes sont ainsi faits; & je voudrois être faite comme toutes les femmes: mais la constance est une vertu qui lasse à la fin, & sur-tout avec des ingrats & des perfides qui en abusent; & le plaisir de se venger fait négliger bien des vertus. Je vous ai aimé, Prince, & je ne dis point, malgré vos perfidies, que je ne vous aime pas encore; mais vous vous tromperiez fort, si vous vous imaginiez que ma sottise pût aller jusqu'à ne savoir pas en aimer un autre. On a des soins pour moi; si je n'y répons pas encore, du moins je les reçois: & le dépit applanit bien des chemins qui, sans lui, auroient été impraticables. Courage, Prince; aidez-moi à vous rendre sacrifice pour sacrifice: à tout prendre, dans une conjoncture comme celle-ci: un Général conquérant vaut bien une Reine malheureuse. Vos plaisirs n'en seront pas plus troublés; car il

faut aimer pour sentir le mal de n'être plus aimée. Continuez seulement un si beau siège ; & s'il ne vous acquiert pas le titre de Conquérant , du moins on ne pourra pas vous refuser celui du plus parfait Amant qu'il y eût jamais : on n'a pas donné ici dans l'erreur de croire que c'est le manque de troupes qui le fait durer si long-tems , on est trop bien informé des choses , & que vous avez trop d'intelligence dans la place , pour n'en être pas bientôt le maître si vous vouliez ; mais il ne vous conviendrait pas d'être un Héros si violent & si terrible auprès d'un objet si doux & si tendre. Pour nous, nous allons d'un pas plus gai , & nous espérons avoir fait la conquête de toute l'Espagne , que nous vous trouverons encore sous les murailles de Cordoue , ou du moins occupé à donner les ordres de votre triomphe. Je voudrois voir cette fête ; mais je ne crois pas que vous m'y attendiez pour vous en préparer le laurier mérité ; ce sera le soin de la charmante Reine , qui ne manquera pas d'y mêler bien des myrtes. Adieu , trop heureux Prince ; de tout cela je ne porte envie qu'à la facilité de votre cœur , qui

fait si bien s'engager & se dégager quand il lui plaît : mais il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le tems , sur-tout quand on a devant les yeux de si bons modeles. Adieu ».

Le Prince , tantôt désespéré , & tantôt furieux après la lecture de cette lettre , s'arrêta à la résolution de presser les assiégés , d'ordonner l'assaut , quelque difficile qu'il fût , & d'y périr. Mais , disoit-il , aimer la Reine Egilone , que j'ai refusé de voir ! Quels sont ces délateurs bas & menteurs qui vont empoisonner les jours de la Princesse d'affreux soupçons ? Mais une lettre aussi cruelle ! .. Que vous avez bien mal connu jusqu'ici , belle Princesse , le cœur de votre Amant !... Il somma dès le lendemain matin le Commandant de la Place de se rendre : celui-ci ayant répondu que les murailles de la Ville , quoique faibles & bâties de boue plus que de pierres , étoient encore en bon état , & qu'il falloit qu'elles fussent teintes de son sang avant que de lui parler de capituler , le Prince se prépara pour l'assaut. Un transfuge vint à son secours , & offrit d'introduire dans la Place toute l'armée , un homme après

l'autre, par un trou pratiqué dans l'épaisseur des murs. L'offre fut acceptée, & la nuit même, les Maures entrèrent dans la Ville, & s'en rendirent les maîtres. Les désordres furent portés à de terribles excès. Les Goths rebelles, pour se distinguer des Maures, avoient attaché une botte de paille sur leurs bonnets, & commettoient les plus atroces barbaries. La Ville se rendit après une résistance inouïe. Dans une autre circonstance, le Prince eût été glorieux de cette conquête; il ne desiroit plus que le plaisir d'être délivré de ce siège, pour aller mourir aux pieds de la Princesse, ou l'obliger de lui rendre plus de justice. Il remit aussi-tôt le commandement de l'armée à Abdilasís, jeune Maure, parent de Tarif, & prit la route de Murcie, où il espéroit trouver la grande armée, qui étoit partie de Grenade.

Tarif avoit beau être galant, magnifique & libéral, il n'en étoit pas plus heureux auprès de la Princesse. En vain il s'efforçoit de rendre de méchans offices à son rival. La Princesse, en regrettant la perte du Prince, & en faisant le projet de le haïr, n'étoit pas mieux disposée à aimer

Tarif. Toutes les fêtes , tous les divertissemens de toute espece qu'il inventoit , n'étoient pas capables de la tirer un moment de sa profonde tristesse ; de sorte que l'amoureux Général avaloit toujours la moitié du poison qu'il avoit préparé à son rival. Il ne sortoit presque plus de la tente du Comte ; & sa fierté en étoit devenue insupportable depuis ses victoires. C'étoit chaque jour un accroissement d'égards & de nouvelles distinctions qu'il exigeoit. Il ne prenoit plus avis du Comte , ni d'aucun autre Officier-général ; il ne se donnoit pas seulement la peine de les écouter , & n'assembloit le Conseil que pour leur apprendre ce qu'il avoit résolu. Les Officiers - généraux en étoient fort mécontens ; mais personne n'osoit s'en plaindre , parce qu'il étoit adoré du reste de l'armée , & qu'outre l'estime qu'on avoit pour lui , il étoit libéral envers les Soldats & les Officiers subalternes jusqu'à la profusion. Il n'y avoit qu'auprès de la Princesse qu'il reprenoit sa modestie première ; mais il étoit devenu d'une si grande jalousie , qu'il ne pouvoit pas même souffrir que son pere fût avec elle ; & pas un Officier n'osoit plus entrer dans

la tente du Comte. C'étoit un cruel esclavage pour la Princesse, & une tyrannie que le Comte Julien ne pouvoit plus supporter. Il n'osoit renvoyer sa fille à Ceuta, & étoit obligé de dévorer ses repentirs impuissans, & de dissimuler son mécontentement pour conserver dans l'armée une ombre d'autorité.

Tarif étoit devant Murcie, quand il reçut le Courier de la part du Prince, par lequel il lui faisoit savoir que ne voyant pas d'espoir de secours de sa part, il avoit résolu, dans un Conseil de guerre, d'attaquer la Ville, & de la pousser à outrance. Il lui disoit qu'il ne tiendrait du moins pas à lui qu'il ne fût voir qu'il n'étoit pas là pour faire l'amour, & qu'il savoit avoir soin de sa gloire, & faire son devoir quand il en étoit tems. Ce Courier avoit été envoyé à l'issue du Conseil de guerre, pour informer ce Général, ainsi qu'il étoit du devoir du Prince, de la résolution qu'on avoit prise. Il n'apprenoit rien de la victoire. Tarif fut charmé d'apprendre cette résolution, parce qu'il étoit assuré que le Prince échoueroit, & qu'il y perdrait peut-être la vie; mais ce qui lui déplaisoit horriblement,

c'étoit que le Prince fût instruit du bruit de sa prétendue galanterie avec la Reine : il n'en avoit parlé qu'à la Princesse ; elle seule pouvoit l'avoir trahi : mais par quel moyen ? c'est ce qu'il ne pouvoit concevoir , ayant gagné tous les Couriers , qui interceptoient les lettres qu'elle écrivoit. La Princesse avoit pris des précautions ; elle avoit envoyé sa lettre par un autre Courier entièrement à ses ordres. Le Prince Ebba , que la même défiance agitoit , avoit chargé de sa réponse un de ses gens dont il étoit sûr , qui la remit fidèlement à la Princesse.

« L'absence , ma chere Cousine , lui écrivoit-il , me paroissoit un mal assez cruel , pour n'avoir pas besoin des poisons dont il vous a plu d'affaisonner la mienne. Je ne fais point par quel endroit j'ai pu mériter un tel traitement ; mais je fais qu'il n'y en eut jamais de plus injuste , que je n'ai rien fait pour me l'attirer , & que les noms d'ingrat & de perfide ne m'ont jamais convenu , ni ne me conviendront jamais : je ne me connois point dans votre lettre , & je vous y reconnois encore moins : qu'il faut que ceux qui ont pris soin de me mettre si mal dans

vosre esprit , aient un grand pouvoir sur lui , & en aient cruellement abusé ! Je me trouvois déjà assez accablé par vosre silence , après cinq lettres écrites à Ceuta , où je vous croyois depuis long-tems arrivée. Un procédé si peu conforme à vos sentimens , m'ayant jetté dans un trouble extraordinaire , & capable de me faire mourir , j'y envoyai un Exprès pour en apprendre la raison ; mais à son retour ma peine ne diminua point , elle augmenta plutôt , par la nouvelle que je reçus que vous n'aviez point quitté l'armée , & que vous étiez même résolue de la suivre. C'étoit assez d'en être instruit , pour ne goûter gueres de plaisir où je suis , s'il y en avoit eu quelqu'un où je pusse être sensible éloigné de vous. Mais je ne voyois pas encore tout mon malheur , il falloit , pour le rendre complet , que je reçusse une lettre cruelle , où vous mêlez la raillerie avec les reproches , mais une raillerie qui n'est gueres dans vosre caractère. Quand vous serez mieux instruite , vous ne saurez avoir assez de regrets de la douleur que vous me donnez : je ne vis que dans cet espoir ; car l'éclaircissement ne sera pas difficile.

Toute l'armée est témoin de ma conduite, & fait l'attachement d'Abdélafis pour la Reine. Ce seroit en moi une discrétion inutile de vouloir vous en faire un mystere, puisque personne ne l'ignore. On ne peut pas en user plus mal envers cette Princesse que j'ai fait, puisque j'ai oublié avec elle jusqu'aux devoirs de l'honnêteté. Elle ne se seroit pas attendue à se voir vengée par vous, ni qu'on m'eût soupçonné d'en avoir trop fait pour elle : mais c'est ainsi que les femmes sont faites ; & si j'étois fait comme les autres hommes, je serois moins à plaindre que je ne suis. Nous verrons demain si c'est l'amour & le plaisir que j'ai ici qui font durer ce siège. On fait fort bien dans votre armée que je ne suis pas en état d'en sortir avec honneur ; & je ne doute pas que mon entreprise ne surprenne votre illustre Général, & qu'il ne la condamne de témérité : mais quoique cela réponde à ses desseins, j'aurai du moins le plaisir de lui faire voir que je fais plutôt mourir avec gloire, que de vivre sans honneur. Vous serez contente, ma chere Cousine ; ce ne sera plus la belle Reine qui m'arrêtera devant Cordoue ; j'y en-

treraï, ou l'on m'enterrera aux pieds de ses murailles. Quel qu'en puisse être le succès, soyez persuadée qu'il n'y eut jamais de plus fidele, ni de plus tendre Amant que votre Cousin,

Le Prince Ebba ».

Le Prince étoit parti deux jours après l'envoi de cette lettre; la Princesse en faisoit la lecture pendant que son Amant n'étoit plus qu'à une journée de distance. Cette lecture la soulagea d'un grand poids, celui de la haine & de la jalousie. Elle ne douta plus des méchantes intentions de Tarif, & se disposa à ne le traiter plus si bien que par le passé. Vous ne m'aviez pas appris, lui dit-elle sitôt qu'elle le vit paroître dans sa tente, dont il s'éloignoit pour peu de tems, vous ne m'aviez pas dit qu'Abdélasis étoit amoureux de la belle Reine d'Espagne, & que le Prince Ebba, tranquille & solitaire dans sa tente, attendoit inutilement les secours nécessaires pour attaquer la place. — Tarif déconcerté par ce discours, mais trop fier pour penser qu'il dût s'abaisser jusqu'à une justification, se borna à des excuses vagues, & lui fit entrevoir

qu'elle étoit à peu près au rang de ses esclaves, ainsi que toute sa famille.

Il pressoit le siège de Murcie, dont les habitans repoussioient les attaques avec une vivacité incroyable. Le Commandant menacé d'être forcé, & ne voulant capituler qu'à des conditions honorables, & à toute extrémité, venoit d'arriver dans la tente du Général. Il lui parla de la sorte. — Je suis le Commandant de la Place : je ne viens point auprès de vous en qualité de suppliant, pour vous demander grâce ; vous devez être persuadé que ceux qui savent se battre & se défendre comme nous avons fait, savent encore mieux mourir que de rien faire qui soit indigne d'eux. Nous ne sommes pas les plus forts : selon les loix de la raison & celles de la guerre, c'est aux plus foibles de céder. Je viens savoir de quelle manière vous voulez que nous cédions : nous vous reconnoîtrons vainqueur, si vous voulez nous traiter avec honneur ; sinon nous allons fermer les portes de la Ville, & avant que vous puissiez y entrer, il faut que vous passiez sur le ventre de tout ce que vous voyez d'habitans aux pieds des murailles ; ils n'en sont sortis

que dans la résolution de me servir de pont , & ceux que vous voyez sur les murs ne sont ni moins braves , ni moins dangereux ; ils seront les premiers à mettre le feu dans la Ville , plutôt que de se rendre à des conditions indignes de leur courage. — L'air résolu & animé dont ce brave Commandant prononça ces paroles , fit penser à tous ceux qui l'écoutaient , que la garnison s'y conformeroit. Tarif n'avoit point envie d'exposer ses plus braves Soldats ; & quelque fiere que fût cette harangue , il lui répondit : — Quoique Maures , & différens à tous égards des Goths , nous ne sommes point entrés dans votre pays pour en user en tyrans : l'exemple des Villes qui se sont rendues doivent assez vous avoir confirmé cette vérité , comme aussi les funestes malheurs de celles qui se sont opiniâtrées à faire une résistance inutile , vous ont appris qu'il étoit dangereux de nous braver. Grenade , Illibéris , Malaga ne peuvent assez louer la modération des Maures ; & moi en mon particulier j'estime la vertu jusques dans mes ennemis : je ne puis qu'estimer les habitans de Murcie ; & pour leur prouver que je fais apprécier

la valeur , je vous laisse les maîtres des articles de la capitulation ; je les signerai tels que vous me les apporterez. — Les articles de la capitulation ayant été signés, Tarif & les principaux Officiers de l'armée entrèrent dans la Ville. Cette entrée triomphale fut honorée des acclamations des vaincus : on donna dans l'Hôtel-de-Ville un superbe festin : le bal termina la fête.

Il y avoit déjà près d'une heure que le bal duroit , quand on entendit vers la porte quelque bruit , causé par l'arrivée d'une personne étrangère. On ne savoit qui ce pouvoit être ; les Goths croyoient que c'étoit quelque Maure d'importance ; les Maures , quelque Goth d'un rang illustre : c'étoit le Prince Ebba. La Princesse qui fut la première à jeter les yeux sur lui , & à le reconnoître , passa tout d'un coup d'une tristesse extrême à une joie extraordinaire. Voilà , s'écria-t-elle , le Prince qui arrive. Il s'étoit superbement paré , pour figurer avec avantage dans la fête.

Celui qui fut étonné de le voir ce fut Tarif. Le Prince le salua le premier , lui rendit compte de son voyage , comme

à son Général. Tarif le reçut d'un air froid & chagrin , & lui répondit avec un sourire plein de fiel & de dédain , qu'il étoit rare de voir un Général faire l'office d'un courier , & quitter son armée , pour porter une nouvelle ; que du moins cela ne se pratiquoit point parmi les Maures , & qu'il verroit le lendemain ce qu'il auroit à faire. Le Prince prenant un air plus sérieux , lui répondit avec dignité , qu'ayant fini ce qu'il lui avoit ordonné de faire , qui étoit de prendre la place , & y ayant donné tous les ordres nécessaires , il n'avoit pas cru que sa présence y fût d'aucune utilité , & encore moins à l'armée ; & qu'ainsi il avoit cru pouvoir se dispenser d'attendre ses ordres pour en partir , ne s'étant point engagé dans ce service , qu'autant que le devoit faire un homme de sa naissance , c'est-à-dire , autant qu'il lui plairoit. Tarif jugeant qu'il ne pouvoit point répondre sans troubler la fête , aima mieux garder le silence. Le Prince courut au Comte & à la Princesse pour leur rendre ses devoirs. Les danses recommencerent : mais l'ame de Tarif n'étoit pas dans un état à souhaiter que le bal fût

prolongé bien avant dans la nuit , il se retira le premier , & en saluant la Princesse , il ne put s'empêcher de lui dire avec un air de dépit : Du moins nous aurons le plaisir de vous voir de meilleure humeur.

Les Chefs de la Ville avoient marqué un appartement pour le Comte & sa fille. Le Prince Ebba partagea le même logement , parce qu'il étoit de la même famille ; c'étoit de quoi augmenter les chagrins de Tarif qui n'avoit point prévu cela , & qui y auroit mis bon ordre. Les premiers regards avoient raccommode à moitié les deux amans , une courte explication ramena la paix dans leurs cœurs. Tarif instruit du bonheur que le Prince avoit de loger si près de sa cousine , passa la nuit en proie à tous les mouvemens de la jalousie. Il roula mille desleins , parmi lesquels il en conçut de bien arabes.

Au point du jour , le Comte Julien qui vouloit concilier l'esprit de Tarif avec celui du Prince Ebba , vint visiter Tarif à son ordinaire. Ce Général , ulcéré par le dépit , se couvrit du prétexte du devoir pour servir sa haine , il

lui dit , que le Prince étoit coupable d'avoir quitté son armée sans la permission ; qu'on ne pardonnoit point parmi les Maures de telles fautes , & que la discipline militaire demandoit des exemples , de ceux même qui en triomphant auroient manqué à leur devoir : ce que le Prince , ajouta - t - il , peut faire de mieux , c'est de retourner incessamment à son armée. — Il partira dans trois jours , reprit le Comte , après avoir pris vos ordres. — Non , je le dispense de toute cette cérémonie , & je crois que le délai de trois jours est trop long. — Le Comte lui promit qu'il partirait plutôt ; il fut content : mais que faire pendant ce délai , quoique court ? comment vivre sans la Princesse , sans aller seulement chez elle , où il avoit coutume d'être depuis le matin jusques au soir ?

Le Comte pour ne point achever de rompre avec Tarif , & afin de lui ôter tout prétexte d'user de quelque violence , conseilla au Prince de s'éloigner au plus vite. Mais ce qu'il y avoit de plus difficile à décider , c'étoit le parti qu'on prendroit sur la Princesse. Le Comte étoit bien persuadé que Tarif ne se feroit pas

plutôt débarrassé du Prince , que sa fille retomberoit dans de plus grandes persécutions que jamais. La Princesse le supplioit très - humblement de permettre qu'elle s'éloignât ; le Comte approuvoit ce départ : mais, disoit-il à son neveu, la ferons-nous partir sans en prévenir le Général ? ce seroit une guerre déclarée , & il vaudroit beaucoup mieux nous retirer tous. Le Prince soupiroit & levoit les yeux au ciel ; il n'osa dire à son oncle tout ce qu'il pensoit sur les Maures ; il le voyoit assez accablé & puni ; mais il lui dit enfin : Je fais un moyen de vous tirer tous d'un pas si dangereux , il est même l'unique à suivre ; en l'employant, le Général seroit réduit à ne trouver plus mauvais que ma cousine quittât son armée. Le Comte l'écoutoit avec une grande attention sans l'interrompre.—C'est, mon Oncle , de vouloir bien me marier avec elle , puisqu'aussi bien vous êtes dans cette résolution , & que telle est la volonté de ma cousine.

Le Comte ne fut pas surpris de la proposition , rêva quelques momens avant que de répondre. Ce n'est pas d'aujourd'hui , mon Neveu , reprit-il , que j'ai ju-

gé que ce seroit le plus sûr & le plus glorieux moyen de mettre l'honneur de ma fille à couvert , & mon esprit en repos : si j'ai été le dernier à vous en parler , c'est que vous aimant comme je fais , j'ai toujours craint de vous rendre malheureux en vous chargeant de sa mauvaise fortune ; mais puisque cela vient de vous , que vous le souhaitez autant & plus que moi , qu'enfin vous vous aimez tous deux , & que vous êtes dignes l'un de l'autre , le ciel vous bénisse , & fasse que par votre union la fatale étoile de ma fille puisse changer d'influence ; car vous méritez l'un & l'autre d'être plus heureux que vous n'êtes.

Le Comte ne put finir ce discours sans se sentir attendrir ; & le Prince , pénétré de reconnoissance , se voulut jeter à ses genoux pour le remercier de son aveu , mais il l'en empêcha , & s'embrassant l'un & l'autre avec une extrême tendresse , ils demeurèrent quelque tems sans rien dire : enfin le Comte reprenant la parole , dit au Prince d'aller porter lui-même cette nouvelle à sa cousine. Il fut résolu entre eux auparavant , que le mariage seroit célébré le lende-

main , & cependant de tenir cette union secrete.

Tarif avoit enfin pris un parti , & il attendoit avec impatience que le Comte vînt lui rendre une visite. Le Comte ne parut pas pendant tout le tems que le mariage de sa fille se trama , il ne se présenta devant lui que le lendemain. Tarif le reçut avec plus d'honnêteté & un air plus caressant qu'il n'avoit fait , il y avoit fort long-tems. Il lui dit qu'il avoit bien de la joie de le voir , & qu'un jour passé sans l'avoir vu étoit un jour mêlé de trop d'amertume. Le Comte s'excusa sur quelques affaires de famille qu'il avoit eu avec son neveu. Tarif le prit par la main , le mena dans son cabinet , le pria de s'asseoir & de l'entendre. » Je ne vous apprendrai rien , Seigneur , lui dit-il , de nouveau, quand je vous dirai que du moment que je vous ai connu , je me suis attaché à vous d'estime & d'amitié , & que je n'ai laissé passer aucune occasion de vous en donner des marques tant à votre famille qu'à vous. Vous savez cela , vous savez de plus combien j'ai contribué à vous venger d'un ennemi mortel , & que si vous êtes rentré dans votre pays , &

si vous avez réparé l'affront qui a été fait à votre sang , ç'a été par le secours des Maures. Je ne vous retrace point tous ces services pour exiger de vous plus de reconnaissance que je n'en ai reçu , ni pour me plaindre en aucune maniere de vos sentimens pour moi ; je ne vous en parle, Seigneur , qu'afin que , persuadé peut-être que je ne songe plus à étendre plus loin mes services , vous vous désabusiez. Je n'ai jamais été plus porté à vous obliger que je le suis. Je vais vous le prouver ; je vous prie seulement de m'écouter. Vous êtes Chrétien , je suis Maure ; mais les gens d'honneur se réunissent tous dans une même religion , & les différens noms ne les séparent pas. Je vous aime comme Maure , & vous devez m'aimer comme Chrétien ; je n'en suis pas moins honnête homme pour être d'une religion différente de la vôtre. — Il s'arrêta quelques momens & reprit ensuite. — Nous pouvons dire qu'on n'a jamais pris les armes sous une meilleure étoile que nous avons fait ; on ne pouvoit aussi les prendre pour une cause plus juste. Trois grandes batailles gagnées , dix ou douze principales Villes prises ou rendues , trois

ou quatre belles Provinces soumises en si peu de tems , sont des prospérités qui ne pouvoient venir que du Ciel. Vous le voyez comme moi ; & vous seriez le premier à me croire indigne d'une si belle & si glorieuse fortune , si je n'en profitois pas. Que me manque-t-il pour cela ? je commande une armée où je suis aimé des Officiers & adoré des soldats , qui me suivront par-tout & m'obéiront en tout comme à leur maître , ou comme à leur Roi. Je suis dans un pays que je puis dire être uniquement ma conquête ; j'ai pris le parti de me faire aimer des habitans par les doux traitemens que je leur fais , & que j'augmenterai de jour en jour ; & je suis fort persuadé que , devant être soumis aux Maures , ils aimeront bien mieux m'avoir pour leur Roi , que de se voir sous le joug de quelque Gouverneur barbare qui les tyranniserait , & les dépouillerait de tout ce qu'ils auroient de meilleur , sans se mettre en peine de leurs plaintes. M'étant concilié l'affection des peuples , j'ai le secret d'avoir à ma solde plus de soixante mille Maures , des plus braves qu'il y ait dans la Mauritanie , avec lesquels je

ne

ne crains ni la rage du Gouverneur, ni la puissance même du Calife, car ils n'auront pas à combattre des Goths novices à la guerre, ni des places faciles à prendre. Je leur ferai voir des armées de cent mille hommes, capables de les faire trembler dans leur propre pays, loin de leur permettre de me venir chercher dans celui-ci. Mais ce n'est pas assez pour moi que cela; car de quoi me serviroit d'avoir fait la conquête du monde, si je n'avois quelqu'un avec qui j'en pusse partager le plaisir? & c'est vous que je choisis pour cela, Seigneur, ou du moins c'est un autre vous-même, puisque c'est votre fille. Vous n'ignorez pas, continua-t-il en radoucissant sa voix de moment en moment, la passion violente que j'ai pour elle. Je connois son mérite, & je ne voudrois être maître de l'univers que pour en mettre la couronne à ses pieds; mais si celle d'Espagne lui paroît digne d'elle, elle la recevra de ma main, comme un présent, que je ne pouvois pas manquer de lui faire après m'être donné moi-même tout à elle.

Le Comte pâlit à ce discours, fut dé-
Juillet, second Vol. 1781. G

concerté , & chercha vainement des expressions pour répondre. Tarif s'imagina qu'il craignoit de ne voir monter sa fille sur le trône d'Espagne , que pour en tomber , ou bien que comme Chrétien & par-là fort attaché aux formalités de sa religion , il pouvoit considérer le mariage d'une Chrétienne avec un Maure comme quelque chose de fort étrange ; il lui dit qu'il y avoit assez d'exemples de pareils mariages ; que les Grecs étoient Chrétiens aussi-bien que les Goths , & que néanmoins des Maures avoient épousé des Grecques , & des Grecques du sang des Empereurs ; que le mariage n'empêchoit point que chacun ne vécût dans sa religion , comme on avoit coutume de faire ; que pour lui il croyoit que celle des Chrétiens étoit bonne , quand on s'en acquittoit bien , & qu'il en laisseroit toujours en Espagne le libre exercice.

Tarif ayant cessé de parler , le Comte commença par un soupir , qui ne présagea rien de bon au Général : Je fais , Seigneur , lui dit-il , les obligations infinies que je vous ai , & je le sens encore mieux que je ne le fais. Elles sont

de celles qu'on n'oublie de sa vie sans une vraie ingratitude , & je ne suis point né ingrat ; mais votre fortune & le triste état de la mienne ont fait , que jusqu'ici je n'ai pu vous en donner des marques. Le comble de mon infortune , c'est que dans les sentimens , où vous vous trouvez aujourd'hui pour moi & pour toute ma famille , nous ne soyons plus en état d'en profiter. Car enfin Seigneur , ma fille est mariée. — Votre fille est mariée ! dit Tarif , sans avoir la force de pouvoir continuer ; puis reprenant une voix animée par la colere , votre fille est marié ! depuis quand ? — Depuis hier. Il y avoit long - tems qu'il existoit de grands engagemens entre elle & son cousin ; c'est un amour qui a commencé dès leur enfance , je ne m'y suis jamais opposé ; le Prince avoit reçu ma parole , voilà le principal sujet de son voyage ; & m'ayant prié de vouloir finir cette affaire avant qu'il s'en retournât , ma fille le souhaitant aussi-bien que lui , j'ai consenti à les unir. Notre dessein étoit de vous en prévenir ; mais dans la disposition d'esprit où vous vous trouvez pour mon neveu , nous avons bien jugé

que nos complimens feroient mal reçus, & que ce feroit vous faire plaisir, que de ne vous point en parler du tout, & de terminer cette cérémonie fans bruit. Je ne vous aurois rien dit auffi, si je ne m'y étois vu forcé par l'aveu que vous venez de me faire, & qui en m'accablant de confusion par tant de bontés ne me fait que trop sentir que je suis le plus malheureux de tous les hommes.

Pendant que le Comte parloit ainsi, Tarif désolé, furieux, marchoit, s'arrêtoit, levoit les mains & les yeux au ciel, & répétoit : elle est mariée ! mariée depuis hier ! enfin se tournant vers le Comte ; c'est assez Seigneur, c'est assez. Le Comte en se retirant lui dit que le Prince ne manqueroit pas selon ses ordres de partir le lendemain pour retourner à son armée, & qu'en considération de sa femme qu'il menoit avec lui, il prendroit un escorte de Goths un peu plus forte que celle avec laquelle il étoit venu. Tarif lui repondit froidement & sans le regarder, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il voudroit.

Resté seul dans son cabinet, Tarif s'abandonna à son désespoir, & n'en

sortoit que pour passer à des transports de fureur , & pour concevoir les plus horribles desseins. Sa porte fut fermée à tout le monde le reste du jour. Le lendemain il fit venir auprès de lui les principaux Officiers Maures de son armée, sous prétexte d'une revue qu'il vouloit faire avant de partir pour Toledé. Je vous ai fait assembler , leur dit-il , pour vous communiquer une affaire de la plus grande importance , sur laquelle je demande votre avis : j'ai besoin de votre prudence pour garder le secret. Il y a long-tems que je suis instruit que les Goths mécontents cherchent à nous abandonner , & à se réconcilier avec ceux de leur parti. J'ai eu peine d'abord à croire une si infâme trahison ; mais je n'ai plus lieu d'en douter. Le Prince Ebba conduit cette noire trame ; il y a trois mois qu'il entretient une correspondance secrète avec le Prince Pélage. Ce n'est pas sans sujet qu'il a été plus de deux mois devant une ville comme Cordoue , qu'il auroit pu prendre dès les premiers jours par les mêmes intelligences qui l'en avoient rendu maître ; mais il y falloit faire périr des Maures , à quoi il a assez

bien réussi : la Ville prise , sans se mettre en peine de son armée , & sans attendre des ordres de ma part , il est venu à Murcie , où il n'a pas seulement daigné me rendre une visite ; il en doit partir de même. Son voyage n'a eu pour motif que de prendre avec le Comte les dernières mesures pour exécuter leur dessein ; ils ont eu jour & nuit de secrètes conférences , & selon toutes les apparences , toutes les mesures sont prises. Ils commencent par mettre la Princesse en sûreté : le Prince doit l'emmener ; le Comte trouve sans doute que c'est ce qu'il y a de plus embarrassant pour lui dans sa défection , parce qu'elle sert d'ôtage de sa fidélité. On doit la faire escorter de tout ce qu'il y a de plus braves Cavaliers dans l'armée de leur Nation. Pour profiter de l'occasion de les attirer à eux , les autres pourront partir avec le Comte. On peut voir enfin avec quelle adresse & quel secret toute cette perfidie se ménageoit. Il est tems de notre côté d'y pourvoir , & de songer à ce qu'on peut faire sur une entreprise de cette conséquence , où il n'y va pas moins que de perdre tout le fruit de nos

conquêtes , & de faire égorger , après tant de travaux , tout ce qui est entré de braves Maures en Espagne.

Les Officiers de cette assemblée écoutèrent avec une profonde attention le discours du Général ; il y en eut plusieurs qui , ayant beaucoup d'estime pour le Prince , & sachant le peu d'intelligence qu'il y avoit entre ces deux hommes , à cause principalement de la Princesse , n'ajouterent pas beaucoup de foi à ses accusations ; mais comme ils ne faisoient pas le plus grand nombre , & que d'ailleurs les avis n'alloient qu'à faire arrêter le Prince & le Comte , jusqu'à ce qu'on eût fait une recherche plus exacte , ils y donnerent les mains.

Tarif , enhardi par le consentement de l'assemblée , donna ses ordres , fit partir dès la nuit même , sans bruit , par petits pelotons détachés , cinq cens Fantassins , qui furent se mettre en embuscade à deux lieues de la Ville , dans un bois par où il falloit nécessairement que le Prince passât pour aller à Cordoue. Le lendemain à la pointe du jour , toute l'armée s'étant mise sous les armes pour passer en revue , selon l'ordre qui

en avoit été donné, on plaça les Goths au milieu. L'avis étant venu au Général que le Prince alloit partir avec deux cens Cavaliers, il en détacha cinq cens des mieux montés pour le suivre, afin que dans le cas qu'il fût prévenu de l'embuscade, & qu'il prît un autre chemin, ceux-ci ne le pussent point manquer.

Le Prince, qui ne pouvoit s'imaginer que la jalousie portât Tarif à commettre d'aussi grands attentats, prit la voie ordinaire, & dirigeoit sa marche vers Cordoue. A peine fut-il arrivé à ce bois où il étoit attendu, qu'il se vit investi par les cinq cens assassins. Le hazard avoit voulu qu'après avoir été jusques-là toujours auprès du char de la Princesse, il s'étoit arrêté un peu derriere à l'entrée de ce bois. Ses gens avoient été les premiers attaqués. Étant accouru pour savoir ce que c'étoit, il fut bien surpris de voir que c'étoient des Maures, & qu'une troupe de ces barbares s'étoit déjà saisie du char de la Princesse, & l'emmenoit. A cette vue, emporté par la fureur, il leve la massue, écarte la soldatesque qui l'entouroit, & se fait jour jusqu'auprès de la Princesse : il avoit déjà rendu le

char libre ; mais n'ayant pu être suivi que de douze de ses Cavaliers , la partie n'étoit pas égale. Il fut atteint d'un javelot ; la vue de son sang qui couloit , ranima sa fureur , & lui fit faire des actions d'un jeune lion. La Princesse étoit mourante ; les Cavaliers accourus au secours du Prince , combattoient comme des enragés : dans un quart-d'heure les Maures furent réduits à trente , ensuite de trente à vingt ; mais il ne restoit plus au Prince que cinq Cavaliers ; enfin , les barbares furent tués ou dispersés. Le Prince courut au char de son épouse , & la trouva dans un état d'abattement digne de pitié ; à peine put-elle lever les yeux sur lui. Que ne lui dit-il pas pour la consoler ? Comme il sentoit avoir lui-même besoin de secours , & qu'il perdoit tout son sang , il se mit dans le char auprès d'elle , pour gagner la première Ville pour s'y faire panser. Il croyoit n'avoir plus d'embuscade à craindre ; il se trompoit. Les cinq cens Cavaliers que le Général avoit envoyés après lui étoient déjà aux prises avec les siens , qui avoient mis les Fantassins en déroute ; mais ce nouveau corps de cavalerie étoit trop fort.

pour eux : il s'en détacha un escadron pour venir chercher le Prince , qui ne les vit pas plutôt venir , qu'il remonta à cheval ; mais ce fut pour être tué aux pieds de la Princesse , vers laquelle se tournant , il ne put que lui dire : Adieu , chere & malheureuse épouse ; mon destin auroit été trop beau , si j'avois pu vivre quelque tems uni avec vous : je meurs content de l'avoir été , & qu'il n'y ait eu que la mort qui nous ait pu séparer. Je prévois bien des malheurs pour vous ; c'est le seul regret que j'emporte en mourant , & de n'avoir qu'une vie à vous sacrifier. Faites que je continue de vivre en vous , & que notre cruel ennemi vous trouve Il ne put en dire davantage , & il demeura sans voix. La malheureuse Princesse , qui avoit oui ces dernieres paroles , fit des efforts pour se soulever & descendre de son char ; les forces lui manquerent : les Maures la soutinrent dans leurs bras ; elle leur demandoit vivement de vouloir bien lui donner son époux dans son char : ils n'entendoient point la langue du pays. Deux Cavaliers Goths , qui étoient étendus par terre , & qui , tout couverts de bles-

fures , pouvoient à peine se remuer , touchés l'un & l'autre de pitié , firent tous leurs efforts pour se lever , & ayant tiré le Prince qui respiroit encore , eurent bien de la peine à le placer auprès d'elle ; de son côté , elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour leur aider. En se courbant vers eux , & en prenant la main du malheureux Prince , qui n'eût été attendri jusqu'aux larmes ? Les Maures mêmes parurent sensibles à ce triste spectacle. L'infortunée Princesse couvroit de ses larmes le corps de son malheureux époux , fit retentir l'air de ses cris , & offrit à tous ceux qui l'entendirent le tableau de la douleur la plus déchirante. On reprit la route de Murcie. Le détachement de Maures qui suivoit le char étoit diminué de moitié , & il ne restoit plus , des deux cens Cavaliers Goths , que soixante , qui s'étoient rendus après avoir été couverts de blessures ; ils accompagnoient le corps de leur Prince. Ce cortège entra de cette manière dans Murcie. Le Peuple étoit sorti au-devant d'eux à plus d'une demi-lieue. Ce fut une consternation générale quand on vit arriver la Princesse , tenant son époux mourant en-

tre ses bras , baigné de son sang. Les Goths , suivant l'usage de ce tems-là , déchiroient leurs habits pour marquer leur affliction. Le deuil ne pouvoit être porté plus loin. On entoura la maison du Comte , dans laquelle le corps du Prince fut déposé jusqu'à la nuit , où l'on apprit qu'il étoit expiré.

Tarif , qui goûtoit seul le plaisir de la vengeance , avoit été surpris de voir les habitans de Murcie s'intéresser si fort au malheur de cet illustre infortuné : cet attachement l'alarma ; & quoique les Goths eussent été désarmés ce jour - là , & que le Comte fût aux arrêts dans sa maison , il fit tenir , pour plus de sûreté , plus de la moitié de l'armée tout le jour & toute la nuit sous les armes , & mettre double garde autour de son logis. Mais enfin , voyant que tous ces témoignages de douleur continuoient encore le deuxieme jour , il resolut de partir d'une Ville qui ne lui présentoit que des objets qui le fatiguoient ; il donna des ordres pour le départ de l'armée , qui devoit se mettre en marche dès le lendemain. Cette nouvelle s'étant répandue dans la Ville , les principaux habitans vinrent offrir au

Comte de rendre au corps du Prince les derniers devoirs , & de le faire enterrer avec toute la pompe & la magnificence qu'on pouvoit faire à un Roi. Le Comte vouloit bien accepter ces marques de zele ; mais quand on proposa cette séparation à la Princesse , elle en pensa mourir de douleur , & elle ne voulut jamais permettre qu'on le retirât de sa chambre. On embauma le Prince , & le lendemain , au départ de l'armée , il fallut lui donner encore la satisfaction de le mettre avec elle dans son char , qu'on avoit paré de noir. Cette pompe funebre renouvela la douleur des Goths , qui se rangerent autour , ne cessant de sanglotter & de murmurer pendant cette marche. Tarif fut contraint de le souffrir , parce qu'il auroit été trop révoltant d'avoir voulu l'empêcher.

On n'eut pas fait deux journées , qu'il reçut un Courier , qui lui apporta des nouvelles fâcheuses. Le Gouverneur Maza , par ordre du Calife , venoit de passer en Espagne avec une armée de douze à quatorze mille hommes , & avoit mis pied à terre auprès d'Algésira , dont il s'étoit emparé , & se trouvoit alors devant

Médina Sidonia , qu'il assiégeoit. Le Comte n'avoit pas manqué d'informer Maza.

Tarif , effrayé de l'arrivée du Gouverneur , commença à prendre des manieres plus affables ; il mit le Comte en liberté , fit rendre les armes aux Goths , & voulut se justifier sur la mort du Prince , en disant que les ordres qu'il avoit donnés n'alloient qu'à l'arrêter ; mais qu'il s'étoit mis en défense , & que c'étoit delà que son malheur étoit arrivé. Il voulut montrer des lettres qui , disoit-il , avoient donné occasion à ces ordres rigoureux. Pas un de ses Officiers ne voulut les lire ; ils croyoient le Prince incapable d'une action lâche. Pour toute réponse , ils ne firent que soupirer , & sortirent de la tente du Général.

La malheureuse Princesse , qui ne cessoit jour & nuit de soupirer & de pleurer , & qui ne s'éloignoit pas un seul moment du corps de son époux , à qui elle parloit comme s'il étoit vivant , entretenoit la douleur dans toute l'armée. Elle avoit passé les trois premiers jours sans prendre de nourriture ; l'état affreux où elle voyoit que son affliction mettoit

son Pere , & la menace qu'on lui fit de lui enlever ce corps , firent qu'elle consentit à manger.

On ne trouva pas la moindre défense , pas le moindre obstacle depuis Murcie jusqu'à Toledé ; Villes , Bourgs & Châteaux , tout se rendoit sans résistance ; mais les Goths désertoient pour se rendre dans l'armée du Gouverneur. Le Comte les encourageoit , & Tarif affectoit de ne pas s'en soucier. Pélage avoit voulu s'enfermer dans cette Ville , y mourir , ou la défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'Archevêque & les principaux Seigneurs du Royaume , qui s'y étoient retirés , & qui le regardoient comme le seul homme capable de rétablir la Monarchie , l'avoient obligé d'en sortir. Il y avoit établi un bon Gouverneur & une garnison de bons Soldats , proportionnée à la grandeur de la Ville ; il en étoit parti avec l'Archevêque Urbain. Ils avoient emporté avec eux toutes les Reliques des Saints , entre autres une caisse qu'on avoit apportée autrefois de Jérusalem , un habit de Saint Ildefonse , la Bible , des Ouvrages de Saint Isidore , de Saint Julien , & du même Saint Ilde-

fonse , qu'on regardoit comme des trésors plus précieux que l'or & les perles , avec plusieurs choses sacrées qu'on ne vouloit pas exposer à la profanation. Ils furent suivis par beaucoup de Religieux & de Religieuses qui se retirèrent avec eux dans les montagnes des Asturies , pays presque inaccessible , & qui servit véritablement de forteresse aux Goths , puisque ce fut delà que par la valeur , la sage conduite & la bonne fortune de Pélage , ils se rétablirent peu à peu dans le Pays , & en chassèrent à la fin les Maures : ouvrage qui a duré près de huit cens ans , & qui n'a été fini que par le Roi Ferdinand , dit le Catholique , qui prit , l'an 1492 , la Ville de Grenade.

Tarif ayant mis le siège devant Toledé ; la Ville fut trahie par des Juifs , & capitula bientôt. Il ne sentit point la joie que lui devoit donner une conquête qui étoit le triomphe de toutes les autres ; puisque c'étoit la Ville capitale de tout le Royaume & la demeure des Rois , après laquelle tout le reste ne pouvoit qu'être soumis à peu de frais. Il ne goûtoit plus aucune douceur , & il n'en étoit

même plus capable. L'amour & la jalousie lui avoient fait cent fois desirer la mort, & il l'avoit cherchée les armes à la main. Tous ceux qui avoient voulu le suivre étoient périssés ; il sembloit que la mort le fuyoit parce qu'il la cherchoit : il n'y avoit sorte d'honneurs & d'avances d'amitié qu'il ne fît au Comte ; il ne faisoit plus rien qu'il ne lui communiquât ; il le prévenoit dans ses desirs ; il n'alloit plus que très-rarement dans sa tente, & l'en faisoit même avertir en considération de la Princesse, qui ne pouvoit plus le voir, ni entendre seulement parler de lui sans tomber en foiblesse. Cette horreur qu'elle ne pouvoit surmonter, le désespéroit sans doute. Il prévoyoit qu'il ne devoit jamais espérer aucune part dans la tendresse de la seule personne qui pouvoit le rendre heureux, & sans laquelle la vie lui étoit à charge. Il avoit fait son entrée dans la Ville : à sa gauche, & sur le même rang que lui, marchoit le Comte. La Princesse n'avoit voulu y entrer que de nuit, & sans bruit : elle fut logée au Palais, à l'appartement des Reines, & son pere, avec elle. Tarif nomma le Comte Gou-

verneur de la Ville ; mais il étoit blessé trop profondément dans le cœur , la mort de son neveu , son emprisonnement laissoient des souvenirs d'une nature à ne jamais s'effacer de sa mémoire. Le Comte brûloit au contraire de trouver une occasion de lever le masque de dissimulation qui lui pesoit horriblement. L'occasion ne se fit point attendre. Le vieux Maza s'étant rendu maître de Médina Sidonia , & voulant marcher à Cremone , demanda à Tarif quatre mille hommes , & ajouta que comme il étoit encore nouveau dans le pays , il pensoit qu'un homme d'un aussi bon conseil que le Comte Julien , lui seroit nécessaire.

Tarif pénétra bientôt les motifs de cette demande , & ne douta point que le Comte n'eût porté des plaintes contre lui ; il eût été capable de se venger par un crime , s'il n'eût été occupé que de son ambition ; mais l'amour le maîtrisoit impérieusement , & comme s'il n'eût aspiré à la couronne d'Espagne que pour la mettre aux pieds de la Princesse , il ne s'en soucioit plus , depuis qu'il commençoit à perdre l'espoir de s'en faire aimer ; il ne sentoit même plus ,

ni gloire , ni ambition , & pour le dire en un mot , rien ne le touchoit. Le Comte avoit accepté les offres de Maza , mais instruit par l'exemple de son neveu , il ne voulut point courir le risque d'une fuite précipitée ; il rendit visite à Tarif , & se pressa de lui en apprendre le motif. Tarif étonné lui demanda , s'il avoit bien songé à ce qu'il faisoit , & si le Gouvernement de Toledé lui paroissoit si peu de chose , qu'il le voulût abandonner pour se retirer auprès d'un homme , pour qui il n'avoit jamais senti aucune inclination. Le Comte lui répondit qu'il lui étoit obligé de la bonté qu'il avoit eue en cela pour lui , mais qu'il ne pouvoit s'ôter de devant les yeux le sang de son neveu & le déplorable état de sa fille , & oublier encore moins la servitude dans laquelle il l'avoit tenu , ni son arrêt qui avoit été honteux & cruel. Tarif se posséda , resta quelques momens sans rien dire , & comme s'il eût fait réflexion à ce qu'il alloit faire , il regarda fixement le Comte , & se radoucissant le plus que son humeur le lui pouvoit permettre ; j'avois espéré , lui dit-il , que la maniere dont je suis re-

venu à vous depuis quelque tems , vous rameneroit à moi ; & que la confiance que j'ai eu en vous , en vous communiquant le secret de ma vie , auroit pu effacer de votre esprit toutes ces fâcheuses impressions ; mais je vois bien que vous avez absolument renoncé à mon amitié. — Le Comte lui répondit qu'il en avoit fait trop de cas , pour y renoncer aussi promptement , & que la sincérité avec laquelle il venoit de lui parler étoit une marque de son estime ; mais qu'il étoit vrai qu'il auroit bien désiré , ou de ne l'avoir jamais trouvé tel qu'il l'avoit connu à Maroc , ou qu'il ne fût jamais changé à son égard. Tarif garda encore quelques momens de silence. — Seigneur , lui dit-il avec le ton de la confiance , croyez-moi , soyons bons amis , nous en avons besoin : c'est l'affaire & de l'un & de l'autre. Nous pouvons étant joints ensemble , nous mettre au-dessus de la fortune ; & si nous sommes divisés nous ne ferons rien , ou plutôt nous nous perdrons tous deux. La couronne d'Espagne , ajouta-t-il en baissant la voix , vous tent-elle ? Elle est à vous , j'y renonce pour l'amour de vous ; & pour vous y placer ;

je ne vous demande que de me remettre bien avec la Princesse, qu'elle me veuille voir, & souffrir seulement que je vive pour elle, sans prétendre plus de part dans son cœur qu'elle ne voudra m'en accorder : le tems & les occasions pourront la convaincre un jour, que je n'étois pas tout-à-fait indigne d'y avoir quelque place. — Le Comte demanda du tems pour réfléchir à toutes ces offres. Tarif y consentit. Il n'est pas douteux que s'il avoit pu se fier aux promesses du Général, il auroit tout accepté ; mais il étoit engagé trop avant avec Maza ; & il continuoit à faire les préparatifs de son départ le plus secrètement qu'il lui étoit possible. Il ne lui restoit plus qu'une chose à faire, & elle étoit la plus difficile ; c'étoit d'engager sa fille à laisser à Toledé le tombeau de son époux, qu'elle traînoit après elle, ce qui non-seulement eût été embarrassant dans un voyage comme celui qu'il alloit entreprendre, mais triste pour lui. D'abord qu'il en parla à la Princesse, ce fut par des torrens de pleurs qu'elle essaya de répondre ; elle n'auroit jamais consenti à ce douloureux & dernier sacrifice, si le

Comte n'avoit enfin pris le parti de la menacer de partir seul & de la laisser à Toledé. Elle demanda trois jours encore pour se consoler auprès de ce tombeau avant de s'en séparer. Les funérailles furent magnifiques , Tarif en avoit ordonné la pompe. On rendit au Prince des honneurs qu'on n'auroit jamais rendus qu'à un Roi ; il fit mettre le jour de l'enterrement , toute l'armée sous les armes dans la plaine de Toledé , où l'on avoit dressé un superbe & pompeux mausolée. Tous les Officiers tant Maures que Goths étoient en habit de deuil , & tous les soldats marchaient les armes traînantes. La cérémonie commença dès les huit heures du matin : l'écu du Prince étoit porté en trophée d'armes sur un char de triomphe. Toutes les rues par où le convoi devoit passer furent tapissées de drap noir , & les actions du Prince se voyoient représentées en divers endroits. L'Eglise Métropolitaine où il devoit être enseveli , étoit tendue depuis le haut jusques au bas de velours noir , avec des bordures de brocard d'argent. On y avoit élevé une niche pour le Comte qui faisoit les honneurs de la cérémonie ;

rien ne pouvoit être d'une plus grande magnificence que le mausolée , placé au milieu , & où non-seulement l'or & l'argent brilloient , mais un grand nombre de pierreries.

Dans l'embarras où le Comte s'étoit trouvé pour ces funérailles , il n'avoit pu voir Tarif que pendant de courts momens ; & dans ces momens , il lui avoit laissé entrevoir des moyens de rapprochement. Tarif y fut trompé , d'autant plus naturellement que le secours des quatre mille hommes demandés par Maza venoit de partir , & que le Comte n'avoit pas paru désirer de le suivre. Il croyoit que l'offre d'une couronne l'avoit entièrement séduit. Tarif affecta de travailler au succès de son plan. Il ne parloit que de la conquête de quelques places importantes qu'il restoit à entreprendre , pour n'avoir plus rien à craindre. Tolède fut choisie pour une ville de retraite en cas de besoin. Tarif se proposoit d'y laisser le Comte , pendant qu'il marcheroit lui-même à Ségovie , & delà à Léon ; il fit cependant connoître au Comte qu'il n'avoit pas une entière confiance en lui , en lui donnant un Com-

mandant , & quatre mille Maures destinés à le surveiller.

Tarif s'étoit à peine éloigné de Tolède que Julien en sortit déguisé avec sa fille à l'entrée de la nuit , & marcha au-devant du Gouverneur Maza.

Maza qui dès les premières propositions du Comte avoit montré de l'éloignement pour faire une descente en Espagne , n'eut pas plutôt appris le bonheur des armes de Tarif , la facilité qu'il trouvoit à vaincre , la quantité de richesses qu'il amassoit , qu'il fut tenté de se mettre à la tête d'une armée , & de venir enlever à Tarif & ses richesses & ses conquêtes. Ce n'étoit point assez de l'envie & de l'avarice ; la jalousie s'en mêloit aussi. Il aimoit la Princesse & ne songeoit depuis long-tems qu'aux moyens de ruiner son rival. Arrivé en Espagne , Maza crut être rajeuni de dix années , & se faisoit une joie de la pensée d'aller faire assaut de gloire & de galanterie avec Tarif qu'il regardoit comme très - inférieur à lui ; car s'il étoit un peu plus vieux , il n'étoit pas borgne. Il croyoit en savoir autant que son rival sur le métier de la guerre ; si Tarif avoit remporté

porté des victoires & pris des Villes. Il s'imaginoit bien qu'il y auroit en Espagne assez d'affaires pour montrer qu'il étoit dans l'un & dans l'autre du moins aussi habile que lui. Pour la dépense & la prodigalité, il étoit bien résolu de ne point céder à son rival. Il étoit instruit du meurtre du Prince Ebba, & savoit que la Princesse avoit pris Tarif en horreur ; cette haine contre Tarif lui donnoit des espérances. Il fit une réception très-honorable au Comte, & prodigua les empressemens & les fêtes à la Princesse. Elle lui parut fort triste & fort changée ; mais sa douleur n'avoit pu effacer la fleur de sa grande beauté : ses yeux rouges & battus, sa voix foible & tremblante, avoient encore assez de douceurs capables de pénétrer l'ame de Maza. Cette langueur avoit même quelque chose de bien touchant. Il n'y eut soins, empressemens, assiduités que l'amoureux Gouverneur ne lui rendît.

Pour le Comte, on ne pouvoit pas avoir plus lieu d'être content du Gouverneur ; ce n'est pas qu'il ne vît à qui il devoit la plus grande partie de tous ces honneurs, de toutes ces déférences,

de ces soins , de ces empressemens , & qu'il faudroit à la fin que sa fille fût la victime de sa politique ; mais puisque c'étoit son destin qui l'y entraînoit , il se consolait du moins de ce que ce n'étoit pas par des manieres violentes, comme Tarif en avoit usé.

Maza , après avoir fait quelques conquêtes , & sur - tout après la prise de Beja en Portugal qui l'avoit couvert de gloire , parce qu'il y avoit trouvé une résistance longue & terrible , marcha vers Toledé pour surprendre Tarif avant qu'il n'eût pris ses précautions. Tarif avoit appris la trahison du Comte , & ne l'avoit apprise que trois jours après son départ ; ce qui l'avoit empêché de courir jour & nuit après lui , & de lui donner cent coups de poignards. Il ne savoit quelle résolution prendre dans une affaire aussi délicate , où il y alloit non-seulement de sa fortune , mais de sa vie ; il ne se voyoit point encore assez bien établi en Espagne , pour oser entreprendre de s'y maintenir de force , ayant à faire à une armée de sa nation plus forte que la sienne. Il étoit cependant bien auprès du Calife qui avoit de l'estime & de la bonté pour lui.

Il ne manquoit point de puissans amis dans sa Cour ; les services qu'il venoit de rendre à l'Empire par la conquête de tout un Royaume , méritoient des récompenses au-dessus d'un pardon pour un dessein comme celui qu'il avoit eu , quand même il en auroit pu être convaincu. Il ne pouvoit avoir contre lui que le seul Comte , dont le témoignage étoit aisé à rendre suspect , tant parce que c'étoit un traître qui vouloit se venger de lui , & le punir de l'avoir fait arrêter : mais rien ne le détourna plus de prendre la voie de la rebellion & de lever le masque , que la crainte d'être privé pour jamais de la vue de la Princesse ; car c'étoit ce qu'il y avoit toujours de plus fort dans son cœur , & à quoi il rapportoit tout ce qu'il faisoit : sans elle la vie lui étoit à charge , & il aimoit mieux risquer la mort , que de perdre l'espoir de la revoir jamais. Il résolut de continuer ses conquêtes , pour rendre ses services encore plus considérables , & pour laisser en même tems moins d'occasions à son rival d'acquérir de la gloire , & de le disputer avec lui. Il marcha à Ségovie , qui se rendit ; força ensuite Léon ,

Gijon , & revint à Toledé. Il n'y avoit pas huit jours qu'il y étoit arrivé , qu'il apprit que Maza s'avançoit à grandes journées vers lui. Il avoit pris son parti. Le Général lui avoit écrit qu'il y devoit venir pour conférer avec lui , & prendre ensemble des mesures pour achever la conquête de ce Royaume. Il alla au-devant de son rival jusqu'à Talavéra. Leur entrevue se fit dans la plaine qu'on appelle *los Campos de Aranelo* , tout proche de la riviere Tiertar. Le Comte ne s'y voulut pas trouver , & passa avec la Princesse jusqu'à Talavéra , où ils furent loger , en attendant que tout fût prêt à Toledé pour les recevoir avec Maza.

L'entrevue des deux rivaux fut troublée par un dépit secret qui rongeoit le cœur de Tarif , & par l'envie qui dominoit Maza. Tarif ne parla point de la Princesse à Maza , & Maza n'en parla point à Tarif ; ils ne s'entretinrent que des affaires de guerre , se rendant compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait. Maza fit dans Toledé une entrée semblable à celle d'un Roi d'Espagne. Le Comte & la Princesse occuperent l'ap-

partement du Roi ; Maza prit celui que le Comte avoit autrefois occupé. Tarif se retira à l'Archevêché, qui étoit un assez beau Palais. Il y avoit un souper splendide, auquel le Gouverneur fit inviter le Comte & la Princesse. Il avoit une telle joie, qu'il se trouvoit au comble de ses desirs de pouvoir la voir, lui parler, manger avec elle, & de tenir presque son rival entre ses mains. Il ne perdoit pas de vue les intérêts de l'armée, & se préparoit à exécuter le plan qu'il s'étoit tracé avant de venir en Espagne. Il fit savoir le lendemain à Tarif, & à tous les principaux Officiers, qu'il y auroit, deux jours après, un Conseil de guerre. Tarif ayant voulu entrer au Conseil, un Officier commandé par Maza, se présenta devant lui avec six hommes armés ; l'un mit la main sur son poignard, un autre se saisit de son épée, & il fut conduit sans bruit à la tour du Palais, où l'on avoit coutume de mettre les prisonniers de considération. Maza étoit dans le Conseil avec les autres Officiers ; & comme on vint l'avertir que Tarif étoit arrêté, il produisit les ordres qu'il avoit reçus du Calife. Les Officiers

condamnerent cette violence ; excepté le meurtre du Prince Ebba , rien ne devoit attirer à ce Général un traitement aussi indigne.

Maza s'attendoit à trouver des trésors auprès de Tarif ; mais celui-ci y avoit mis bon ordre : il savoit de quelle utilité est l'argent , & crut qu'il ne pouvoit trop en amasser pour l'employer à sa justification. Maza avoit demandé au Comte la main de la Princesse , & elle devoit être le prix de la punition de Tarif. Ce Général ayant été arrêté , Maza somma le Comte de sa parole , & sa fille fut une victime sacrifiée à l'ambition de son pere , & au malheur des circonstances. Quel hymen ! quel époux ! dans quel tems ! Elle pleuroit encore la mort du Prince Ebba : c'étoit un Maure qu'elle lui donnoit pour successeur. Elle fut traînée à l'Autel. Sa douleur étoit peinte sur son visage : tout le monde la plaignoit & lui donnoit des larmes. Le Comte eut la confirmation du Gouvernement de Toledé & de tout le pays voisin , avec l'Intendance générale de tout le Royaume , sous les ordres d'Abdélasis , fils de Maza , qui en devoit être Viceroi. Cet état étoit trop peu sa-

tisfaifant pour le Comte ; il étoit humilié d'être fous les ordres du fils d'un Gouverneur Maure : c'étoit pour lui qu'il s'étoit toujours imaginé que s'étoit faite la conquête de l'Efpagne. Il voulut rallier les mécontents , renouer les correfpondances avec les gens du pays qui s'étoient retirés dans les Afturies , & fe rendre maître de Toledé ; il fut découvert , & fans aucune forme de procès , précipité du haut d'une tour du Palais fur les rochers du Tage , par l'ordre d'Abdélafis qui gouvernoit. Sa fille , la feule à plaindre , après avoir demeuré fept à huit mois à Toledé , prit avec Maza le chemin de fon Gouvernement , repaffa la mer , & Maza entra triomphant à Maroc.

Si quelque chofe pouvoit empoifonner tous fes triomphes , c'étoit la liberté que Tarif s'étoit procurée à prix d'argent , & la répugnance que la Princeffe avoit pour lui : elle lui reprochoit continuellement la mort de fon Pere , tué par ordre de fon fils. Il en mourut de chagrin.

Après fa mort , Tarif redoubla fes infiances & fes affiduités auprès de la Princeffe , qui , feule , fans appui , à la merci

de plusieurs Seigneurs Maures , dont l'amour la faisoit trembler , se détermina pour Tarif , qui étoit le plus amoureux. Tarif parvint à la Vice-royauté d'Espagne , y fut renvoyé avec les pleins-pouvoirs , remit les affaires en bon état pour les Maures ; enforte qu'excepté les lieux où s'étoient retirés les plus braves du pays sous le Commandement de Pélage , où il tenta toujours vainement de les attaquer , tout le reste fut soumis.

C'est ainsi que la conquête d'un si beau Royaume que celui d'Espagne , où toutes sortes de biens abondoient , où les Goths s'étoient maintenus si long-tems , fut un ouvrage de l'amour , achevé en moins de trois années.



*QUATRIEME CLASSE.**ROMANS D'AMOUR.*

*ALMANZAÏDE,
HISTOIRE AFRICAINE.*

Paris , *in-12* , 1766 , sans nom d'Auteur.

ALMANZOR étoit esclave d'Abdalla (*), Roi de Maroc ; mais il avoit su plaire à son maître , & une légère chaîne de diamans étoit la seule marque de son esclavage. Malgré ses dix-sept ans & sa figure aimable , il avoit le droit d'entrer

(*) Il ne faut pas confondre cet *Abdalla* avec *Abdalla* , fils d'Hanif , sujet d'un autre Roman que nous avons fait connoître.

dans le Sérail. Les Eunuques en étoient surpris ; les femmes en étoient bien-aises : Almanzaïde s'en alarmoit quelquefois.

Si l'on devine qu'Almanzaïde est une jeune esclave aimée d'Almanzor, qu'elle aime, on devinera juste ; & si on lui suppose un teint & un cœur de seize ans, un sourire innocent comme sa pensée, des regards tendres comme son ame, l'imagination n'ira pas au-delà de la réalité.

Deux femmes régnoient alors dans le Sérail : Roxane avoit donné un héritier à l'Empire. Cléonis avoit charmé le cœur du Roi : les droits de la première étoient les plus brillans, les droits de la seconde plus doux ; & celle-ci gagnoit, par ses aimables qualités, les esprits que l'autre faisoit trembler par un caractère impérieux. C'étoit à Roxane qu'appartenoit

Almanzaïde ; & la jeune esclave avoit su par sa grande douceur , toucher le cœur altier de la Sultane.

Almanzor n'étoit pas le seul qui admirât la beauté simple , les graces naïves , l'esprit naturel d'Almanzaïde : le fils de Roxane , l'héritier du Trône , Abdemar, l'aimoit aussi , mais moins tendrement sans doute , puisqu'il étoit moins timide.

C'est quand il supplie , que l'amour commande ; c'est quand il cède , qu'il est vainqueur. L'Amant despote irrite la beauté : Abdemar l'ignoroit ; accoutumé à voir régner sa volonté , il expliqua ses desirs en maître qui veut plutôt les satisfaire , que les faire partager ; il parla devant son rival : la réponse d'Almanzaïde fut honnête ; il la vouloit tendre , & se retira furieux.

Resté seul avec Almanzaïde , qu'Ab-

démar vient d'offenser , Almanzor veut cacher son courroux : mais l'amour fait-il se contraindre ? Son courroux éclate ; la jeune esclave veut le calmer : elle s'attendrit : son émotion augmente celle d'Almanzor ; il tombe à ses genoux , & dans le trouble que tous deux éprouvent , il ne voit pas Abdémar qui rentre brusquement. La fureur de ce dernier annonce un affreux orage. — Ainsi , l'époque du bonheur d'Almanzor devient aussi celle de ses peines ; l'instant qui le couronne , le trahit ; Almanzaïde l'aime , Abdemar le fait , & la jalousie de son rival arrête la foiblesse de son Amante.

Heureux l'Amant persécuté pour sa maîtresse ! plus il souffre , plus il intéresse : on compte ses peines pour l'en dédommager par autant de plaisirs. Chaque larme lui prépare un regard plus tendre , ou une faveur plus réelle.

Tourmenté par Abdémar, Almanzor en devient plus cher : s'il n'obtient plus que quelques entrevues rapides , elles sont mieux employées : si les yeux d'Almanzaïde sont contraints , ils deviennent plus éloquens : s'il ne peut obtenir qu'un mot , il dit tout par le regard qui l'accompagne.

Un Amant a besoin d'un ami. Le sage Aristan avoit élevé Almanzor ; l'estime & le besoin en avoient fait un confident. En vain ce dernier essayoit chaque jour de détruire une passion dont il prévoyoit tout le malheur. Un sourire de ce qu'on aime a plus d'empire que toute l'énergie de la raison.

Enfin , un jour que , plein du bonheur d'être aimé , le jeune élève d'Aristan lui parloit de ce bonheur qu'on ne peint point : — » Jeune imprudent , lui dit le » vieillard , écoutez-moi , & tremblez ».

« Long-tems Roxane posséda seule la
» tendresse d'Abdalla ; mais Cléonis pa-
» rut , Cléonis fut aimée , & obtint ,
» comme sa rivale , le rang & le titre
» d'épouse. Jalouse , mais dissimulée ,
» Roxane , pour assurer sa vengeance ,
» en cacha le desir ; on la vit rechercher
» Cléonis , qui , trop franche pour être
» méfiante , paya d'un retour sincere
» l'amitié la plus perfide. Roxane m'é-
» toit connue ; j'épiaï ses actions , je
» suivis ses démarches. La feinte me
» parut permise avec elle ; & pour être
» son espion , je devins son agent. Un
» poison vif , caché avec art dans de
» beaux fruits , me fit trembler pour
» Cléonis. Je ne me trompois point ,
» Cléonis en goûta imprudemment , &
» tomba dans des convulsions horribles.
» La cause m'en étoit connue ; le re-
» mede donné à propos lui sauva la vie ,
» & m'assura pour jamais sa confiance.

„ Aimée , mais peu soutenue par le
„ foible Abdalla , la vertueufe rivale de
„ Roxane étoit groffe ; elle comprit que
„ donner un fils au Roi , c'étoit irriter
„ encore davantage Roxane : elle réso-
„ lut de cacher l'instant de son accou-
„ chement pour pouvoir feindre la mort
„ de son fruit ; tout réuffit au gré de
„ fes vœux. Cléonis donna le jour à un
„ fils que je remis à des mains fideles :
„ on publia fon trépas , & quelques lar-
„ mes de Cléonis empêcherent Roxane
„ d'en douter. Une feconde groffeffe
„ nous remit dans un nouvel embarras.
„ Les mêmes précautions nous en tire-
„ rent heureusement ; & les perfonnes
„ à qui j'avois confié ce dépôt devinrent
„ auffi dépositaires du fecond. C'étoit
„ une fille.

„ Cependant , la trop fenfible Cléo-
„ nis me follicitoit de ramener en fecret
„ fes deux enfans au Palais ; chaque jour

» il falloit résister aux prières , aux lar-
» mes d'une mere. Céder à ses desirs ,
» c'étoit la perdre , c'étoit perdre les ob-
» jets de sa tendresse. J'eus recours à un
» artifice cruel , mais que je jugeai né-
» cessaire , & lui annonçai un jour que
» ses deux enfans étoient morts. Je dis
» la même chose au Roi , de peur qu'il
» ne défabusât Cléonis , dont la douleur
» étoit extrême. Ce ne fut qu'au bout
» de six ans que je crus ne rien hazar-
» der en introduisant dans le Palais les
» deux infortunés qu'elle pleuroit en-
» core. Un Marchand supposé vint pré-
» senter , comme esclaves , d'abord le
» fils , & quelques jours après la fille ,
» au Prince Abdalla , qui , ému par la
» pitié , ou peut-être par nature , reçut
» l'un & l'autre avec intérêt. Mais c'est
» trop vous tenir en suspens , cher Al-
» manzor ; ce fils de Cléonis & d'Ab-
» dalla , ce fils que chaque jour ils voient

» sans le reconnoître, c'est vous, & vo-
» tre sœur, c'est Almanzaïde ».

Almanzaïde !..... Echappé au malheureux Almanzor, ce mot est le seul que pendant quelques instants il peut prononcer, ... Almanzaïde, ma sœur ! Dieux ! vérité cruelle, trop cruel ami ! ah falloit-il arracher aux fureurs de Roxane un mortel pour jamais infortuné ? falloit-il sauver une vie que la douleur va empoisonner ?..... Moi son frere ! le plus pur sentiment devient donc criminel ! non, non, jamais le nom de frere n'effacera de mon cœur la premiere impression, jamais la voix de la nature n'étouffera le cri de l'amour.

Enachevant ces mots d'une voix éteinte & ranimée par la douleur, Almanzor tombe dans un espece d'ancantissement ; envain l'amitié cherche à ramener sa rai-

son égarée ; envain le sage Aristan veut consoler son malheureux élève , sa douleur rébelle résiste aux discours tendres du vieillard : rien ne peut calmer son agitation violente ; la nuit vient : O nuit ! que ton ombre si favorable au plaisir irrite la douleur ! que tes instants , si rapides pour l'amant heureux , paroissent lents à celui qui gémit !

D'un pas incertain , l'œil sombre , le sourcil froncé , Almanzor rentre au Palais : il la revoit telle qu'il aimoit ; il la revoit , celle qu'il aime encore. Elle est seule ; elle pleure ; Aristan lui a tout appris : des larmes , des sanglots , des regards qui se cherchent & s'évitent , voilà pendant un quart-d'heure l'entretien de ces deux infortunés : enfin le jeune esclave prend la main de sa sœur.

— A lmanzaïde , vous ne me dites rien ?

— Je dois vous fuir , mon Frere , du

moins pour quelques tems ; ne me cherchez plus ; nous devons l'un & l'autre combattre des sentimens que le ciel n'approuve pas. — Hélas je les croyois si purs. — Oublions les. que l'amitié seule. . . . — L'amitié , non , n'espérez jamais. que dis-je , malheureux ! pardonnez , Almanzaïde , à ma raison troublée ; songez qu'en retrouvant une sœur , je perds une amante. Songez.

Il alloit poursuivre , Abdemar paroît ; Almanzor interdit , abattu , Almanzaïde émue , altérée , tout excite dans le cœur de ce jeune Prince des mouvemens jaloux , furieux. Roxane traverse une galerie : il la joint , la conduit près des deux êtres malheureux , que l'abattement rend immobiles. L'impérieuse Roxane fait retirer le rival de son fils. Restée seule avec Almanzaïde , elle l'ac-

cable de reproches. Hélas ! l'infortunée , toute entiere à sa premiere douleur , n'a plus de sentiment pour un malheur nouveau. Roxane jure de faire exiler Almanzor , & défend à son esclave d'oser le revoir.

En quittant l'appartement de Roxane, Almanzaïde rencontre Cléonis. Un premier mouvement la fait se précipiter dans les bras de la Sultane. Bientôt elle craint que la nature ne trahisse le secret qu'elle a promis au sage Aristan. — Pardonnez , dit-elle à Cléonis , la hardiesse de votre esclave ; mes malheurs , & vos vertus m'ont fait franchir un intervalle que je respecte , vous saurez un jour combien je fus excusable. — Pourquoi vous disculper , ma chere Almanzaïde , vous m'êtes chere ; vos qualités ont touché mon cœur ; vingt fois j'ai sollicité Abdalla de vous donner à moi ; il craint

de blesser la superbe Roxane : j'aurois mis mon bonheur à vous traiter non comme une esclave , mais comme une fille. — Une fille ! ah , Madame , je la suis par la tendresse ma Mere . . . que j'aimerois à vous donner ce nom que dis-je ? Ah pardonnez au trouble qui m'égare ! — La cause de vos douleurs m'est connue , chere Almanzaïde , vous aimez Almanzor ; vous en êtes aimée : il est digne de vous : un rival odieux vous persécute. Croyez que je puis enfin déterminer Abdalla à couronner vos vœux ; peut être touchez-vous à l'instant où cet aimable jeune homme deviendra votre époux. — Ah , Madame que dites-vous ? Votre bonté m'est chere , cependant de grace ne précipitez rien Aristan pourra consultez au moins ce respectable vieillard hélas ! vous ne connoissez pas encore tous mes mal-

heurs. . . . Daignez cependant informer Almanzor du projet qu'a formé Roxane de le faire exiler. L'arrivée de cette dernière interrompit cet entretien ; elle lança un regard de colere à la jeune esclave , qui s'éloigna , mais elle dissimula avec Cléonis.

Cléonis chercha dans la journée les moyens de voir Almanzor ; elle lui écrivit le billet suivant , qu'elle remit à l'eunuque Toxare.

« Il est important que je vous revoie
» aujourd'hui , Almanzor , j'ai des choses à vous apprendre que je ne puis
» confier au papier. Trouvez-vous dans
» deux heures , à la fontaine du labyrinthe ; je ne manquerai pas de m'y rendre , de vous faire connoître si vos intérêts me sont chers , & quels sentiments
» a pour vous

Cléonis.

Un billet innocent , mais imprudemment confié , a quelque fois causé bien des troubles : celui que tenoit l'esclave est apperçu & arraché par Roxane ; & par les ordres de la Sultane , Toxare fait croire à Cléonis qu'il l'a égaré , après avoir inutilement cherché Almanzor.

La jalouse Roxane croit voir dans cet écrit, non la preuve d'un crime de Cléonis , (le vice croit à la vertu , même quand les apparences sont contre elle ,) mais le moyen de perdre sa rivale. Dès le matin elle se rend auprès d'Abdalla : Seigneur , lui dit - elle avec une feinte tristesse , je vais vous affliger ; mais votre gloire & ma tendresse m'ordonnent de vous découvrir un mystere , un crime qui n'est plus ignoré que de vous seul. Vous êtes trahi , & trahi par deux personnes qui doivent tout à vos bienfaits ; Almanzor , cet esclave que vos bontés

ont tiré du néant , Almanzor ose entretenir une intrigue criminelle Cléonnis. — Ah Madame , interrompit Abdalla , gardez-vous de soupçonner Cléonnis ; sa vertu m'est connue. — Son écriture ne vous l'est pas moins , lisez. Alors elle donne au Roi le papier fatal ; il lit , & par degré la colere s'allume dans son cœur , se peint dans ses yeux. — Qu'ils meurent , s'écrie Abdalla furieux , qu'ils meurent les perfides , que mes bontés rendent plus coupables encore. Il se levoit pour donner ordre de les faire arrêter ; Roxane craint un éclat qui pouvoit amener une justification : elle engage le Roi à dissimuler un crime dont la publicité augmenteroit l'affront. Abdalla se rend aux avis de Roxane , remet sa vengeance au soir ; mais à l'instant même il donne deux cordons pour faire périr les coupables à l'entrée de la nuit.

Elle approche cette nuit meurtrière.

Roxane

Roxane triomphe , & se fait un plaisir barbare d'instruire Almanzaïde du sort qui attend ses victimes. A cette nouvelle , un cri de douleur échappe à Almanzaïde , elle tombe sur des carreaux sans mouvement , sans couleur. Abdémar s'empresse à la secourir : les esclaves le secondent ; elle respire ; mais quel spectacle offre une amante éperdue qu'on ravit à la mort ! Dans ce moment le Roi troublé du parti violent qu'il a pris & dont l'exécution approche , entre chez Roxane : l'état cruel d'Almanzaïde , sa pâleur , ses larmes , ses sanglots , son désordre , tout émeut , attendrit , déchire Abdalla , qui la croit trompée par un perfide , & à qui cette pensée fait mieux sentir la trahison que lui-même croit éprouver. Rassurez-vous , Almanzaïde , lui dit le Roi ; oubliez un coupable amant , oubliez un perfide. — Seigneur , il ne l'est point ; non , s'il en

est tems , sauvez votre fils , le fils de Cléonis , sauvez mon frere Il l'est , interrogez Aristan ; hâtez-vous d'ordonner ; sauvez Almanzor ; ah c'est votre sang , arrachez-le à ses bourreaux.

L'esprit est prompt à croire ce que le cœur désire. Abdalla ne doute point d'une vérité qui lui est chere. Qu'ai-je fait , s'ecrie-t-il ? Cléonis ! Almanzor ! peut-être sous le cordeau fatal Abdemar , mon fils , cours , vole , c'est ton frere Abdemar dont la mauvaise éducation n'avoit pas entièrement détruit le bon naturel , part , arrive chez Cléonis , annonce les nouveaux ordres , passe chez Almanzor Il n'étoit plus tems , ses bourreaux plus diligens que ceux de Cléonis , l'avoient trouvé sur son lit & le cordeau meurtrier Abdemar frémir , détourne la vue , & revient lentement , consterné du sort déplorable de

son frere , la douleur peinte dans les yeux , annoncer au Roi son malheureux succès. — Cléonis n'est plus , s'écrie Abdalla ! — Elle vit , repond Abdemar ; mais Almanzor il ne put achever , & fut trop entendu par la triste Almanzaïde.

Cléonis venoit retrouver son époux chez Roxane ; une joie douce brilloit dans ses yeux. Un silence morne l'effraie ; elle voit Abdemar debout , l'œil humide ; Abdalla penché sur un sofa dans l'attitude de la douleur ; Almanzaïde soutenue par quelques esclaves levant par intervalle les bras & les yeux vers le ciel ; enfin Roxane seule dans un coin , étonnée , mais point attendrie. Cléonis interroge ; elle apprend à la fois & la vie & la mort de son fils , elle s'élance sur sa fille , la serre dans ses bras , & paroît expirer dans un silence profond.

Cependant on entend du bruit , on ouvre , c'est Aristan : il entre ; il conduit , il a dérobé à la mort , il a sauvé pour la seconde fois Almanzor. C'est Toxare qu'on a immolé à sa place. Aristan instruit de tout , par lui-même , avoit payé son indiscretion par un soporifique prompt ; & l'avoit placé sur le lit du jeune Prince.

On plaignit cet esclave ; mais la vue du jeune Prince fit renaître la joie dans tous les cœurs. Cette nuit devint une fête ; le Palais retentit d'acclamations , Roxane seule ne se montra point. Pour Abdémar que ces diverses scènes avoient vivement ému , il n'étoit plus le même ; il ne voyoit plus qu'une sœur aimable dans Almanzaïde ; & il bernoit tous ses desirs à mériter son amitié par un retour sincere à la vertu. Combien Almanzor & Almanzaïde sont loin de cet état heu-

reux ! ils veulent se fuir ; ils se recherchent , ils s'excitent l'un & l'autre à maîtriser leur amour , mais c'est en parler , c'est le nourrir , c'est creuser l'abîme où ils sont tombés , & qu'ils ont vu si long-tems couvert de fleurs.

Ainsi vivoient ces êtres infortunés également à plaindre , ne trouvant de plaisirs qu'à s'entretenir de leurs peines , ne trouvant de consolation qu'à pleurer ensemble.

On avoit vu un étranger entrer au Palais , & y chercher Aristan ; ce dernier l'avoit reconnu pour le même à qui il avoit jadis confié l'enfance d'Almanzaïde ; il l'avoit conduit auprès du Roi , mais on ignoroit le résultat de cette entrevue ; lorsqu'Abdalla manda Almanzor son fils , & lui annonça en maître qui veut être obéi , qu'il devoit se préparer à conduire aux autels la Princesse

de Fez dont il venoit de négocier l'alliance. Almanzor n'avoit aucun prétexte pour s'en dispenser , il promit d'être soumis ; & vint , le cœur ferré , annoncer cette nouvelle à sa sœur ; Almanzaïde fut cacher son émotion ; elle engagea son frere à se rendre de bonne foi aux vœux du Roi , & se retiroit pour laisser un libre cours à des larmes qu'elle retenoit à peine , lorsqu'Almanzor la retint : j'obéirai , lui dit - il , mais si la mort ne prévient cet effort affreux , ma douleur ne m'en laissera pas long - tems la victime. La jeune Africaine ne répondit rien , & s'éloigna en soupirant.

La Princesse de Fez ne devoit paroître qu'au moment de monter à l'autel. Le jour désigné pour la cérémonie arrive ; le temple magnifiquement décoré , est bientôt rempli d'un peuple nombreux : le tremblant Almanzor s'avance ; il n'ose

jetter les yeux sur celle que ses regards doivent offenser. — Un soupir frappe son oreille ; il passe jusqu'à son cœur ; il veut tourner la tête ; il balance. — Ah ! regarde-moi , regarde donc Almanzaïde c'étoit elle en effet. Almanzor tombe à ses genoux. Quel moment ! quelle scène s'ouvre aux âmes sensibles ! Le peuple partage sa surprise & sa joie.

On lui apprit en peu de mots qu'Almanzaïde n'étoit point sa sœur. La fille de Cléonis étoit morte chez l'étranger , ami d'Aristan. Cet étranger dans la crainte de désobliger ce sage respectable , avoit remplacé la vraie Almanzaïde , par la fille d'Albenfaïs , Roi de Fez , qui détrôné par un usurpateur , lui avoit confié ce seul fruit de son hymen. Albenfaïs venoit de remonter sur le trône , & avoit redemandé sa fille , que cependant , à la

prière du Roi de Maroc , il accorderoit à Almanzor.

Une imagination vive peut se représenter la magnificence d'une fête où les Rois de Maroc & de Fez étalèrent leurs immenses richesses : mais un cœur sensible peut seul concevoir le bonheur d'Almanzor & d'Almanzaïde.

F I N.

T A B L E

D U II. VOLUME DE JUILLET.

A NGÉRIANO l'Aventureux ,	page 3
Relation historique & galante de l'invasion de l'Espagne par les Maures ,	67
Almanzaïde , Histoire Africaine ,	177

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Juillet de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 6 Juillet 1781.

DE SANCY,

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.





LF.C.
B582u

209715

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 97-98.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

